



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

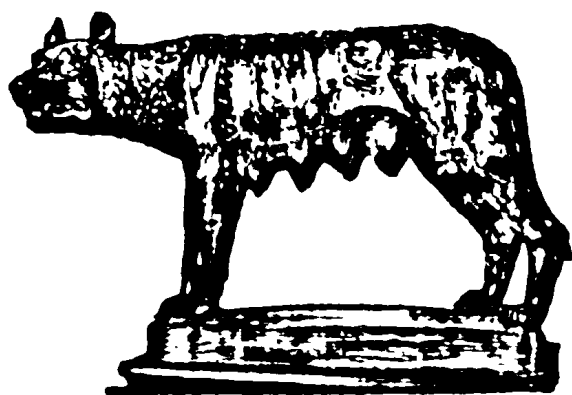


Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

LUCRÈCE

DE LA NATURE



LUCRÈCE

DE LA NATURE

J. 4D. 19

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

LUCRÈCE

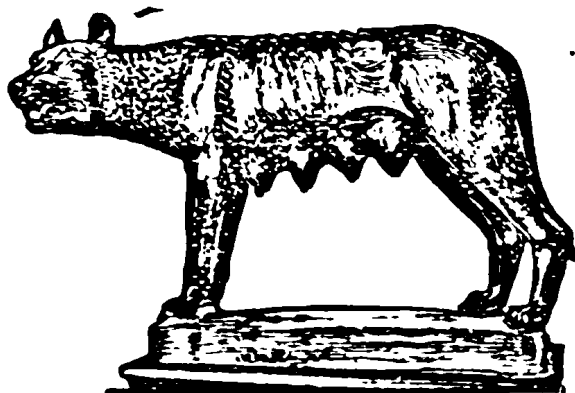
DE LA NATURE

TEXTE TRADUIT

PAR

ALFRED ERNOUT

Professeur adjoint à l'Université de Lille



G.4D.19

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

*Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé,
ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique
qui a chargé M. Goelzer d'en faire la revision et d'en surveiller la
correction en collaboration avec M. Ernout.*

PA

3641

A91L8A2

1920

INTRODUCTION

I

VIE DE LUCRÈCE

De la vie de Lucrèce on peut dire que nous ne savons pratiquement rien. Une date pour sa naissance, une autre pour sa mort, et toutes les deux mal assurées, c'est à peu près tout ce que l'antiquité nous a laissé. Ses contemporains l'ignorent ou se taisent sur son compte. Cicéron, qui fut peut-être son éditeur, lui consacre dans toute sa correspondance, ou du moins dans ce qui nous en reste, une phrase courte et banale, du reste défigurée dans les manuscrits, et qui ne mérite certes pas les flots d'encre qu'elle a fait couler. Sous l'Empire l'oubli semble s'être rapidement fait sur son nom. Notre principale source d'information est la courte biographie insérée par saint Jérôme dans ses additions à la *Chronique d'Eusèbe*. En arrivant à l'année 1922 d'Abraham (= 659 de Rome, 95 avant l'ère chrétienne), l'annaliste s'exprime ainsi : *Titus Lucretius poeta nascitur. Postea amatorio poculo in furorem uersus, cum aliquot libros*

per intervalla insaniae conscribisset, quos postea Cicero emendavit, propria se manu interfecit, anno aetatis XLIII. Mais, pour ne discuter que les chiffres, il faut d'abord constater que la date de la naissance est peu sûre. Si deux des meilleurs manuscrits de la *Chronique* la fixent à l'an 95, d'autres la retardent d'une année (an d'Abraham 1923 = 94 av. J.-C.). En outre ces indications en contredisent une autre fournie par Donat, dans la vie de Virgile qu'il a écrite d'après Suétone : *Initia aetatis Cremonae egit (scil. Vergilius) usque ad uirilem togam, quam XV¹ anno natali suo accepit isdem illis consulibus iterum duobus quibus erat natus, euenitque ut eo ipse die Lucretius poeta decederet.* Si ce témoignage est vrai, si cette coïncidence de dates est autre chose qu'un symbole poétique pour exprimer qu'au moment où Lucrèce disparaissait, arrivait à l'âge viril un successeur digne de lui, le poète serait mort sous le second consulat de Pompée et de Crassus, le 15 octobre 699/55, ce qui reporterait sa naissance à 55 + 44, c'est-à-dire à l'an 99 av. J.-C. ².

Une note d'un glossaire alphabétique contenu dans un manuscrit de Munich du ix^e ou du x^e siècle (*Monacensis* 14429) apporte une troisième date, différente des deux autres : *Titus Lucretius poeta nascitur sub consu-*

1. Les mss. ont XVII, chiffre gardé par Woltjer, qui supprime la phrase *isdem.... natus erat*. La correction XV est due à Reifferscheid, *C. Suetoni Tranquilli... reliquiae*, p. 55. Elle est nécessaire pour concilier la date de la prise de la toge virile avec celle de la naissance du poète, qui est le 15 octobre 70. Elle a été adoptée par Brummer dans son édition des *Vitae Vergilianae*, Teubner, 1912, p. 2.

2. A moins d'admettre que le chiffre 44 est erroné, et que Lucrèce n'a vécu que 40 ans. Mais la substitution du chiffre 44 à un chiffre rond est invraisemblable; tandis que le contraire s'explique beaucoup plus facilement.

libus anno XXVII ante Vergilium, ce qui place la naissance du poète en l'an 657/97. Mais ce texte, dont la source est inconnue, ne paraît pas devoir mériter grande confiance. Il en est de même d'une biographie de Lucrèce écrite en 1502 par un certain Hieronymus Borgius, et qui figure dans un exemplaire de l'édition de Pontanus conservé au British Museum. Elle donne comme date de la naissance 659/95, et fixe la mort à 44 ans plus tard, soit 703/51¹.

Aucun argument décisif ne permet d'adopter une date plutôt que l'autre, et il faut se laisser guider par des probabilités et des vraisemblances. Le billet de Cicéron à son frère Quintus (*ad Quint. fr.* II 9 (11), 3) auquel il a été fait allusion tout à l'heure, laisse voir que le poème était entre les mains des deux frères. Ils l'avaient lu tous deux, et sans doute Marcus le premier, comme semble l'indiquer l'allure générale de la réponse qu'il fait à Quintus : *Lucreti poemata, ut scribis, ita sunt...* « Le poème de Lucrèce est bien, comme tu dis... », confirmation qui suppose un jugement préalable. On peut imaginer que cet échange d'impressions eut lieu

1. Le texte a été découvert en 1894 par Masson et publié par lui pour la première fois dans le *Journal of Philology* XXIII 221 sqq. Les philologues s'accordent aujourd'hui à y voir l'élucubration d'un humaniste qui a dilué et remanié à sa fantaisie les données fournies par la *Chronique* de saint Jérôme. Le passage essentiel est : *T. Lucretius Carus nascitur Licinio Crasso oratore et Q. Mutio Scevola pont. cons. (659/95), quo anno Q. Hortensius orator in foro quom diceret non paruum eloquentiae gloriam est auspicatus. Vixit ann. IIII et XL et noxio tandem improbae feminae poculo in furias actus sibi necem consciuit reste gulam frangens, uel, ut alii opinantur, gladio incubuit; matre natus diu sterili* (trait inventé d'après l'exposé du l. IV, v. 1251). *Ciceroni uero recentia ostendebat carmina, eius limam secutus a quo inter legendum aliquando admonitus ut in translationibus seruaret uerecundiam, ex quibus duo potissimum loci referuntur, Neptuni lacunas et caeli cauernas.*

après la mort de Lucrèce, quand Cicéron avait recueilli de ses héritiers le manuscrit du *De Rerum Natura* pour le mettre en ordre et le publier. Il n'y a pas lieu de suspecter ce renseignement fourni par la biographie de saint Jérôme, et certaines graphies de nos manuscrits semblent refléter les habitudes et les théories cicéroniennes¹. Le billet datant de février de l'an 700/54, on peut faire remonter à quelques mois ou à un an plus tôt la mort de Lucrèce, soit à 55 ou commencement de 54, ce qui place sa naissance en 99/98. Quant à l'erreur de saint Jérôme (qui remonte peut-être à Suétone), elle proviendrait d'une confusion établie entre les consuls de l'an 656/98 Q. Caecilius et T. Didius et ceux de l'an 660/94 C. Caelius et L. Domitius.

Toutes ces combinaisons sont peu sûres, et extrêmement fragiles. Moins acceptable encore est le roman de la folie de Lucrèce, rendu furieux par un philtre, et ayant écrit son poème pendant les intervalles de lucidité que lui laissaient ses crises. Cette légende a pourtant trouvé des partisans, dont l'argument principal est que saint Jérôme, ici comme ailleurs, n'a fait que copier Suétone, dont la documentation est sérieuse, et l'im-

1. A l'appui de cette opinion, Munro cite en outre la lettre de Pline le Jeune à Proculus qui paraît faire allusion à cette besogne d'éditeur acceptée par Cicéron : *Petis ut libellos tuos in secessu legam examinemque an editione sint digni; adhibes preces, adlegas exemplum, rogas etiam ut aliquid subseciui temporis studiis meis subtraham, inperitiam tuis : adicis M. Tullium mira benignitate poetarum ingenia fouisse.* (Ep. III 15). Personne aujourd'hui n'adopte plus l'absurde hypothèse de Lachmann que l'éditeur de Lucrèce aurait été non pas l'orateur Marcus, mais son frère Quintus. Sans la discuter plus longuement, il suffit de faire remarquer que Cicero en latin ne désignait pas d'autre personnage que l'orateur, de même qu'en français Corneille, Racine s'entendent implicitement par Pierre Corneille, Jean Racine et non par Thomas Corneille, Louis Racine.

partialité avérée. C'est faire à l'esprit critique du biographe beaucoup d'honneur ; et si sa bonne foi n'est pas en cause, nombre d'exemples, dans la *Vie des Césars*, pourraient montrer avec quelle aveugle facilité il a accueilli les anecdotes les plus stupides et les fables les plus mensongères. Sans accepter à la lettre tous les traits du récit, Giussani admet volontiers la folie et le suicide de Lucrèce¹. Selon lui, le ton violent et passionné de l'œuvre s'accorde bien avec la folie de l'auteur ; le désordre dans lequel elle nous est parvenue s'explique par la mort brusque, ergo par le suicide. Raisonnement vite bâti, et qui tire ses déductions avec trop de complaisance. Enthousiasme et passion ne sont pas folie et démence ; et quant au désordre, il est peut-être moins grand que l'éditeur italien ne l'a vu ; en tout cas les multiples transpositions qu'il a fait subir au texte n'ont guère trouvé de partisans après lui. Il est invraisemblable qu'une œuvre aussi clairement conçue et fortement charpentée que le *De Rerum Natura* ait pu être composée *per intervalla insaniae*, et l'exemple de Pascal, qui du reste n'était pas fou, ne peut être allégué à l'appui de la thèse. Les *Pensées* sont un brouillon, sublime mais informe, et le *De Natura* est un tout achevé. Mais sans doute y a-t-il dans la tradition transmise par saint Jérôme quelque déformation comparable à celle qu'a subie la légende de Démocrite en passant chez les Pères de l'Église. Pour Cicéron, pour Labérius, pour Aulu-Gelle², le philosophe grec se serait volontairement aveuglé afin d'échapper aux distractions extérieures qui auraient pu troubler ses méditations. Chez

1. *Studi Lucreziani*, XII sqq., Turin, Loescher 1896.

2. Cf. Cicéron *Fin.* V 29, 87 ; *Tusc.* V 39, 114 ; Aulu-Gelle *N. A.* x 17, qui cite Labérius (Ribbeck *Com. Fragm.*, 3^e éd., 72).

Tertullien, le renoncement à la lumière devient un aveu de paillardise : *Democritus excaecando semetipsum, quod mulieres sine concupiscentia aspicere non posset et doleret, incontinentiam emendatione profitetur*¹. La folie, le suicide ont dû être des châtiments inventés par l'imagination populaire pour punir l'impie qui refusait de croire à la survie de l'âme et à l'influence des dieux comme au pouvoir des prêtres. Quelle ironique revanche de montrer Lucrèce, qui a tant mis en garde contre l'amour, victime à son tour d'un philtre amoureux, et se tuant de sa propre main, quand Épicure blâme ceux « qui courent à la mort par dégoût de la vie » (Sén. *ad Luc.* XXIV, 22). Il se peut que l'ardeur sombre qui anime le poète, ce que Stace appelle *docti furor arduus Lucreti*², et d'autre part sa mort prématurée, peut-être soudaine, aient donné au mythe quelque vraisemblance sans laquelle il n'aurait pu naître et trouver créance ; mais c'est toute la part de vérité qu'on peut lui accorder³.

Il faut donc se résigner à tirer des biographies fort peu de chose. Si l'on essaie d'interroger le poème, les réponses qu'il fournit ne nous éclairent pas beaucoup plus. Des expressions comme *patriai tempore iniquo, patrii sermonis egestas, nostra dicere lingua* ne prouvent pas nécessairement que le poète soit né à Rome même⁴. Mais maint trait indique qu'il y a vécu. Il y a vu les

1. Tertullien, *Apolog.* 46.

2. Stace, *Silves* II 7,77.

3. Il est peu vraisemblable de supposer, comme on l'a fait, que saint Jérôme a confondu Lucrèce avec Lucullus, dont Pline rapporte *N. H.* XXV 7,25 qu'il fut empoisonné par un philtre : *amatorio periisse*.

4. Pas plus que le *coniugibus... nostris* de IV 1277 n'autorise à conclure qu'il a été marié !

jeux de la lumière sur la foule entassée dans les théâtres, il y a respiré l'odeur du safran répandu sur la scène et des parfums brûlés sur les autels ; il y a entendu les harmonies nouvelles apportées par les musiciens grecs ; il a assisté aux parades et aux exercices militaires du Champ de Mars, aux luttes du Forum. La connaissance profonde qu'il a de la poésie, de la philosophie latine et grecque témoigne d'une éducation soignée qui se poursuit sans doute auprès des maîtres athéniens. Lucrèce dut voyager, quoiqu'il ne connaisse l'Égypte et l'Asie Mineure que par ouï-dire¹. D'autre part la possession des *tria nomina*, Titus Lucretius Carus, chose rare à l'époque républicaine, est un témoignage matériel en faveur de la noblesse de sa race, comme aussi son mépris pour les choses de la politique et le ton injurieux sur lequel il parle de la plèbe semblent révéler en lui un aristocrate de tempérament. La gens Lucretia était une des plus anciennes et des plus illustres de Rome ; la branche des Tricipitini était patricienne ; celles des Ofellae, des Galli, des Triones étaient au contraire passées à la plèbe. On peut sans trop d'in vraisemblance conjecturer que Lucrèce appartenait à cette famille, bien que le cognomen Carus n'ait été porté par aucun autre de ses membres, et sans doute aux Tricipitini.

Le poème est dédié à un certain Memmius sur lequel nous ne sommes pas plus exactement renseignés. Lucrèce le traite en ami familier, il lui parle sur un ton d'affectueuse égalité : *Memmiadae nostro*. Comme il le dénomme, assez solennellement, l'illustre descendance de Memmius *Memmi clara propago*, et qu'il rappelle en

1. Ceci par exemple résulte de VI 849, III 642.

outre à Vénus qu'elle a paré son ami des dons les plus excellents

quem tu, dea, tempore in omni,
omnibus ornatum uoluisti excellere rebus,

I 26-27

on en a conclu que ce Memmius appartenait à la vieille et noble gens Memmia, dont l'origine remontait jusqu'au Troyen Mnestheus, ami et compagnon d'Énée, et qui faisait figurer sur ses médailles l'image de Vénus protectrice. Il s'agirait en ce cas, comme l'a conjecturé Lambin, de C. Memmius, fils de L. Memmius, qui fut tribun en 66, préteur en 58, et gouverneur de la province de Bithynie en 57, où il fut accompagné par Catulle. S'il en est ainsi, Lucrèce aurait bien mal choisi son dédicataire, et le zèle qu'il mit à le convertir à la religion épicurienne aurait été bien mal récompensé. En politique, loin d'observer le détachement qui convient seul au sage, Memmius se jeta à corps perdu dans les intrigues des partis; il passa du camp des adversaires à celui des partisans de César, et finalement, condamné à l'exil pour faits de corruption électorale, il dut se retirer en Grèce où il mourut en 705/49. En philosophie, son indifférence pour Épicure était telle que, à la grande indignation des disciples, il fut sur le point de démolir la maison du Maître, dont il était devenu propriétaire, pour bâtir sur son emplacement, et qu'un peu plus tard, il refusa de céder ces restes sacrés à la pieuse vénération des chefs de l'École. Heureusement Lucrèce était mort assez à temps pour ne pas voir une telle profanation : on imagine quel déchirement son cœur douloureux en eût ressenti.

II

LE TEXTE DE LUCRÈCE

Dans l'établissement du texte de Lucrèce, la première place revient à deux manuscrits aujourd'hui conservés à la bibliothèque universitaire de Leyde, le *Vossianus Lat. F. 30*, qu'on désigne, à cause de son format, par l'abréviation *O* (= *Oblongus*), et le *Vossianus Q 94* que pour la même raison on désigne par *Q* (= *Quadratus*).

O a été écrit vers le milieu du ix^e siècle dans un monastère de bénédictins, comme il appert d'un certain nombre de particularités graphiques, entre autres de l'habitude d'indiquer certaines corrections par des points souscrits ou suscrits, ou par des points triangulaires ascrits en marge. L'écriture n'en est pas uniforme, mais il porte des corrections, faites sans doute d'après l'original, par une main différente de celle du copiste ordinaire, et qu'on appelle d'ordinaire, en raison de son aspect, le *corrector saxo uel hibernicus*. Il y a environ 60 corrections de ce type, portant sur des groupes de vers, sur des vers isolés, sur des mots, sans compter celles qui intéressent seulement des syllabes ou des lettres.

Ce manuscrit se trouvait à Mayence à la fin du xv^e siècle, comme l'indique une note au bas de la première page : *Iste liber pertinet ad librarium Sancti Martini ecclesie Maguntin[ensis]. LV. I. M. Syndicus s[ub]s[crip]sit anno 1479*. Il passa ensuite entre les mains d'Isaac Vossius, à la mort duquel il fut acheté en 1689 par l'Académie de Leyde. Il resta dans l'ombre jusqu'en

1725, où il fut utilisé et signalé par Havercamp dans l'édition de Lucrèce qu'il publia à Leyde en cette année. Mais ce fut seulement Lachmann qui en reconnut la valeur, et en donna la première collation scientifique. C'est un manuscrit de tout premier ordre, notamment par la fidélité avec laquelle il a conservé les particularités orthographiques, et son importance à ce point de vue est comparable à celle des plus célèbres manuscrits en capitales, l'*Ambrosianus* de Plaute, le *Bembinus* de Térence, ou le *Mediceus* de Virgile¹.

Le *Quadratus* ne lui est guère inférieur. Il date également du ix^e siècle, et non du x^e comme l'a faussement prétendu Lachmann. Ce manuscrit provient de l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Il fut étudié une première fois par Turnèbe, dont la collation servit à Lambin pour son édition de Lucrèce. On le trouve ensuite entre les mains de Gerhard Johann Vossius. Après la mort du fils de ce dernier, Isaac, il fut acheté avec l'*Oblongus* par l'Académie de Leyde. Havercamp le signale également dans la préface de son édition. Lachmann l'a collationné en même temps que *O*.

Il est écrit sur deux colonnes par page, en caractères beaucoup plus petits que ceux de *O*, et avec moins de soin. Les majuscules initiales des paragraphes sont sou-

1. Ces indications comme celles qui concernent le *Quadratus* sont empruntées aux savantes préfaces dont M. Ém. Chatelain a enrichi les magnifiques reproductions de ces deux mss. qu'il a publiées à Leyde, chez Sijthoff en 1908 et 1913. On y trouvera avec la description exacte et minutieuse de leur aspect extérieur, tous les renseignements sur leur histoire, la nature et l'origine de leurs fautes, les corrections successives qu'ils ont subies, leur valeur réciproque. On consultera aussi avec fruit, sur ces deux mss. comme sur les autres mss. de Lucrèce, les notices des planches LVI-LX de la *Paléographie des classiques latins*.

vent omises, comme les titres eux-mêmes, les abréviations ne sont pas toujours identiques. Ce manuscrit n'a pas été révisé aussitôt après son achèvement, comme ç'a été le cas pour *O*. Mais il a été repris au xv^e siècle par un correcteur qui a séparé les mots, restauré quelques formes anciennes (les génitifs en *-ai* par exemple) et qui, outre des corrections sans valeur tirées de son propre fonds, en a fourni d'autres empruntées sûrement à quelque excellent manuscrit antérieur à *O* et à *Q*, comme l'indiquent des leçons telles que *ignem* I 690, *sed* III 606, *maris* VI 632, *quinque* VI 912, *sol* VI 962, et la restitution de l'ordre correct au folio 33 v^o. En dehors de ces corrections tardives, il est un certain nombre de leçons originales où *Q* se montre plus correct que *O*, par ex. I 34 *reicit* (*reficit* *O*), III 144 *momen* (*nomen* *O*), etc¹. Mais en général, il est plus négligé que *O*. Il omet parfois un ou plusieurs vers, ou inversement il transcrit deux fois le même passage, il lui arrive souvent de redoubler une lettre ou une syllabe simples, ou de simplifier une lettre ou une syllabe doubles; il insère des gloses; il présente des fautes dues à la prononciation, telles que la confusion de *u* et de *b* (*auictu* II 99 pour *ab ictu* (également dans *O*) et réciproquement *corborum* V 1085 pour *coruorum*).

Mais ce qui le distingue surtout de *O*, c'est l'omission, dans l'intérieur même du manuscrit, de parties de textes importantes comprenant chacune 52 vers (ou 50 avec les titres), qui se trouvent reportées après le livre VI. Ce sont dans l'ordre : II 757-806; V 928-979; I 734-785; II 253-304.

Ces grandes lacunes se retrouvent dans deux fragments

1. Sur tous ces faits, voir Chatelain, *Præfatio*, p. VII sqq.

de manuscrits de Lucrèce, également en écriture du ix^e siècle, et conservés l'un à la bibliothèque royale de Copenhague, *anc. f. 211 Fol.*, l'autre à la bibliothèque « impériale » de Vienne *latin 107 (Schedae Haunienses, Schedae Vindobonenses)*.

Le premier comprend 8 feuillets conservés autrefois à Gottorp (d'où le nom de *fragmentum Gottorpiatum* qu'on lui donne parfois) où les consulta Marquard Gudius. « Ils contiennent le livre I et le livre II jusqu'au vers 456 inclusivement, mais en omettant les vers I 123, 734 à 785, 890, 891, 1068 à 1075, 1094 à 1101; II 310 à 312 et 253 à 304, c'est-à-dire qu'ils présentent avec les grandes lacunes observées dans le Quadratus des omissions partielles imputables au copiste » (Chatelain, *Paléographie* p. 16, planche LIX).

Le second est un volume de 22 feuillets écrits par des mains différentes qui comprend, parmi divers ouvrages, Lucrèce II 642 — III 621 (f^{os} 9-14) et d'une autre main VI 743-1284 (f^{os} 15-18 r^o). Les vers II 757 à 806 sont omis (Chatelain, *ibid.* pl. LX).

Ces deux fragments ne proviennent pas d'un même manuscrit, comme Lachmann l'affirmait avec une superbe assurance, sans avoir vu d'ailleurs l'un ni l'autre. Mais, d'après les caractères de l'écriture, M. Chatelain suppose que les fragments de Copenhague pourraient être un reste du manuscrit de Lucrèce qui se trouvait à Corbie au xii^e siècle; les Schedae de Vienne proviendraient du manuscrit de Lucrèce qui se trouvait au x^e siècle à Bobbio.

La concordance des fautes dans O et dans Q, et dans les fragments de Copenhague et de Vienne prouve que tous ces manuscrits ont été copiés sur un même original. Les lacunes qu'on observe dans les trois derniers montrent

que, peu après qu'en eut été faite la copie *O*, et avant la copie de *Q* et des fragments, certaines feuilles s'en détachèrent et furent tant bien que mal rajustées à la fin. C'est de cet accident que Lachmann est parti pour fonder sa fameuse reconstruction de l'archétype, qui pendant tout le *xix*^e siècle fut un article de foi en matière philologique. Observant que les quatre lacunes avaient même étendue, il en a conclu qu'elles correspondaient chacune à une feuille de l'archétype; comme elles étaient chacune de 52 vers, l'archétype avait donc 26 vers ou lignes à la page. Par une série de calculs, du reste assez simples, il arrivait à établir que l'archétype dont proviennent tous nos manuscrits était formé de XIX cahiers formant 151 feuilles. De l'examen des fautes il résultait que ce manuscrit était écrit en capitale¹, et datait du *iv*^e ou du *v*^e siècle de l'ère chrétienne. Le ton impérieux et prophétique de Lachmann, l'insolence arrogante avec laquelle il traitait ses contradicteurs firent impression dans le monde savant. Munro consacre tout un chapitre de son introduction à ce fameux archétype; d'après les règles données par Lachmann il en avait reconstruit un modèle pour son usage personnel, et y avait trouvé grand profit². Aujourd'hui les conclusions du philologue allemand sont accueillies avec beaucoup plus de scepticisme. Le premier doute fut exprimé par un Français, L. Duvau, dans un article paru en 1888 dans la *Revue de Philologie*. Par l'examen d'un certain nombre de fautes, L. Duvau montrait que l'original immédiat de nos manuscrits était en écriture non capitale, mais

1. Voir Lachmann, *In T. Lucretii (sic) Cari | de rerum natura | libros commentarius | iterum editus | Berolini MDCCCLV*, pp. 3 sqq., 49, 118, 89, 318.

2. Munro, *Introduction* § 6, p. 57 de la trad. française.

minuscule, et que « le principe posé par Lachmann au début de son commentaire est erroné » (p. 30). Lachmann en étudiant les manuscrits de Leyde n'avait vu que les fautes les plus faciles à expliquer, celles qui sont dues à un archétype en majuscule, par exemple les confusions de C et de G (*glandestinam* O Q I 779, = *clandestinam*, *sparci* O Q VI 922 = *spargi*), de O et de G (*contioit* O Q VI 710 = *contigit*), de O et de Q (*multamqueri* O Q III 236 = *multa moueri*), de I et de L (*fient* O Q I 349 = *flent*; *flat* O Q I 386 = *fiat*), de L et de E (*ullamina* O Q IV 587 = *uelamina*; *uetima* O Q V 651 = *ultima*), de F et de E (*ficere* Q (non O) IV 1044 = *eicere*), de T et de L (*ptano* O Q I 411 = *plano*), de E et de I (*cupe-ret* O Q I 71 = *cupiret*; *inani* O Q I 527 = *inane*), de T et de I (*parmat* O Q IV 847 = *parmai*; *aliui* O Q IV 368 = *aliut*), de T et de P (*tergis* O Q I 16 = *pergis*), de T et de F (*terri* O Q II 84 = *ferri*), de B et de D (*arbor* O Q I 668 = *ardor*; *dibenti* O Q V 208 = *bidenti*).

Mais il y a d'autres fautes dont les progrès de la science paléographique ont permis de préciser l'origine, et qui ne remontent pas à un manuscrit en capitale.

Ainsi O Q ont de nombreux exemples de l'omission de *t* final (par ex. *solea* O Q II 147 = *soleat*; *distractas* O Q III 844 = *distractast*). Cette sorte d'erreur est particulière aux manuscrits en écriture saxonne ou irlandaise de l'époque mérovingienne.

On sait également que la barre horizontale qui tient lieu de *n* ou *m* (par ex. *gignātur*, *tēpus* = *gignantur*, *tempus*) n'a pas été employée avant le VIII^e siècle sauf en fin de mots et de vers. Or, un certain nombre d'erreurs dues à la suppression ou à l'addition fautive de ce trait se rencontrent à toute place dans O et Q (par ex.

adempta O Q II 998 au lieu de *adepta*, lu *adēpta*; *transmutas* O II 488 (Q a correctement *transmutans*); *e im* O *e in* Q II 1153 = *enim*, de *transmutās*, *eīm* dans lesquels la barre a été omise).

Enfin un certain nombre d'erreurs ne peuvent provenir que d'une confusion de minuscules. Ainsi les confusions de O et de E (*uiquo* O Q II 301 = *uique*; *excollore* O Q VI 13 = *excellere*; *feras* O Q V 906 = *foras*); de E et de C (*dici* O Q V 700 = *diei*); de R et de N (*uro* O Q I 646 = *uno*; *funae* O Q III 1011 = *furiae*); de F et de S (*femina* O Q II 497 = *semina* (leçon de O corr.); *prosatur* O Q I 739 = *profatur*); de R et de S (*funditur* O Q I 668 = *funditus*; *colose* O Q II 736 = *colore*); de P et de F (*perit* O Q IV 890 = *ferit*, *florantis* O Q (-tes) V 1072 = *plorantis*); de P et de R (*tepopis* O Q II 844 = *teporis*); de A et de T (*residia* O Q II 283 = *residit*); de V et de A (*nascantur* O Q IV 495 = *nascuntur*; *supru* O Q V 551 = *supra*); de T et de CI (*ates* O Q IV 357 = *acies*); de PER et de PRAE (*praesentis* Q IV 23, (non O qui a correctement *persentis*) par mauvaise interprétation d'une abréviation).

Tous ces témoignages concordants établissent l'existence entre l'archétype en majuscule et nos manuscrits du ix^e siècle d'un intermédiaire en minuscule, du vii^e-viii^e siècle, copié en Gaule ou en Irlande. Ce serait donc tout au plus ce manuscrit intermédiaire que Lachmann aurait réussi à reconstituer. Mais sur cette reconstruction elle-même, le jugement de M. Chatelain exprime plus qu'un doute : « Nous possédons seulement six témoignages certains au sujet des 26 vers contenus dans les pages de l'archétype. Mais sur le nombre des folios, sur les pages laissées en blanc, il convient de ne formuler aucune conclusion. Nous savons en effet que, dans

les manuscrits très anciens, des pages ou des parties de pages étaient laissées en blanc par les scribes, toutes les fois qu'ils trouvaient le parchemin peu apte à recevoir l'écriture, soit qu'il fût trop transparent, ou qu'il eût été détérioré après grattage d'un précédent texte. En outre on n'a jamais observé un nombre tout à fait fixe de lignes à la page dans les manuscrits des v^e, vi^e et vii^e siècles¹. Ajoutez que les vers copiés par erreur, et ensuite effacés ou grattés ou biffés par le correcteur, n'en constituaient pas moins une série de lignes dont nous devons tenir compte dans le total. Aussi chercher combien de pages ou de parties de pages ont été laissées en blanc par les scribes dans l'archétype, c'est s'appliquer à un problème sans objet et perdre son temps². » Et voilà l'édifice de Lachmann par terre.

En dehors de *O* et de *Q*, des fragments de Vienne et de Copenhague, le texte de Lucrèce nous a été conservé par des manuscrits italiens du xv^e siècle, bien inférieurs aux anciens manuscrits, mais qui fournissent parfois des leçons et des corrections intéressantes dues aux humanistes contemporains. Huit de ces manuscrits sont

1. Même l'Oblongus qui a ordinairement 20 lignes à la page, en a 27 au recto et au verso du f^o 42.

2. *Testimonia solummodo certa sex habemus de archetypi paginis 26 uersus continentibus. At de numero foliorum, de paginis uacuis nihil concludere decet. Scimus enim paginas uel paginarum partes in uetustissimis codicibus uacuas a scribis relictas esse quoties membranam parum idoneam scripturae recipiendae inueniebant, aut quia pellucidior aut quia post rasuram prioris textus deterior facta erat. Praeterea numerus omnino fixus uersuum in singulis paginis non ubique in codicibus V^o VI^o VII^o exaratis obseruatus fuit. Adde quod uersus iniuria scripti, postea a correctore uel deleti uel erasi uel cancellati nihilominus linearum seriem replebant quam in summa minime neglegere debemus. Itaque siquis quaesierit quot paginas uel paginarum partes in archetypo sine scriptura scribae reliquerint, uanae quaestioni incumbat ac tempus perdat.* (Chatelain, *Lucretius, Codex Vossianus, Oblongus, praefatio*, p. VII.)

à la bibliothèque Laurentienne, sous les numéros 25 à 32 du pupitre XXXV. Les plus importants sont le ms. 30 qui a appartenu à Nicolas Niccoli (*codex Nicolianus*, L); et le ms. 31 (l 31). Un certain nombre se trouvent à la Vaticane, les meilleurs sont le *Barberinus 154* (désigné par la lettre U) et le *Vaticanus 3276* (désigné par V); les autres sont sans grand intérêt¹. Il y a également un ms. à Munich (*Monacensis*, Mon.), sept en Angleterre, dont un, le ms. de Cambridge (C) a quelque valeur. Tous ces manuscrits inférieurs de la Renaissance remontent à un même original qui fut apporté en Italie par Pogge en 1414, et qui était assez voisin de O. La copie la plus ancienne et la plus directe en est le *codex Nicolianus*; elle a été faite sinon sur l'original même, du moins sur la copie que Pogge en avait faite de sa main.

Mais O et Q restent la base fondamentale sur laquelle doit s'appuyer la critique de Lucrèce. L'apparat de Lachmann est obscur et incomplet; sa collation des manuscrits, qui remonte à trois quarts de siècle, avait besoin d'être reprise. Le texte de la présente édition repose sur une révision et une collation personnelles et minutieuses de l'*Oblongus* et du *Quadratus* faites sur les fac-similés édités par les soins de M. Chatelain. Les circonstances ne m'ont pas permis d'aller consulter les originaux à Leyde; mais je crois que seuls ceux qui n'ont pas vu ces fac-similés ou leurs analogues songeront à me le reprocher.

Je me suis attaché scrupuleusement à respecter l'orthographe de O et de Q, sauf pour les cas où elle était évidemment barbare. Il en est résulté des variations qui

1. Voir l'article de C. Hosius sur La tradition italienne de Lucrèce, *Rheinisches Museum* LXIX, 1914, 109 sqq.

pourraient surprendre un lecteur non prévenu, et sur lesquelles il faut que je m'explique.

Il est impossible de donner pour le latin des règles orthographiques tout à fait strictes et uniformes, l'orthographe latine n'ayant jamais été complètement unifiée. L'orthographe en usage dans nos éditions classiques est souvent arbitraire et conventionnelle, quand elle n'est pas simplement vicieuse. Pour réduire au minimum leur part d'interprétation personnelle, les éditeurs de la collection Budé ont décidé de s'en tenir au texte des manuscrits chaque fois qu'il était défendable, de respecter les archaïsmes quand ils étaient attestés, mais de ne pas en introduire de leur propre initiative, même quand les formes livrées par la tradition étaient manifestement rajeunies. L'application de ce principe n'est pas sans entraîner une certaine incohérence, du reste conforme aux habitudes latines, et qui n'eût point choqué le lecteur romain.

VARIATION ENTRE *o* ET *u*. — Pendant toute la période républicaine, et sous l'Empire jusqu'au temps de Quintilien, les Latins ont généralement évité dans la graphie la rencontre de deux *u* appartenant à la même syllabe, et dont l'un était consonne et l'autre voyelle. Pour éviter cette rencontre, ils ont eu recours à deux procédés : 1° ils ont maintenu ou introduit artificiellement un ancien groupe *-uo-* (par ex. *quom*, *equos* (nominatif), *sequontur*, *uolnus*); 2° ils ont — plus rarement — réduit le groupe *-uu-* à *u* (par ex. *cum* (*qum*), *equs*, *ecus*, *secuntur*). Par contre ils ont beaucoup plus vite admis le groupe *-uu-* là où les deux signes correspondaient à deux syllabes, qu'il s'agît de deux *u* voyelles (type *adsiduus*) ou d'un *u* voyelle + *u* consonne (type *fluuius*, *iuuenta*). Les graphies telles que *flouius*, *fluuius*

pour *fluuius*, *iuenta* pour *iuuenta*, ou *mortuos* pour *mortuus*, qui sont attestées épigraphiquement, ne semblent avoir été employées que rarement, et l'on écrit d'assez bonne heure *fluuius*, *iuuenta*, *mortuus*. Dans la *lex Iulia Municipalis*, qui date de l'an 709/45, soit dix ans après la mort de Lucrèce, on lit *suum aedificium* l. 32 à côté de *aput forum ante tribunale suom* l. 34. O et Q ont toujours la graphie -uu- dans ce cas : *alittuum*, *adsiduus*, *attribuunt*; et *diluuiem*, *fluuius*, *iuuat*, *uuescunt*, etc.

Quand il s'agit d'un groupe monosyllabique, ils hésitent entre *uo*, *u*, et la nouvelle graphie -uu-. A l'initiale, ils écrivent *uolgus*, *uolnus*, *uolt*, *uoltus*, et *uulgus*, *uulnus*, *uult*, *uultus*, (47 exemples de *uo-* contre 12 exemples de *uu-*); de même en syllabe intérieure : *auolsus*, *paruola*, *peruolgant*, et *conuulsi*, *paruula*, *peruulgare* (16 ex. de -uo- contre 4 de -uu-); dans les désinences nominales *diuom*, *riuom* et *dium*, *rium* (40 ex. de -uo- contre 17 ex. de -uu-¹) ou verbales *dissoluont*, *uiuont* et *soluunt*, *uiuunt* (dans un endroit III 50 Q a *uiuunt* avec un des deux u exponctué), 2 ex. de -uo- contre 5 de -uu-. Pour le groupe -quo-, -cu-, -quu- : mêmes variations : ainsi *equos* I 477, *ecus* IV 420, V 884, *equus* V 1074 (8 ex. de -quo-, -cu- contre 1 de -quu-), et dans la conjugaison *linquontur*, *lincunt*, et *loquuntur* (21 ex. contre 1). *Qui*, *quis* et leurs composés

1. On constate que tous les cas de -uom maintenant sont des accusatifs et un génitif pluriel, tandis qu'au contraire la graphie -uu- se rencontre surtout dans des nominatifs, sauf *dium* du reste beaucoup moins fréquent que *diuom*, *rium* (1 ex.), et *natiuum* V 321 qui est corrompu. On voit la raison de cette tendance ; *aeuom*, *diuom* ne sont pas équivoques ; *acervos*, *laeuos* au contraire pouvaient être confondus avec l'accusatif pluriel, et la généralisation de -uus s'y est faite plus rapidement.

ont leur génitif et leur datif en *cuius cui*; on lit une seule fois *aliquoius* II 1079, correction de Gronovius qui paraît sûre pour *aliquoiuis* des mss. La conjonction qui signifie « lorsque » est généralement écrite *cum* (324 ex.); on trouve toutefois *quom* dans Q IV 586, 1205, 1209 et dans O Q IV 1097, V 1082. On rétablit *quom* par conjecture II 476 et 929. Il n'y a aucun exemple de *quum*.

En résumé abstraction faite des formes de la conjonction *cum* et des pronoms du type *qui*, *quis* on trouve 135 graphies du type *-quo-*, *-cu-*, *-gu-*, *-uo-* contre 40 du type *-quu-*, *-uu-*. Sur ce point donc les manuscrits n'ont guère rajeuni l'aspect du texte.

VARIATION ENTRE *-e* ET *-ī*, *-ēs* ET *-īs* DANS LES DÉSINENCES DE LA 3^e DÉCLINAISON. — Primitivement *-e* est la désinence d'ablatif des thèmes consonantiques de la 3^e déclinaison, *-ī* celle des thèmes en *-i-* (type *fortis*, *navis*); *-ēs* est la désinence de nominatif-accusatif pluriel des thèmes consonantiques et de nominatif des thèmes vocaliques, *-īs* la désinence d'accusatif pluriel des thèmes vocaliques. Mais pratiquement la distinction n'a jamais été rigoureusement observée, et nos manuscrits conservent la trace de ces confusions, qui sont, on le voit, d'ordre plutôt morphologique que simplement graphique¹.

ASSIMILATION DE VOYELLES. — Quand un mot contient un *u* en syllabe intérieure, cet *u* tend à s'assimiler la voyelle de la syllabe initiale quand c'est un *a* ou un *u*: ainsi gr. πορφύρα aboutit à *purpura*. Nos manuscrits ont les graphies *lucuna* et *lacuna*, *rutundus* (rarement *rotundus*, et presque toujours par suite de correction). On trouve même une fois *rubustis* III 449 (corrigé en

1. Sur ces faits, voir *Revue de Philologie*, XLII, 1918, pp. 133 sqq.

robustis dans *O*), mais *robur* (-*bor* II 1131), *robustus* sont les formes ordinaires.

APOPHONIE EN SYLLABE INTÉRIEURE. — Un *a* initial quand il vient à passer en syllabe intérieure se ferme en *i*, ou en *e* (*facio* : *efficio*; *tracto* : *detrecto*); un *e* se ferme en *i* (*sedeo* : *obsideo*, etc.). La règle n'est pourtant pas constante, et nos manuscrits ont ainsi *aspargo*, *contracto*, au lieu de *aspergo*, *contracto*, de même que le monument d'Ancyre a *consacraui*, au lieu de *consecraui* IV 25; II 30, 39. Les composés de *emo* et de *lego* conservent le plus souvent leur *e* : *peremo*, *interemo*, *neglego*, *intellego*.

En syllabe intérieure, dans le voisinage d'une labiale, la voyelle hésite entre *u* et *i*; ainsi *manifestus* et *manifestus*; *dissupo* et *dissipo*; *arbita* et *arbuta*; *quadripes* et *quadrupes*. De même le monument d'Ancyre écrit *manibiae* III 8,17; *reciperare* V 34. Tous ces faits sont familiers à qui a lu le *Précis de phonétique historique du latin* de M. Niedermann.

VARIATION ENTRE *d* ET *t* A LA FINALE. — Quelques mots d'ordinaire terminés par *d* sont quelquefois écrits par un *t* final. On lit dans la *lex Iulia Municipalis* : *aput forum* l. 15, 34. Cet *aput* est attesté par l'accord de *O Q* VI 747 (*O* corr. a *apud*), tandis que VI 848 *O Q* ont *apud*. *Haut* alterne fréquemment avec *haud*, *aliut* avec *aliud*.

Ces graphies n'ont été admises dans le texte que quand elles sont attestées par l'accord de *O* et de *Q*; en cas de divergence, c'est la forme courante qui a été préférée.

ASSIMILATION ET NON-ASSIMILATION DES PRÉFIXES. — Là encore l'usage était extrêmement libre. On pouvait écrire *inpius* ou *impius*, *inmortalis* ou *immortalis*, *adfero*

ou *affero*, *conligo* ou *colligo*, *subter* ou *supter*, selon qu'on se laissait guider par l'étymologie ou par la phonétique. Les composés de *ex* commençant par un *s* pouvaient garder cet *s* ou le supprimer : *exto* ou *exsto*, *exulto* ou *exsulto*. *O* et *Q* reflètent les deux tendances ; et leurs leçons concordantes ont été conservées.

MAINTIEN DES DIPHTONGUES. — Les anciennes diphtongues sont quelquefois conservées, soit à l'intérieur des mots, comme dans *moenera*, *moerorum*, *poeniceus*, *poenibat* où *-oe-* remplace *ū*, soit dans les désinences, comme dans *oculei*, *armatei*, *ingenuei*, ou *-ei* remplace *-ī*.

RÉDUCTION DE *est*. — La réduction de *est* à *-st* après finale vocalique ou en *-m* est très fréquente dans nos manuscrits : *profusast*, *necessest*, *certast*, *uisumst*, *tantundemst*. Toutefois cette graphie n'est pas constante, et l'on trouve également la forme pleine, par ex. *manifestum est* I 188. Ces variations qu'on retrouve par ex. dans les manuscrits de Plaute ont été conservées.

Enfin, il faut encore attirer l'attention du lecteur sur un usage adopté pour tous les volumes latins de cette collection. On sait que l'alphabet romain n'a jamais distingué *i*, *u* voyelles de *i*, *u* consonnes, et que c'est arbitrairement que les éditeurs modernes ont créé deux signes différents pour chacune de ces lettres : *i* et *j*, *u* et *v*. Contre cette habitude vicieuse, les éditeurs de la collection Budé ont décidé de réagir, en revenant au signe unique. On trouvera *ianua*, *uiuo*, *suavis* comme *iterum*, *ulciscor*. Le lecteur français — du moins celui qui ne lit pas nos belles éditions anciennes — sera peut-être un peu dépaycé au début. Mais il se fera vite à cet usage, et je suis sûr qu'il nous approuvera d'avoir adopté franchement dans des livres latins la seule façon d'écrire que les Latins aient connue.

Ce m'est un strict devoir d'exprimer toute ma reconnaissance à M. Ém. Chatelain, dont l'œuvre paléographique m'a été d'un inégalable secours, et à M. L. Havet, dont le *Manuel de Critique verbale* a été mon guide constant dans l'établissement du texte. J'adresse mes plus vifs remerciements à MM. H. Goelzer et Ém. Thomas qui ont bien voulu m'aider dans la lecture des épreuves, et me suggérer plus d'une utile correction.



DE LA NATURE

LIVRE I

Invocation à Vénus. Mère des Énéades, plaisir des hommes et des dieux, Vénus nourricière, toi par qui sous les signes errants du ciel, la mer porteuse de vaisseaux, les terres fertiles en moissons se peuplent de créatures; puisque c'est à toi que
5 toute espèce vivante doit d'être conçue et de voir, une fois sortie des ténèbres, la lumière du soleil : devant toi, ô Déesse, à ton approche s'enfuient les vents, se dissipent les nuages; sous tes pas la terre industrieuse parseme les plus douces fleurs, les plaines des mers te sourient, et le ciel apaisé resplendit tout inondé de lumière.

10  Car sitôt qu'a reparu l'aspect printanier des jours, et que brisant ses chaînes reprend vigueur le souffle fécondant du Favonius, tout d'abord les oiseaux des airs te célèbrent, ô Déesse, et ta venue, le cœur bouleversé par ta puissance. A leur suite bêtes sauvages, troupeaux bondissent à travers les gras pâturages, et passent
15 à la nage les rapides cours d'eau : tant épris de ton charme, chacun brûle de te suivre où tu veux l'entraîner.

Enfin par les mers et les monts et les fleuves impétueux, parmi les demeures feuillues des oiseaux et les plaines verdoyantes, enfonçant dans tous les cœurs
20 les blandices de l'amour, tu inspires à tous les êtres le désir de propager leur espèce.

Puisque tu suffis seule à gouverner la nature, et que sans toi rien n'aborde aux rivages divins de la lumière, rien ne se fait de joyeux ni d'aimable, c'est
25 ton aide que je sollicite dans le poème que je m'efforce de composer sur la nature. Il est destiné à notre cher Memmius que toi-même, ô déesse, tu as voulu en tout temps voir paré des plus excellentes vertus. Veuille donc davantage, ô divine, donner à mes vers une éternelle beauté.

Obtiens que cependant les farouches travaux de la
30 guerre à travers mers et terres s'apaisent assoupis. Car toi seule as le pouvoir de réjouir les mortels par une paix tranquille, puisqu'à ces farouches travaux c'est Mars, le puissant dieu des armes, qui préside. Et lui-même souvent vient chercher asile sur tes genoux, vaincu à son tour par la blessure éternelle
35 de l'amour. Là, levant les yeux vers toi, sa nuque ronde rejetée en arrière, sans jamais se rassasier il repaît d'amour ses regards avides, ô Déesse ; le corps renversé, il reste le souffle suspendu à tes lèvres. Comme il repose ainsi, ô Divine, enlacée à lui et le couvrant de
40 ton corps sacré, répands de ta bouche de douces paroles, et demande, ô Glorieuse, pour les Romains le calme de la paix. Car en ces temps de malheur pour la patrie nous ne pouvons d'une âme égale travailler à notre œuvre, ni l'illustre descendance des Memmius ne saurait, dans de telles circonstances, se dérober au salut commun.

(lacune)

50 *Objet du poème.* Au surplus prête à la véritable doctrine une oreille libre <et un esprit sagace> dégagé de tout autre souci; ces présents que je t'ai préparés avec un soin fidèle, ne va pas, avant d'en avoir compris la valeur, les rejeter avec mépris. Car c'est un système qui pénètre l'essence même du ciel et des
55 dieux que je me prépare à t'exposer; je veux te révéler les principes des choses, te montrer où la nature puise les éléments dont elle crée, fait croître et nourrit toutes choses, où elle les ramène de nouveau après la mort et la dissolution : ces éléments, dans l'exposé de notre doctrine, nous les appelons ordinairement ma-
60 tière, ou corps générateurs, ou semences des choses, leur donnant également le nom de corps premiers, puisque c'est à eux les premiers que tout doit son origine.

Victoire d'Épicure sur la religion. Alors qu'aux yeux de tous, l'humanité traînait sur terre une vie abjecte, écrasée sous le poids d'une religion dont le visage, se montrant du haut des régions célestes, menaçait les
65 mortels de son aspect horrible, le premier un Grec, un homme, un mortel osa lever les yeux contre elle, et contre elle se dresser. ~~Loin de l'arrêter, les fables divines, la foudre, les grondements menaçants du ciel ne firent qu'exciter davantage l'ardeur de son courage, et son désir de forcer le premier les portes étroitement closes de la nature.~~ Aussi l'effort vigoureux de son esprit a fini par triompher; il s'est avancé loin au delà des barrières enflammées de notre univers; de l'esprit
70 et de la pensée il a parcouru le tout immense pour en revenir victorieux nous enseigner ce qui peut naître,

ce qui ne le peut, enfin les lois qui délimitent le pouvoir de chaque chose suivant des bornes inébranlables. Et par là, la religion est à son tour renversée et foulée aux pieds, la victoire nous élève jusqu'aux cieux.

- 80 *Crimes causés par la religion; Iphigénie.* A ce propos, j'éprouve une crainte: peut-être vas-tu croire que tu t'inities aux éléments d'une science impie, que tu t'engages dans la voie du crime. Au contraire, c'est le plus souvent la religion elle-même qui enfanta des actes impies et criminels. C'est ainsi
- 85 qu'à Aulis l'autel de la vierge Trivia fut honteusement souillé du sang d'Iphianassa par l'élite des chefs grecs, la fleur des guerriers. Quand le bandeau enroulé autour de sa coiffure virginale fut retombé en rubans égaux le long de ses joues; quand elle aperçut, debout devant l'autel, son père accablé de douleur;
- 90 près de lui, les prêtres dissimulant le fer, et tout le peuple fondant en larmes à son aspect: muette d'effroi et fléchissant sur les genoux, elle se laissa choir à terre. Malheureuse! en un tel moment il ne pouvait lui servir d'avoir la première donné au roi le nom de père.
- 95 Enlevée par des mains d'hommes et toute tremblante elle fut menée à l'autel, non pour être reconduite, une fois accomplis les rites solennels, au chant clair de l'hyménée; mais laissée vierge criminellement, dans la saison même du mariage, elle devait succomber, victime douloureuse immolée par son père, afin
- 100 d'assurer à la flotte un départ heureux et des dieux favorables. Tant la religion put conseiller de crimes!

Nécessité de lui substituer une doctrine véridique.

Toi-même quelque jour peut-être, vaincu par les récits effrayants des poètes sacrés, tu chercheras à te sé-

105 parer de nous. Et en effet combien de rêveries peuvent-ils imaginer capables de bouleverser la conduite de ta vie et de troubler par la crainte toutes tes prospérités! Et ce n'est pas sans cause. Car si les hommes voyaient qu'il est un terme fixé à leurs misères, ils pourraient de quelque façon tenir tête aux superstitions et aux
110 menaces de ces prophètes. Mais aujourd'hui il n'y a nul moyen, nulle faculté de résister, puisque ce sont des peines éternelles qu'il faut craindre dans la mort. On ignore en effet quelle est la nature de l'âme : est-elle née avec le corps, ou au contraire s'y glisse-t-elle à la naissance; et périt-elle en même temps que nous, dans
115 la dissolution de la mort, ou bien va-t-elle voir les ténèbres d'Orcus et ses vastes abîmes, ou enfin s'introduit-elle, par l'effet d'une volonté divine, dans d'autres êtres, ainsi que l'a chanté notre Ennius qui, le premier, a ramené du riant Hélicon une couronne au feuillage éternel, dont la gloire devait se répandre parmi les
120 peuples italiotes? Et pourtant, Ennius expose ailleurs et fait connaître en des vers immortels qu'il existe dans l'Achéron des espaces où ne demeurent de nous ni nos âmes, ni nos corps, mais des simulacres d'une pâleur étrange. C'est de là, nous dit-il, que lui est apparue l'ombre d'Homère à la gloire toujours florissante
125 qui, après avoir répandu des larmes amères, se mit à lui révéler les lois de la nature. Aussi non contents de connaître exactement la raison des phénomènes d'en haut, de savoir comment se font les mouvements du soleil et de la lune, et par quelle force
130 chaque chose s'accomplit sur terre; nous devons encore et surtout découvrir par une méthode pénétrante de quoi sont formés l'esprit et l'âme, et quels sont ces objets dont la rencontre frappe de terreur notre esprit,

éveillé mais affaibli par la maladie, ou encore enseveli dans le sommeil, au point que nous croyons voir et
 135 entendre face à face des êtres frappés par la mort, et dont la terre recouvre les ossements.

Et mon esprit ne s'y trompe pas : ces obscures découvertes des Grecs, il est difficile de les rendre clairement en vers latins, surtout qu'il faut souvent
 140 recourir à des mots nouveaux, à cause de la pauvreté de la langue et de la nouveauté du sujet. Mais ton mérite néanmoins, et le plaisir que j'espère de ta douce amitié m'engagent à soutenir toutes les tâches, et m'invitent à veiller pendant les nuits sereines, dans la recherche des mots et du poème par lesquels je pourrai répandre dans ton esprit une éclatante lumière, capable de te
 145 faire pénétrer les secrets les plus profonds de la nature.

Principe fondamen-
 tal : « rien ne
 naît de rien » ; dé-
 monstration.

Cette terreur et ces ténèbres de l'âme, il faut donc que les dissipent non les rayons du soleil ni les traits lumineux du jour, mais la vue de la nature et son explication.

Le principe que nous poserons pour débiter, c'est
 150 que rien n'est jamais créé de rien par l'effet d'un pouvoir divin. Car si la crainte tient actuellement tous les mortels asservis, c'est qu'ils voient s'accomplir sur terre et dans le ciel maint phénomène dont ils ne peuvent aucunement apercevoir la cause, et qu'ils
 155 attribuent à la puissance divine. Aussi dès que nous aurons vu que rien ne peut être créé de rien, nous pourrons ensuite mieux découvrir l'objet de nos recherches, et voir de quels éléments chaque chose peut être créée et comment tout s'accomplit sans l'intervention des dieux.

Car si de rien pouvait se former quelque chose, de

160 toutes choses pourrait naître toute espèce, rien n'aurait besoin de semence. De la mer pourraient soudain sortir les hommes, de la terre la gent porte-écaille, et du ciel s'élanceraient les oiseaux : bestiaux gros et petits, bêtes sauvages de toute espèce, engendrés au hasard, occuperaient indifféremment lieux cultivés
165 et déserts. Sur les arbres, les fruits ne demeureraient pas constants, mais changeraient ; tous pourraient tout produire. En effet, puisqu'il n'y aurait point d'éléments fécondants propres à chaque espèce, comment les choses ne pourraient-elles se former que dans une mère déterminée ? Mais en réalité comme tous les corps
170 doivent leur création à des germes spécifiques, aucun ne peut naître et aborder aux rives de la lumière ailleurs qu'au lieu où se trouvent la matière et les corps premiers qui lui sont propres. Et c'est ainsi que tout ne peut être engendré de tout, puisque chaque objet déterminé possède des propriétés distinctives.

En outre, pourquoi voyons-nous suivant l'appel des saisons fleurir la rose au printemps, mûrir les blés aux
175 chaleurs, les vignes en automne ? N'est-ce pas qu'une fois accomplie en son temps l'union féconde des éléments particuliers à chaque espèce, tout être créé paraît au jour quand la saison est favorable, et que la terre pleine de vie produit sans crainte à la lumière ces tendres
180 créatures ? Que si elles étaient créées de rien, elles surgiraient soudain au hasard du moment et dans des saisons qui ne seraient pas les leurs, puisqu'en ce cas il n'y aurait pas de germes dont la saison défavorable pourrait empêcher l'union fécondante. Allons plus loin : pour croître, les corps n'auraient pas besoin du
185 délai nécessaire à la réunion de leurs éléments, s'ils pouvaient s'agrandir de rien. De tout petits enfants se

changeraient soudain en hommes faits ; sortant tout à coup de terre surgiraient des arbres. De tout ceci il est manifeste que rien ne se produit, puisque tout s'accroît peu à peu, comme il est naturel, par des éléments déterminés, et que chaque être garde en grandissant ses caractères spécifiques : à quoi l'on peut reconnaître que chaque espèce s'accroît et se nourrit de matériaux appropriés.

A cela s'ajoute que, sans les pluies saisonnières, la terre ne peut produire les fruits source de joie ; et de même, privés de nourriture, les animaux ne peuvent propager leur espèce ni se conserver en vie : et l'on peut mieux concevoir des éléments communs à un grand nombre de corps comme les lettres le sont aux mots, plutôt que la possibilité pour aucun corps d'exister sans éléments créateurs.

Enfin, pourquoi la nature n'a-t-elle pu former des hommes assez grands pour traverser la mer à gué, séparer par l'effort de leurs mains de hautes montagnes, et dépasser par la durée de leur vie de nombreux âges d'hommes ? N'est-ce pas qu'à la création de chaque chose est assignée une quantité fixe de matière, dont se compose tout ce qui peut naître ? (Il faut donc avouer que rien ne peut naître de rien, puisque les objets ont besoin d'une semence pour être créés et pouvoir se dresser ensuite dans les souffles légers de l'air)

Enfin, puisque nous voyons les lieux cultivés l'emporter sur les lieux incultes, et sous l'effort de nos mains rendre de meilleurs fruits, c'est que la terre renferme évidemment les éléments des corps ; et c'est nous qui, retournant du soc de la charrue les glèbes fécondes et ameublissant le sol par la culture, provoquons l'éclosion de ces germes. S'ils n'existaient pas

on verrait sans notre labeur tous les terrains s'améliorer d'eux-mêmes et beaucoup plus.

215 *Corollaire : rien ne* En outre et réciproquement, la
retourne au néant. nature résout chaque corps en ses
éléments, mais ne le détruit pas jusqu'à l'anéantis-
sement. Car si un corps était sujet à périr totale-
220 nécessaire pour réaliser le divorce de ses parties et en
défaire la trame. Mais en fait, comme les choses se
composent d'éléments éternels, jusqu'au jour où sur-
vient une force capable de les réduire en éclats par
son choc, ou de s'introduire par les vides qu'elles
présentent pour les désagréger, jamais la nature ne
nous en laisse voir la fin.

225 Et quant aux objets que le temps dérobe à nos yeux,
s'il les détruit de toutes pièces, s'il en consume toute
la matière, d'où Vénus ramène-t-elle sans cesse à la
lumière de la vie les générations des espèces vivantes, et
après leur naissance, où la terre industrielle puise-t-
elle les éléments qu'elle fournit à chacune d'elles pour
230 leur nourriture et leur accroissement? D'où viennent à
la mer et ses sources propres et les fleuves qui de loin
lui amènent le tribut de leurs eaux? Où l'éther trouve-
t-il la nourriture des astres? Car tout ce qui est de
substance périssable, l'infinité du temps et des jours
accomplis devrait déjà l'avoir consumé. Que si pen-
dant toute la durée de ce temps écoulé il s'est trouvé
235 les éléments propres à reformer sans cesse notre univers,
c'est qu'ils sont sans conteste doués d'une nature
immortelle. Il est donc impossible que rien retourne au
néant.

Enfin la même force, la même cause pourrait détruire indistinctement toutes choses, si la matière éternelle
240 ne les maintenait dans les mailles plus ou moins étroites de son tissu. Le simple contact en effet serait une cause suffisante de mort, car il n'y aurait point de corps formés d'une substance éternelle dont seule une force appropriée pourrait détruire la trame. Mais en réalité, comme des nœuds de diverses sortes relie
245 entre eux les éléments des corps, comme la matière en est impérissable, les corps conservent leur intégrité jusqu'à ce qu'il se trouve une force dont le choc soit assez puissant pour détruire leur tissu. Ainsi donc aucun corps ne retourne au néant mais tous, par la désagrégation, retournent aux éléments de la matière.

250 Enfin, les pluies se perdent quand l'éther fécondant les a précipitées dans le sein de la terre, mère de toutes choses; mais en retour surgissent les moissons brillantes, verdissent les branches des arbres, et les arbres eux-mêmes grandissent et se chargent de fruits. De là tirent leur nourriture et la race des hommes et les
255 espèces sauvages; de là vient que nous voyons les villes prospères toutes florissantes d'enfants, et que grâce aux jeunes couvées les forêts feuillues ne sont plus qu'une chanson. Alors aussi les brebis lasses de leur embonpoint reposent couchées dans les gras pâturages, et la blanche liqueur du lait coule de leurs mamelles gonflées; alors les agneaux nouveau-nés
260 aux pattes frêles jouent et folâtroient parmi l'herbe tendre, leur jeune tête troublée par un lait généreux.

Rien donc n'est détruit tout à fait de ce qui semble périr, puisque la nature reforme les corps les uns à l'aide des autres, et n'en laisse se créer aucun sans l'aide fournie par la mort d'un autre.

265 *Les éléments des corps peuvent exister tout en étant invisibles. Exemples à l'appui.* Ainsi, je viens de te montrer que les choses ne peuvent être créées de rien, ni une fois nées retourner au néant. Cependant pour que tu n'aïles

point me refuser créance par la raison que les éléments des corps ne peuvent être perçus par nos yeux, entends maintenant citer dans la nature des corps dont tu dois
270 toi-même confesser à la fois l'existence et l'invisibilité.

En premier lieu la force déchaînée du vent fouette l'océan, fait naufrager les plus grands vaisseaux, déchire et emporte les nuées ; d'autres fois, parcourant les plaines en tourbillons ravageurs, elle les jonche de grands arbres, ou bien elle s'en prend au sommet des
275 montagnes qu'elle balaie de ses souffles fléau des forêts : tant est redoutable sa fureur, quand elle s'accompagne de sifflements aigus et de grondements pleins de menaces. Les vents sont donc évidemment des corps invisibles, qui balaient et la mer et les terres, et les nuages, qu'ils chassent et emportent soudain dans leur
280 tourbillon. Leurs courants se répandent et sèment la ruine à la façon d'un fleuve aux molles ondes qui soudain s'emporte et sort de son lit, grossi par les larges torrents que du haut des montagnes précipitent les pluies abondantes, entraînant avec lui des débris de
285 forêts et des arbres tout entiers. Les ponts les plus solides ne peuvent supporter le choc soudain de l'eau qui s'avance, tant le courant, troublé par les grandes pluies, se rue avec violence contre les assises de pierre ; il les fait écrouler avec fracas, roule dans ses ondes des blocs énormes, et renverse tout ce qui fait obstacle à
290 ses flots. C'est donc ainsi que doivent être emportés les souffles du vent. Lorsque, tel un fleuve puissant, ils se sont abattus sur quelque endroit, ils bousculent

et renversent tout devant eux de leurs assauts répétés, ou bien encore ils saisissent les choses dans leurs tourbillons, et soudain les emportent en trombe. Aussi, 295 je le répète encore, les vents sont des corps invisibles, puisqu'ils se révèlent et par leurs actes et par leurs caractères les rivaux des grands fleuves, qui sont, eux, d'une substance visible.

De même nous sentons les diverses odeurs que répandent les corps, et jamais pourtant nous ne les 300 voyons venir à nos narines ; et nous ne pouvons ni voir les émanations de chaleur, ni saisir du regard le froid, ni apercevoir le son, toutes choses qui néanmoins sont nécessairement de nature matérielle, puisqu'elles peuvent ébranler nos sens : car toucher et être touché ne peut être que le fait d'un corps.

305 Enfin les étoffes suspendues sur le rivage où se brisent les flots se chargent d'humidité, de même qu'étalées au soleil elles sèchent. Et pourtant la façon dont l'eau s'est déposée reste invisible, comme sa disparition sous l'effet de la chaleur. C'est que l'eau se 310 divise en particules que les yeux ne peuvent voir d'aucune manière.

Et même, à mesure que se succèdent les révolutions du soleil, l'anneau qu'on porte au doigt s'amincit par dessous ; la chute de la goutte d'eau creuse le rocher ; bien qu'il soit de fer, le soc recourbé de la charrue rapetisse invisiblement dans les sillons ; 315 sous les pieds de la foule nous voyons que se sont usées les dalles de pierre des routes ; enfin, aux portes des villes les statues de bronze montrent souvent leurs mains droites usées par le baiser des passants qui les saluent. Ces objets diminuent donc, nous le voyons 320 bien, puisqu'ils sont usés par le frottement ; mais des

particules qui s'en échappent à tout moment, la nature jalouse nous a dérobé le spectacle. Enfin tout ce que les jours et la nature ajoutent peu à peu aux corps pour leur assurer une croissance régulière, nul regard, si tendu soit-il, ne saurait l'apercevoir, non plus qu'on
 325 ne peut distinguer ce que perdent à chaque instant les corps que l'âge dessèche et flétrit, ou les roches qui baignent dans la mer, et que ronge le flot salé. C'est donc au moyen de corps invisibles que la nature fait sa besogne.

Du vide; preuves de son existence. Pourtant tout n'est pas partout occupé et rempli par la matière; car le vide existe dans les choses. C'est là une connaissance qui dans bien des cas te sera utile, et ne te laissera pas dans l'erreur et le doute, sans cesse à la recherche des lois de l'univers, sans vouloir te fier à mes paroles. [Ainsi donc il existe un espace intangible et immaté-
 335 riel, le vide]. Sans lui, les objets ne pourraient aucunement se mouvoir; car la qualité propre de la matière, qui est de faire obstacle et d'offrir de la résistance, se rencontrerait partout et toujours; rien ne pourrait donc se mettre en marche, puisqu'aucun objet ne pren-
 340 drait l'initiative du déplacement. Mais en réalité, à travers les mers et les terres et les hautes régions du ciel, nous voyons sous nos yeux mille corps se mouvoir en tous sens et de mille façons, qui, sans l'existence du vide, non seulement seraient privés de ce mouvement inquiet, mais même n'auraient jamais pu être engendrés, puisque la matière ainsi pressée de toutes parts
 345 serait toujours demeurée en repos.

En outre, si pleins que semblent être les corps, on peut voir néanmoins par ce qui suit que leur substance

présente des vides. A travers les rochers et les grottes s'infiltré la fluidité des eaux, et les pierres y pleurent
350 partout des larmes abondantes. La nourriture se distribue dans tout le corps des animaux. Si les arbres croissent et prodiguent leurs fruits dans la saison, c'est que la sève, montant de l'extrémité des racines, se répand dans toutes leurs parties à travers les troncs et les branches. Le son franchit les murs et vole à
355 travers les cloisons de nos demeures, la rigueur du froid pénètre jusqu'à nos os : et tous ces faits, sans l'existence de vides qui ouvrent un passage à travers les corps, jamais tu ne les verrais s'accomplir.

Enfin, pourquoi, parmi des corps de mêmes dimensions, voyons-nous les uns peser plus que les autres?
360 S'il y avait autant de matière dans un peloton de laine que dans une masse égale de plomb, tous deux devraient avoir le même poids : car le propre de la matière est d'exercer une pression de haut en bas, tandis qu'au contraire le vide demeure par essence impondérable. Si donc un corps apparaît à la fois de même taille et
365 plus léger qu'un autre, il révèle par là qu'il contient une plus grande part de vide ; le plus lourd au contraire indique qu'il renferme plus de matière et beaucoup moins de vide. Il est donc vrai, comme nous cherchons à le démontrer par une logique pénétrante, qu'il existe mêlé aux corps ce que nous appelons le vide.

370 A ce propos, certains ont imaginé une théorie qu'il faut que je prévienne, de peur qu'elle ne t'égare. Si les ondes, disent-ils, s'écartent devant la gent aux écailles argentées et lui ouvrent des chemins liquides, c'est que les poissons laissent derrière eux des vides où les eaux refoulées peuvent refluer en masse. C'est

375 ainsi que les autres objets peuvent également se mou-
voir et se déplacer entre eux, quoique tout soit plein
dans l'univers. Mais cette explication se fonde sur un
raisonnement faux du tout au tout. Car enfin de quel
côté la gent porte-écailles pourra-t-elle s'avancer si les
eaux ne lui font de la place? et réciproquement, où
380 les eaux pourront-elles refluer, tant que les poissons ne
pourront bouger? Ainsi donc, ou bien il faut priver
tous les corps de mouvement, ou admettre qu'à la
matière se trouve mêlé le vide, et que c'est de lui que
chaque chose tire son mouvement.

Supposons enfin que, après s'être heurtés, deux corps
385 plats rebondissent et s'écartent brusquement : il faut
bien que l'air occupe tout le vide qui se forme entre
eux deux. Mais si rapidement que s'y précipitent les
ondes aériennes, cet espace ne pourra néanmoins être
tout entier rempli au même moment, car l'air devra
390 occuper de proche en proche tous les points de l'espace,
avant de remplir tout l'ensemble. Imaginera-t-on que,
quand les corps se sont écartés l'un de l'autre, l'effet
qu'on observe est dû à la condensation de l'air? Erreur ;
car il se fait alors un vide qui n'existait pas d'abord,
de même que se remplit ce qui était vide auparavant ;
395 quant à l'air, il ne peut se condenser de cette façon et
même en serait-il capable que, sans le vide, il ne pour-
rait, je pense, se concentrer sur lui-même et rassembler
en un même point toutes ses parties.

Aussi malgré les retards apportés par tes objections,
il te faudra pourtant reconnaître qu'il y a du vide dans
400 les choses. Et je pourrais, en multipliant les preuves,
finir par arracher ton assentiment à mes dires, mais
à un esprit sagace comme le tien, ces quelques traits
suffisent pour découvrir seul et sans aide tout le reste.

Ainsi quand les chiens sont à la poursuite d'une bête
 405 errante des montagnes, l'odorat leur fait découvrir son
 gîte dissimulé sous le feuillage, une fois qu'ils sont sur
 la piste véritable; de même, dans un tel sujet, tu pour-
 ras seul et par toi-même t'expliquer les faits les uns
 par les autres, pénétrer dans les retraites les plus
 410 obscures et en ramener au jour la vérité. Que si tu
 paresseuses ou t'écarter tant soit peu de notre objet, voici
 ce que dès maintenant je puis te promettre, ô Memmius :
 le cœur riche des vérités puisées aux grandes sources,
 je les répandrai à si larges traits dans mon doux lan-
 415 gage que, j'en ai peur, la vieillesse pesante se glissera
 dans nos membres et rompra en nous tous les liens de
 la vie, avant que sur un seul point mes vers aient fait
 pénétrer jusqu'à ton oreille tout le trésor de mes
 preuves.

Tout se ramène à la Mais pour reprendre maintenant la
matière et au vide. trame de mon discours, toute la
— La notion de nature, telle qu'elle existe, se com-
temps. pose donc essentiellement de deux

420 choses : les corps, et le vide dans lequel les corps pren-
 nent place et se meuvent en tous sens. Pour la matière,
 le sens commun suffit à en affirmer l'existence : si tout
 d'abord nous ne posons cette croyance comme un
 principe inébranlable, quand il s'agira de faits plus
 obscurs, nous ne saurons à quoi nous référer pour rien
 425 établir par le raisonnement. D'autre part, si l'étendue,
 l'espace, que nous nommons le vide, n'avait pas d'exis-
 tence, les corps ne pourraient être situés nulle part, ni
 se mouvoir dans aucun sens; c'est ce que nous t'avons
 430 montré un peu plus haut. En outre il n'existe rien que
 l'on puisse dire éloigné et en dehors aussi bien de la

matière que du vide, et qui se trouverait pour ainsi dire former une troisième manière d'être. Car tout ce qui existe devra par là même être en soi quelque chose. S'il a une masse tangible, si légère et menue soit-elle, elle ira grossir d'une unité grande ou petite, peu importe, pourvu qu'elle existe, le nombre des corps et s'ajoutera à leur total. S'il échappe au toucher, et que d'aucun côté il ne puisse empêcher un corps de le traverser, ce sera évidemment cet espace libre que nous appelons le vide.

440 En outre tout objet existant en soi ou sera doué d'énergie propre, ou subira lui-même l'action d'autres corps, ou sera tel que les choses puissent exister et s'accomplir en lui. Or, être actif ou passif ne peut être que le propre de la matière, de même que fournir l'espace appartient exclusivement au vide.

445 Donc en dehors du vide et de la matière il ne peut rester de place, dans la série des choses, à un troisième état susceptible de tomber jamais sous nos sens ou d'être atteint par le raisonnement de l'esprit.

Car toutes les choses qui ont un nom, se rattachent, 450 comme tu le verras, à la matière ou au vide à titre de propre ou d'accident. Le propre est ce qui ne peut en aucun cas être abstrait et séparé d'un corps sans que ce divorce en amène la destruction : tels la pesanteur de la pierre, la chaleur du feu, la fluidité de l'eau, le caractère tangible de la matière, intangible du vide. 455 La servitude au contraire, la pauvreté et la richesse, la liberté, la guerre, la concorde, et tout ce dont l'arrivée ou le départ ne détruit pas la nature de l'être, nous avons coutume, à juste titre, de les qualifier d'accidents. De même le temps n'existe pas en lui-même,

460 mais c'est des événements eux-mêmes que découle le sentiment de ce qui s'est accompli dans le passé, de ce qui est présent, de ce qui viendra par la suite ; et personne, il faut le reconnaître, n'a le sentiment du temps en soi, considéré en dehors du mouvement des choses et de leur repos.

465 Enfin lorsque l'on dit « la fille de Tyndare est enlevée, les peuples Troyens sont soumis par les armes », prenons garde qu'on n'aille par là nous forcer à reconnaître que ces événements sont doués d'une existence propre, puisque les générations d'hommes, dont ils furent des accidents, ont été depuis longtemps emportées par l'irrévo-
cable passé. Car il n'y a pas d'événement accompli qui
470 ne puisse être qualifié d'accident soit des générations, soit des régions mêmes qui l'ont vu se produire. Enfin sans la matière qui forme les corps, sans l'étendue et l'espace où toutes choses s'accomplissent, jamais le feu d'amour inspiré par la beauté de la fille de Tyndare n'eût
475 gagné le cœur du Phrygien Pâris, ni allumé les combats fameux de cette guerre furieuse ; jamais le cheval de bois n'eût enfanté dans la nuit, à l'insu des Troyens, tous ces fils des Grecs pour porter l'incendie dans Pergame. D'où il apparaît bien clairement que les événements accomplis sans exception n'ont pas
480 d'existence propre comme la matière, qu'ils n'existent pas non plus à la manière du vide, mais qu'il est bien plus juste de les qualifier d'accidents de la matière et de l'étendue dans lequel les choses s'accomplissent.

*Solidité absolue et
indestructibilité
des corps premiers.*

Poursuivons : dans les corps, on distingue les éléments premiers des choses, et les objets formés par la réunion de ces principes. Pour les éléments pre-

485 miers, aucune force n'est capable de les détruire, car
leur solidité triomphe finalement de toute atteinte. Et
pourtant il semble difficile d'admettre qu'on puisse
trouver un corps d'une matière absolument pleine.
Ainsi la foudre du ciel traverse les murs de nos mai-
490 sons, de même que la voix et le son ; le fer blanchit
dans le brasier ; les roches éclatent sous la violence
sauvage du feu. De même la rigidité de l'or cède et
fond à l'ardeur de la fournaise, la glace du bronze se
liquéfie vaincue par la flamme, la chaleur et le froid
pénétrant s'infiltrant à travers l'argent, puisque nous
495 sentons l'une et l'autre impression quand nous tenons
une coupe en main, et que, suivant l'usage, on y
verse de haut une eau limpide. Tant il est vrai que
rien dans l'univers ne nous paraît entièrement solide.

Mais puisque la logique et la nature même des
choses nous forcent de penser autrement, prête-nous
attention, que nous démontrions en quelques vers qu'il
500 y a des corps formés d'une matière solide et éternelle.
Ces corps, dans notre doctrine, sont les semences et
principes des choses, par lesquels a été créé et constitué
l'univers.

Tout d'abord, puisque nous avons découvert la
double nature et la différence essentielle des deux
505 éléments, matière, et vide dans lequel tout s'accôm-
plit, il s'ensuit nécessairement que chacun d'eux existe
par lui-même et pur de tout mélange. Car partout
où s'étend l'espace libre que nous appelons le vide, il
n'y a pas là de matière ; de même que, partout où se
dresse un corps, il ne peut y avoir d'espace libre, de
510 vide. Donc les corps premiers sont de matière pleine
et sans vide. En outre, puisque le vide existe dans
les choses créées, il faut nécessairement qu'il y ait

à l'entour de la matière solide; et l'on ne saurait logiquement admettre qu'un objet puisse cacher et
515 contenir du vide dans sa substance, sans reconnaître en même temps que, pour envelopper ce vide, il y a un élément solide. Or ce ne peut être qu'un agrégat de matière qui soit capable de tenir le vide enfermé. La matière donc, qui est formée d'éléments solides, peut être douée de l'éternité, alors que tout le reste se décompose.

520 D'autre part, s'il n'existait point d'espace libre, de vide, l'univers ne serait qu'une masse solide; par contre s'il n'y avait certains corps pour remplir les lieux qu'ils occupent, tout ne serait que du vide et de l'espace. Il est donc évident que la matière et le
525 vide s'entremêlent et se distribuent alternativement, puisque le monde n'est ni tout à fait plein, ni tout à fait vide. Il y a donc certains corps capables d'interrompre l'espace vide au moyen du plein. Ceux-là ne sauraient être détruits par aucun choc extérieur, ni pénétrés
530 et désagrégés par aucun corps, ni ruinés par nulle autre atteinte; c'est ce que nous avons déjà montré un peu plus haut. Car sans le vide rien ne peut être broyé, ni brisé, ni coupé et fendu en deux, rien ne saurait s'imprégner d'humidité, ni subir les atteintes péné-
535 trantes du froid ou de la flamme, qui viennent à bout de tout. Et plus un corps contient en lui de vide, plus il est attaqué profondément par ces agents de destruction. Si donc les corps premiers sont, comme je l'ai montré, solides et sans vide, ils sont donc nécessairement
540 doués d'éternité. Du reste si la matière n'avait pas été éternelle, depuis longtemps déjà les choses seraient toutes et tout entières retournées au néant, et c'est du néant que serait né de nouveau tout ce que

nous voyons. Mais puisque j'ai montré plus haut que rien ne pouvait être créé de rien, ni, une fois né, retourner au néant, c'est donc d'une substance immortelle
545 que doivent être les éléments en qui chaque corps ira se résoudre à son heure suprême, pour que la matière suffise sans cesse au renouvellement des choses. Les corps premiers sont donc à la fois simples et solides ; autrement ils ne pourraient être conservés à travers les
550 âges pour assurer le renouvellement des choses depuis l'infinité du temps écoulé.

Enfin si la nature n'avait pas assigné de terme à la destruction des choses, les éléments de la matière seraient maintenant réduits à un tel degré par l'action destructive des temps passés, qu'aucun corps engendré par eux depuis une certaine époque ne pourrait plus
555 atteindre au terme de son âge. Car nous voyons que tout corps peut être détruit plus vite qu'il n'est de nouveau reformé ; aussi ce que la longue durée des jours, l'infinité des temps accomplis aurait brisé, dissous et détruit antérieurement, ne pourrait jamais
560 se refaire dans le temps qui reste à courir. Mais, au contraire, il est évident qu'un terme immuable est assigné à la destruction de la matière, puisque nous voyons que chaque chose se reforme, et qu'à chaque espèce d'êtres une limite de temps a été fixée pour pouvoir atteindre à la fleur de son âge.

565 A cela s'ajoute que malgré la solidité absolue des éléments premiers de la matière, il est néanmoins possible d'expliquer la formation et les modes d'existence des corps de substance molle, l'air, l'eau, la terre, les vapeurs, une fois admis que le vide se trouve
570 mêlé dans tous les corps. Imaginons au contraire que les éléments des corps soient mous : l'origine des

roches dures, du fer, restera sans explication, car la nature entière sera privée de son assise initiale. Les éléments sont donc forts de leur simplicité impénétrable; et c'est de leur union plus étroite que peuvent se former tous les corps durs et qui offrent de la résistance.

D'ailleurs supposons que nul terme n'ait été assigné à la division des corps, il faut bien pourtant que de toute éternité aient subsisté et subsistent encore pour chaque chose des corps élémentaires, demeurés jusqu'ici à l'abri de toute atteinte. Mais si l'on admet la fragilité de leur nature, comment concilier qu'ils aient pu se maintenir durant l'éternité, malgré les chocs innombrables qui les ont assaillis dans le passé?

Enfin, puisque dans chaque espèce, les choses ont vu fixer un terme à leur accroissement et à la durée de leur existence, puisque ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas demeure inviolablement fixé par les lois de la nature, que rien ne se modifie, mais au contraire tout demeure constant au point que, de génération en génération, les divers oiseaux présentent sur leurs corps les marques distinctives de leur espèce, il faut donc évidemment que leur substance soit formée d'éléments immuables. Car si les principes des choses pouvaient être vaincus et se modifier de quelque manière, il serait impossible de fixer ce qui peut naître, ce qui ne le peut, les lois qui délimitent le pouvoir de chaque chose suivant des formes immuables; et les générations n'auraient pu tant de fois reproduire dans chaque espèce la nature, les mœurs, le genre de vie, les mouvements de leurs parents.

De l'atome.

Poursuivons : puisqu'il y a un sommet extrême où aboutit ce corps

600 élémentaire qui déjà lui-même cesse d'être perceptible à nos sens, ce dernier élément est évidemment exempt de parties et atteint au dernier degré de petitesse. Il n'a jamais existé et ne saurait jamais exister seul et séparément, puisqu'il est lui-même partie intégrante d'un autre élément à titre d'unité première, à laquelle
605 d'autres, puis d'autres parties semblables viennent s'ajouter successivement en rangs serrés pour en compléter la substance ; et toutes ces parties ne pouvant subsister par elles-mêmes doivent nécessairement s'agglomérer en un ensemble dont rien ne puisse les arracher.

Les corps premiers sont donc d'une simplicité impénétrable, et forment un ensemble homogène et étroitement cohérent de particules irréductibles ; ce ne sont pas des composés hétérogènes provenant du concours de celles-ci, mais ils se prévalent au contraire d'une simplicité éternelle, dont la nature ne permet pas qu'on puisse encore rien retrancher ni soustraire, les réservant pour être les semences des choses.

615 Du reste, s'il n'y a pas de terme dans la petitesse, les corps les plus petits se composeront d'une infinité de parties ; puisque chaque moitié de moitié aura toujours une moitié, et ceci à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre l'ensemble des choses et le plus
620 petit élément ? Impossible d'en établir, car si infiniment étendu que soit l'ensemble de l'univers, pourtant les corps les plus petits seront, eux aussi, composés d'une infinité de parties. Comme la droite raison se récrie là contre et n'admet pas que l'esprit puisse y croire, il faut donc te rendre et avouer qu'il existe des corps
625 qui cessent d'être divisibles en parties, et qui atteignent aux limites de la petitesse. Et puisqu'ils existent, il

te faut reconnaître que les éléments qui en sont formés sont également solides et éternels. Enfin si la nature créatrice de toutes choses avait pour habitude de forcer
630 tout à se résoudre en parties infiniment petites, elle n'en pourrait plus rien reformer, car ces infiniment petits, étant dépourvus de parties, ne peuvent avoir les qualités nécessaires à la matière génératrice : connexions diverses, densités, chocs, rencontres, mouvements, grâce auxquels se forme toute chose.

635 *Réfutation de la doctrine d'Héraclite.* Aussi ceux qui ont pensé que la matière créatrice des choses était le feu, et que du feu seul était constitué l'univers, se sont évidemment bien éloignés de la vérité. Héraclite est leur chef, et le premier a engagé la lutte, lui que son langage obscur a rendu illustre chez les Grecs, mais plus auprès des têtes légères que des esprits
640 pondérés et curieux de vérité. Car les sots admirent et aiment de préférence tout ce qu'ils croient distinguer dissimulé sous des termes ambigus, et ils tiennent pour vrai ce qui peut toucher agréablement l'oreille, et se présente tout fardé de sonorités plaisantes.

645 Mais d'où pourrait venir, je le demande, cette si grande variété des choses, si l'on admet qu'elles sont nées du feu pur et simple? En vain le feu brûlant pourrait-il se condenser ou se raréfier, si les parties qui le composent gardaient la même nature que le feu total
650 présente à un degré supérieur. L'ardeur en serait plus vive par la concentration de ses éléments, plus faible au contraire par leur dispersion et leur dissémination. C'est là tout l'effet qu'on peut attribuer à de telles causes, bien loin que l'immense variété des choses

- 655 puisse provenir de feux denses ou clairsemés. Et encore est-ce à condition d'admettre la présence du vide parmi les choses, que les feux pourront se condenser ou se raréfier. Mais comme leurs Muses voient les contradictions se multiplier dans leur système, et qu'elles se gardent bien de laisser subsister le vide pur dans les choses, la crainte des difficultés leur fait perdre la vraie route.
- 660 Ils ne s'aperçoivent pas que, d'un autre côté, si l'on supprime le vide des choses, tout se condense et ne forme plus qu'un seul corps, incapable d'émettre rapidement aucune émanation à la façon dont le feu brûlant projette la lumière et la chaleur ; à quoi l'on peut voir pourtant qu'il n'est pas formé de parties
- 665 étroitement pressées. Que s'ils croient par hasard dans une autre hypothèse que les feux puissent s'éteindre en se combinant et changer de substance, il est évident que s'ils n'apportent à leur thèse aucune restriction, la nature même du feu en sera tout entière anéantie, et que c'est du néant que naîtront toutes les
- 670 créatures. Car tout changement qui fait sortir un corps des limites de sa nature amène aussitôt la mort de ce qu'il était antérieurement. Aussi faut-il laisser subsister intacte quelque partie de la substance des corps ; sinon, crois-m'en, l'on ramène au néant toutes les choses sans exception, et c'est du néant que l'ensemble des choses devra renaître et prendre vigueur.
- 675 Ainsi donc puisqu'il existe des corps bien déterminés qui toujours conservent la même nature, et dont le retrait, l'accession ou les différentes combinaisons ont pour effet de créer la diversité de forme et de nature des choses et des corps, il est évident que ces éléments
- 680 ne sont pas ignés. Qu'importeraient en effet la disjonction et le départ de certaines parties, l'adjonction

de certaines autres, ou quelques changements dans leur ordre, si toutes néanmoins conservaient leur caractère igné? Tout ce qu'elles pourraient créer ne serait toujours que du feu. Mais voici, je pense, ce qu'il en est : il y a certains corps élémentaires dont les ren-
 685 contres, les mouvements, l'ordre, la position, les figures produisent le feu, et dont les différentes combinaisons produisent les différents êtres de la nature ; mais ils ne ressemblent ni au feu, ni d'ailleurs à aucun corps capable d'émettre des éléments perceptibles à nos sens, et de frapper par leur contact notre toucher.

690 Prétendre, du reste, que le feu est tout, et que parmi les corps il n'y a de corps ayant d'existence réelle que le feu, comme le fait ce même Héraclite, me semble être le comble du délire. Car lui-même il part des sens pour combattre les sens, et ruiner le témoignage de ces organes dont dépendent toutes nos croyances, dont
 695 lui-même a tiré la connaissance de ce qu'il nomme le feu. Il croit en effet que les sens atteignent à la connaissance réelle du feu, mais non pas du reste, qui n'est en rien moins clair. Croyance, à mon avis, sans fondement ou plutôt insensée. A quoi nous rapporterons-
 700 nous donc? Que pouvons-nous avoir de plus sûr que les sens eux-mêmes pour distinguer le vrai et le faux? D'ailleurs, pourquoi supprimer tout le reste, et vouloir garder la seule substance du feu, plutôt que de nier l'existence de cet élément, et de laisser subsister tout le reste? Soutenir l'un comme l'autre me paraît également folie.

705 *Réfutation des autres systèmes cosmogoniques. Erreur d'Empédocle.* C'est pourquoi ceux qui ont pensé, que la matière créatrice est le feu, et que le feu suffit à constituer l'uni-

vers, et ceux qui ont posé l'air comme principe créateur des choses, ou tous ceux qui ont pensé que l'eau pouvait par elle-même former tous les corps, ou
710 encore que la terre suffit à tout créer et se transforme en tous les êtres, tous ces philosophes, à mon avis, se sont écartés bien loin de la vérité. Ajoute encore ceux qui portent à deux le nombre des principes, joignant l'air au feu, ou la terre à l'élément liquide, et ceux qui admettent que quatre éléments suffisent
715 à produire toutes choses : le feu, la terre, l'air et l'eau. A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, qu'à l'intérieur de ses rives a vu naître l'île triangulaire que le flot ionien entoure et découpe en vastes replis, l'arrosant de l'amertume de ses eaux vertes ; un étroit
720 canal où se précipite l'onde marine sépare cette terre du rivage italien. Là est la dévorante Charybde, là les grondements de l'Etna menacent d'un nouveau réveil de sa colère, d'une nouvelle éruption dont la violence vomirait le feu de ses bouches, et porterait encore
725 jusqu'au ciel les éclairs de sa flamme. Mais, malgré toutes les merveilles qui rendent cette vaste terre digne de l'admiration du genre humain et de la curiosité des voyageurs, malgré l'abondance de ses biens, le rempart que lui forme la force d'un peuple nombreux, jamais pourtant, semble-t-il, elle n'a possédé
730 rien de plus illustre que cet homme, rien de plus vénérable, de plus étonnant, de plus précieux. Les chants de ce divin génie portent partout sa grande voix et publient ses sublimes découvertes, qui feraient presque douter de son origine humaine.

Il s'est trompé pourtant, lui et tous les esprits signalés plus haut qui, par maint côté, furent singulièrement inférieurs à lui, et bien loin d'aller à sa taille.

Sans doute avec un génie tout divin ont-ils souvent trouvé la vérité, et rendu, du fond du sanctuaire de leur pensée, des réponses mieux inspirées et bien plus certaines qui n'en rend la Pythie du haut du trépied
740 et sous le laurier de Phébus : mais arrivés aux principes des choses ils se sont effondrés, et sur ce point même leur grandeur n'a fait que rendre leur chute plus grande et plus lourde.

Tout d'abord ils supposent le mouvement en supprimant le vide des choses, et laissent également subsister des corps mous et poreux, l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les plantes, sans pourtant vou-
745 loir mêler le vide à leur substance ; ensuite ils n'admettent aucun terme à la division des corps, aucune cesse à leur fractionnement, aucune limite de petitesse dans leurs éléments, alors que nous voyons chaque chose aboutir à un sommet qui en forme la plus petite
750 partie accessible à nos sens ; d'où l'on peut inférer que les éléments invisibles aboutissent, eux aussi, à un sommet qui forme l'extrême degré de petitesse. A cela s'ajoute encore que, si l'on suppose à la matière des éléments mous, que nous voyons soumis à la nais-
755 sance et à la mort, l'univers tout entier aurait déjà dû retourner au néant, et c'est du néant qu'aurait dû renaître et refleurir l'ensemble des choses ; et tu sais déjà combien ces deux propositions sont loin du vrai. De plus de tels éléments se font la guerre de mille
760 façons et s'infectent les uns les autres ; aussi une fois en contact ils périront ou se disperseront comme nous voyons, sous l'effort de la tempête, se disperser la foudre, la pluie et les vents amoncelés dans le ciel.

Enfin si tout se forme de quatre éléments, et si tout
765 rentre en eux par la dissolution, quelle raison avons-

nous d'en faire les principes des corps plutôt que de renverser le rapport et de leur donner au contraire les corps pour principes? Les corps en effet s'engendrent les uns les autres, et s'empruntent mutuellement leur aspect et même leur nature entière, de toute éternité.

770 Que si tu vas penser que la substance du feu et celle de la terre, que les souffles de l'air et la fluidité de l'eau s'unissent sans que dans cette réunion leur nature soit en rien modifiée, tu n'en pourras former aucun être, soit animé, soit inanimé comme l'arbre : car dans
775 l'assemblage de cette masse disparate, chaque élément laissera paraître sa propre nature et l'on verra l'air mêlé avec la terre, le feu avec l'eau, chacun gardant ses qualités. Or, il faut que, dans la création des choses, les principes apportent des propriétés invisibles et
780 secrètes, qu'il n'y domine aucun élément capable de contrarier l'ensemble et d'empêcher toute chose créée d'avoir son caractère propre.

Bien plus, ils remontent jusqu'au ciel et à ses feux, et imaginent que d'abord le feu se transforme en
785 souffles de l'air, que de l'air naissent les eaux, que les eaux forment la terre, et que dans l'ordre inverse tout se reforme de la terre : l'eau d'abord, puis l'air, ensuite la chaleur, et que ces éléments ne cessent de se transformer entre eux, d'aller du ciel à la terre, et de la terre aux astres du ciel. Or de tels échanges ne sauraient
790 convenir aux principes des corps ; il faut en effet qu'il subsiste quelque chose d'immuable, pour que tout ne soit pas totalement anéanti. Car tout changement qui fait sortir un être des limites de sa nature amène aussitôt la mort de ce qu'il était auparavant. Aussi
795 puisque les quatre substances dont nous venons de parler passent d'une nature à une autre, il faut qu'elles

soient formées d'autres éléments qui échappent à toute transformation, si tu ne veux pas que tout soit totalement anéanti. Pourquoi ne pas supposer plutôt certains éléments de telle nature que, si par exemple ils ont créé le feu, ils puissent aussi par un léger accroissement ou une légère diminution de leur nombre, par un changement dans leur ordre et leur mouvement, créer par exemple les souffles de l'air; et qu'ainsi toute chose peut se transformer en une autre?

« Mais, diras-tu, il est d'une évidence manifeste que tous les êtres s'élèvent dans l'air, et prennent dans la terre leur accroissement et leur nourriture; et si la saison ne leur accorde généreusement la pluie en temps favorable, faisant ployer les jeunes arbres sous la fonte des nuages, si le soleil pour sa part ne leur apporte son tribut de chaleur bienfaisante, rien ne pourra croître, ni moissons, ni arbres, ni animaux. »

Sans doute, et nous-mêmes, si nous n'étions soutenus par les aliments solides et liquides, nous verrions notre corps dépérir, puis toute la vie s'échapper de tous nos nerfs, de tous nos os; car, il est hors de doute que nous empruntons à certaines choses notre entretien et notre nourriture, comme à certaines autres l'empruntent d'autres et d'autres êtres. La raison en est qu'une multitude de principes communs à une multitude d'espèces se trouvent combinés dans les êtres de mille façons diverses, et qu'ainsi avec la variété des êtres varie la nourriture. De plus pour les mêmes éléments il faut souvent tenir grand compte des mélanges qu'ils forment entre eux, des positions qu'ils occupent dans leurs combinaisons, des mouvements qu'ils se communiquent réciproquement. Car les mêmes atomes qui forment le ciel, la mer, les terres, les fleuves, le

soleil, forment également les moissons, les arbres, les êtres vivants : mais les mélanges, l'ordre des combinaisons, les mouvements diffèrent. Ainsi, à tout endroit de nos vers mêmes, tu vois une multitude de lettres communes à une multitude de mots, et pourtant il te faut bien reconnaître que vers et mots diffèrent et par le sens et par le son. Tel est le pouvoir des lettres par le seul changement de leur ordre. Quant aux principes des choses, ils mettent en œuvre bien plus de moyens pour créer les êtres les plus variés.

830 *L'homœométrie* Cherchons maintenant à pénétrer
d'Anaxagore. l'homœométrie d'Anaxagore : tel est le nom que lui donnent les Grecs, et l'indigence du vocabulaire ne lui fournit pas d'équivalent dans notre langue maternelle ; mais du reste, pour la chose elle-même, il est facile de l'exposer. Tout d'abord, ce qu'il entend par l'homœométrie des choses, c'est par
835 exemple, que les os sont formés d'os infiniment petits et menus, la chair, de chairs infiniment petites et menues, le sang, d'une multitude de gouttelettes de sang unies entre elles ; il suppose de même que l'or
840 est constitué par des paillettes d'or, que la terre se compose de particules de terre, le feu, de particules de feu, l'eau, de particules d'eau ; et il étend à tous les corps ce mode de formation. Néanmoins nulle part il n'admet de vide dans les choses, ni de terme à la
845 divisibilité de la matière ; aussi sur ces deux points me semble-t-il partager l'erreur des philosophes dont il vient d'être parlé.

Ajoute qu'il suppose des principes bien trop fragiles, si ce sont bien des principes que des éléments doués de la même nature que les corps eux-mêmes,

850 soumis comme eux à la fatigue et à la mort, et dont rien n'entrave la destruction. Car dans un assaut violent lequel d'entre eux aura assez de résistance pour échapper à la mort entre les dents mêmes du Trépas? Est-ce le feu, l'eau ou l'air? Lequel d'entre eux?
855 Le sang ou les os? Aucun, à mon avis; puisque toutes choses sans distinction seront essentiellement périssables comme les corps que nous voyons tous les jours vaincus par quelque force, disparaître et périr. Or rien ne peut retourner au néant ni se créer de rien; j'en atteste les preuves que j'ai déjà données.

860 En outre puisque les aliments assurent à notre corps son accroissement et sa nourriture, on en peut conclure que les veines, le sang, les os

(lacune)

ou si l'on prétend que tous les aliments sont d'une substance composite, et renferment en eux des parcelles de nerfs, d'os et en général, des veines et des gouttes
865 de sang, il faudra supposer que tout aliment, solide ou liquide, se compose lui-même de parties hétérogènes, d'un mélange d'os et de nerfs, de sérum et de sang.

En outre, si tous les corps qui s'élèvent de terre sont contenus dans la terre, il faut donc que la terre soit formée de tous les êtres hétérogènes qui sortent de terre. Transporte le raisonnement à un autre corps;
870 tu pourras le reproduire dans les mêmes termes. Si dans le bois se cachent la flamme, la fumée, la cendre, il faut que le bois se compose de parties hétérogènes. En outre tous les corps que la terre nourrit et fait croître

(lacune)

comme sont hétérogènes les substances qui jaillissent du bois.

875 Reste ici la maigre ressource d'une échappatoire ;
c'est ce qu'adopte Anaxagore, en imaginant que tout
existe mélangé et dissimulé dans tout, mais que seul
nous apparaît le corps dont les éléments sont les plus
nombreux dans le mélange, et les plus en évidence par
880 leur position au premier rang. Mais cette explication
est bien éloignée de la vérité. En ce cas le blé lui aussi
devrait, au moment où il est brisé par la force redou-
table de la pierre, laisser souvent paraître quelque
trace de sang, ou des organes que nourrit notre corps ;
885 semblablement aussi l'on devrait souvent voir le sang
couler à flots des herbes que nous écrasons entre deux
pierres, et l'eau distiller des gouttes d'un liquide doux
et savoureux comme le lait des mamelles de la brebis ;
sans doute aussi en rompant les glèbes du sol verrait-on
souvent apparaître les diverses sortes d'herbes, les
890 céréales, les feuillages disséminés en parcelles menues
dans la terre qui les recèle ; enfin dans le bois brisé
on pourrait distinguer la cendre, la fumée, les menues
parcelles de feu qui s'y cachent. Or les faits nous prou-
vent de toute évidence que rien de tel ne se produit, et
l'on en peut conclure que les choses ne sont pas mélan-
895 gées de cette façon dans les choses, mais que des élé-
ments pareils et communs à une multitude de choses
s'y dissimulent mélangés de mille façons.

« Mais, diras-tu, souvent il arrive dans les hautes
montagnes que les cimes voisines des grands arbres
s'entrechoquent sous la contrainte des autans impé-
900 tueux, jusqu'à ce que la fleur de la flamme s'épanouisse
et les embrase. » Sans doute, et pourtant le feu n'est
pas dans la substance du bois ; mais celle-ci renferme
de nombreux éléments inflammables qui, une fois
rassemblés par le frottement, causent les incendies

des forêts. Que si la flamme toute faite était dissi-
905 mulée dans le bois, le feu ne pourrait demeurer un
seul instant caché ; mais partout il consumerait les
forêts, brûlerait les arbres.

Aperçois-tu maintenant, comme nous te le disions
tout à l'heure, la très grande importance que souvent
prennent pour les mêmes éléments et les mélanges
qu'ils forment entre eux, et les positions qu'ils occupent
910 dans leurs combinaisons, et les mouvements qu'ils
se communiquent réciproquement, et comprends-tu
que les mêmes peuvent, par de légers changements,
créer également le feu et le bois? Ainsi, en est-il des
mots eux-mêmes où, grâce à un léger déplacement
dans les lettres, nous notons par des sons différents
915 « igné » et « ligneux ». Enfin, si de tout ce que tu vois
s'accomplir dans les choses à portée de nos sens, rien
ne te semble pouvoir se produire sans qu'on attribue
aux éléments de chaque corps la même nature qu'à
lui-même, tu ruines par là même les principes des
choses. Il leur arrivera d'être secoués par des éclats
920 de rire, ou de baigner de larmes amères leurs visages
et leurs joues.

Announce de nou- Poursuivons : apprends ce qui
velles vérités; apo- reste à connaître et entends une
logie du poème. voix plus claire. Et je ne me dissi-

mule pas combien toutes ces choses sont obscures ;
mais de son thyrses aigu un grand espoir de gloire a
traversé mon cœur, et enfoncé dans ma poitrine le
925 doux amour des Muses ; aiguillonné par lui, je parcours
des régions non frayées du domaine des Piérides, que
nul encore n'a foulées du pied. J'aime aller puiser
aux sources vierges ; j'aime cueillir des fleurs incon-

nues, afin d'en tresser pour ma tête une couronne
 930 merveilleuse, dont jamais encore les Muses n'aient om-
 bragé le front d'un mortel. C'est d'abord que je donne
 de grandes leçons, et tâche à dégager l'esprit des liens
 étroits de la superstition ; c'est aussi que sur un sujet
 obscur je compose des vers lumineux, le parant tout
 935 entier des grâces de la Muse. Cette méthode même
 n'apparaît point comme absurde. Quand les médecins
 veulent donner aux enfants la répugnante absinthe,
 ils parent auparavant les bords de la coupe d'une
 couche de miel blond et sucré : de la sorte cet âge
 940 imprévoyant, les lèvres séduites par la douceur,
 avale en même temps l'amère infusion et, dupe mais
 non victime, en recouvre au contraire force et santé.
 Ainsi fais-je aujourd'hui, et comme notre doctrine
 semble trop amère à qui ne l'a point pratiquée,
 945 comme la foule recule avec horreur devant elle, j'ai
 voulu te l'exposer dans l'harmonieuse langue des
 Muses et, pour ainsi dire, la parer du doux miel poé-
 tique : puissé-je tenir ainsi ton esprit sous le charme
 de mes vers, tandis que tu pénètres tous les secrets
 950 de la nature et les lois qui président à sa formation.

*La somme des élé- Après avoir prouvé que les élé-
 ments est infinie, ments de la matière sont absolument
 de même que le pleins et voltigent invincibles à tra-
 vide est sans li- vers l'éternité du temps, examinons
 mites.*

maintenant si leur somme a une limite ou non ; voyons
 aussi si le vide dont nous avons découvert l'existence,
 955 ou pour le nommer autrement, si l'étendue, l'espace
 où s'accomplissent toutes choses, forme un tout absolu-
 ment limité, ou s'il ouvre jusqu'à l'infini ses vastes
 profondeurs.

L'univers existant n'est donc limité dans aucune de ses dimensions ; sinon il devrait avoir une extrémité.
960 Or il est évident que rien ne peut avoir d'extrémité, s'il ne se trouve plus loin quelque chose qui le délimite, pour que nous apparaisse le point au delà duquel notre regard cesse de le suivre. Et comme en dehors de l'ensemble des choses il faut bien avouer qu'il n'y a rien, cet univers n'a pas d'extrémité ; il n'a donc ni
965 limite ni mesure. Et il n'importe en quelle région de l'univers on se place, puisque toujours, quelque lieu que l'on occupe, on laisse le tout immense s'étendre également dans tous les sens.

D'autre part, supposons maintenant limité tout l'espace existant ; si quelqu'un dans son élan s'avanc
970 çait jusqu'au bout de son extrême bord, et que de là il fit voler un trait dans l'espace ; ce trait balancé avec grande vigueur, préfères-tu qu'il s'en aille vers son but et s'envole au loin, ou es-tu d'avis qu'il peut y avoir un obstacle pour interrompre sa course ? C'est une de ces deux hypothèses qu'il faut choisir et adop
975 ter ; or l'une et l'autre te ferment toute retraite, et t'obligent à reconnaître que l'univers s'étend affranchi de toute limite. Car soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait d'atteindre son but et de s'y loger, soit qu'il puisse poursuivre sa course, le point dont il
980 s'élance n'est pas le terme de l'univers. Sans cesse je te poursuivrai de cet argument, et partout où tu placeras l'extrême bord du monde, je te demanderai ce qu'il adviendra du trait. Il arrivera que nulle part ne pourra se dresser de borne, et que sans cesse de nouvelles échappées prolongeront à l'infini les possibilités de s'enfuir.

Du reste, si l'espace où se meut l'univers se trouvait

985 enfermé de toutes parts et maintenu dans des limites
fixes, si un terme lui était assigné, depuis longtemps
la masse de la matière, entraînée par le poids de ses
éléments solides, serait venue de toutes parts affluer
dans le bas ; dès lors rien ne pourrait plus s'accomplir
sous le ciel qui nous couvre ; et du reste il n'y aurait
990 plus du tout de ciel ni de lumière du soleil, puisque
toute la matière, en se déposant de toute éternité,
aboutirait à n'être plus qu'une masse inerte. Mais en
réalité aucun repos n'est accordé aux corps élémen-
taires, puisque nulle part il n'y a de fond où ils puissent
995 affluer en masse et asseoir leur demeure. Toujours et
partout les choses s'accomplissent dans un mouve-
ment incessant, et précipités des hauteurs de l'infini
les éléments de la matière accourent et se succèdent
sans trêve.

Enfin les objets que nous avons sous les yeux se
limitent les uns les autres ; l'air sert de borne aux
1000 collines et les montagnes à l'air ; la terre délimite la
mer et la mer à son tour délimite toutes les terres ;
mais au delà du tout il n'y a rien pour le terminer.

Ainsi la nature de l'espace et l'étendue de l'immensité
sont telles que les éclairs de la foudre, prolongeant
leur vol durant l'éternité, ne sauraient les parcourir
1005 toutes, ni faire en sorte que la distance restant à fran-
chir en fût diminuée ; tant il est vrai que partout
s'ouvre aux choses un espace immense exempt de
limites, et se prolongeant dans toutes les directions.

Du reste l'ensemble des choses ne saurait lui-même
se fixer de mesure ; la nature y tient la main, en limi-
1010 tant la matière par le vide, le vide par la matière, si
bien que par ces alternances elle rend le tout infini,
ou que même si l'un ou l'autre des deux éléments

n'était pas limité par l'autre, il s'étendrait cependant à lui seul sans jamais rencontrer de limite.

(*lacune*)

Ni la mer, ni la terre, ni les espaces lumineux du
1015 ciel, ni la race des mortels, ni les corps sacrés des dieux
ne pourraient subsister un seul instant. Arrachée de
son assemblage, la matière désagrégée serait emportée
dans les profondeurs du vide ; ou plutôt jamais elle
1020 n'aurait pu se concentrer pour former aucun corps
puisque les éléments dispersés n'auraient pu se réunir.

Car certes ce n'est pas en vertu d'un plan arrêté,
d'un esprit clairvoyant que les atomes sont venus se
ranger chacun à leur place ; assurément ils n'ont pas
combiné entre eux leurs mouvements respectifs ; mais
après avoir subi mille changements de mille sortes
1025 à travers le tout immense, heurtés, déplacés de toute
éternité par des chocs sans fin, à force d'essayer des
mouvements et des combinaisons de tout genre ils en
arrivent enfin à des arrangements tels que ceux qui ont
créé et constituent notre univers ; et c'est en vertu
de cet ordre, maintenu à son tour durant de longues
1030 et nombreuses années une fois qu'il eut abouti aux
mouvements convenables, que nous voyons les fleuves
au large cours maintenir par l'apport de leurs eaux
l'intégrité de la mer insatiable, la terre échauffée par
les feux du soleil renouveler ses productions, les géné-
rations des êtres animés, naître et fleurir tour à tour,
et les feux errants de l'éther continuer de vivre ; toutes
1035 choses qui ne pourraient avoir lieu, si l'infini ne four-
nissait sans cesse la quantité de matière pour réparer
à temps toutes les pertes. De même que, privés de nour-
riture, les animaux fondent et s'amaigrissent, ainsi

1040 toutes choses doivent se dissoudre dès que la matière vient à leur faire défaut pour quelque cause qui la détourne de sa voie. Et l'on ne peut prétendre que les chocs provenant de l'extérieur soient capables de maintenir partout l'intégrité de l'ensemble, quelle qu'en soit la composition. Ces atomes peuvent bien multiplier leurs coups et maintenir quelque partie, pour donner à d'autres le temps d'accourir et compléter
1045 l'ensemble. Mais entre temps, forcés de rebondir après le choc, ils laissent par là même aux éléments des corps assez d'espace et de temps pour s'enfuir, et s'élancer dans l'espace, dégagés de toute union. Aussi encore une fois il faut que de nouveaux éléments ne cessent de
1050 naître en grand nombre ; et du reste pour suffire aux chocs eux-mêmes, il est aussi besoin d'une masse de matière qui s'étende partout à l'infini.

Tout ne peut tendre vers le centre de l'univers. A ce propos garde-toi bien de croire, ô Memmius, que tout tend,

comme disent certains, vers le centre de l'univers, que, grâce à cette attraction, le monde se
1055 soutient sans l'aide de chocs extérieurs, et que le haut et le bas ne peuvent s'échapper nulle part, puisque tout tend vers un même centre — mais crois-tu qu'aucun corps puisse être à lui-même son propre point d'appui? — enfin que les corps pesants situés de l'autre côté de la terre tendent tous vers la surface supérieure, et qu'ils
1060 reposent sur le sol à l'inverse des nôtres comme les images renversées que nous voyons dans l'eau. En vertu du même raisonnement ils prétendent qu'en dessous de nous des animaux se promènent la tête en bas, et que pourtant ils ne peuvent pas plus tomber de la terre dans les régions inférieures du ciel que nos

corps ne pourraient d'eux-mêmes s'envoler dans les
1065 espaces célestes ; que, quand ces êtres voient le soleil,
nous apercevons les astres de la nuit ; que leurs saisons
et les nôtres se distribuent alternativement, et que nos
jours et leurs nuits se correspondent.

Mais c'est là une vaine < erreur que seuls > des sots
< ont pu approuver > pour avoir embrassé les faits
1070 < dans un faux raisonnement. > Car il ne peut y avoir
de centre, < puisque l'univers est > infini. Et même
< y en eût-il un, > absolument < rien ne prouve >
qu'aucun corps pût s'y fixer < plutôt > au contraire
que s'en écarter bien loin. En effet l'étendue, l'espace
1075 que < nous nommons le vide, > < doit, > par son
centre comme en dehors de son centre, livrer égale-
ment passage aux corps pesants, partout où les por-
tent leurs mouvements. De plus il n'y a pas d'endroit
où les corps, une fois arrivés, perdent leur pesanteur
et puissent s'appuyer sur le vide ; et d'autre part le
vide ne peut se trouver sous aucun corps sans conti-
1080 nuer de lui céder, comme l'exige sa nature. Il n'est
donc pas possible d'admettre avec ce système que les
choses puissent maintenir leur cohésion, en vertu de
l'attrait irrésistible exercé par le centre.

En outre, dans leur hypothèse tous les corps ne
tendent pas vers le centre, mais c'est seulement le
1085 propre de la terre et de l'eau, et de ce qui se trouve
comme contenu dans l'élément terrestre, des flots de
la mer et des masses d'eau tombant des montagnes ;
tandis que les souffles légers de l'air, la chaleur de
la flamme s'écartent au contraire du centre ; et si
l'éther qui nous entoure est tout scintillant d'étoiles,
1090 si la flamme du soleil trouve son aliment à travers
l'azur du ciel, c'est que la chaleur, fuyant le centre, va

s'y réunir toute. En outre, sur les arbres les plus hautes branches ne pourraient se couvrir de feuillage si de la terre ne montait progressivement vers chacune d'elles la nourriture qu'elles réclament.

(lacune)

1102 Prends garde en ce cas que, semblables aux flammes
ailées, les remparts du monde ne se dissipent tout à
coup pour aller se perdre à travers le grand vide ;
et que tout le reste ne suive cette même voie ; que le
1105 ciel, domaine du tonnerre, ne s'écroule sur nos têtes,
la terre soudain ne se dérobe sous nos pieds, et, parmi
les ruines confondues du ciel et de la terre, tous les
êtres se dissolvant ne se dispersent à travers les pro-
fondeurs du vide ; si bien qu'en un instant rien ne
1110 subsisterait de leurs débris que l'espace désert et les
atomes invisibles. Car en quelque lieu que l'on suppose
que la matière vient à manquer, c'est là que s'ouvrira
pour l'univers la porte de la mort : c'est par là que
s'échapperont en foule tous les atomes de la matière.

Encouragement à Ainsi guidé pas à pas, tu appren-
Memmius. dras sans grande peine à pénétrer

1115 toutes ces vérités, car la clarté se répandra de
l'une à l'autre et, sans que l'aveugle nuit te dérobe
le chemin, tu perceras jusqu'au dernier secret de
la nature, tant les faits sur les faits allumeront la
lumière.

LIVRE II

*Éloge de la philo-
sophie.*

Il est doux, quand sur la vaste
mer les vents soulèvent les flots,
d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui : non
que la souffrance de personne nous soit un plaisir si
grand ; mais voir à quels maux on échappe soi-même
5 est chose douce. Il est doux encore de regarder les
grandes batailles de la guerre, rangées parmi les plaines,
sans prendre sa part du danger. Mais rien n'est plus
doux que d'occuper solidement les hauts lieux fortifiés
par la science des sages, régions sereines d'où l'on peut
abaissier ses regards sur les autres hommes, les voir
10 errer de toutes parts, et chercher au hasard le chemin
de la vie, rivaliser de génie, se disputer la gloire de la
naissance, nuit et jour s'efforcer, par un labeur sans
égal, de s'élever au comble des richesses ou de s'empa-
rer du pouvoir. O misérables esprits des hommes,
15 ô cœurs aveugles ! Dans quelles ténèbres et dans quels
dangers s'écoule ce peu d'instant qu'est la vie ! Ne
voyez-vous pas ce que crie la nature ? Réclame-t-elle

autre chose que pour le corps l'absence de douleur, et pour l'esprit un sentiment de bien-être, dépourvu d'inquiétude et de crainte?

20 Ainsi pour le corps, nous le voyons, il est besoin de bien peu de choses. Tout ce qui peut supprimer la douleur est capable également de lui procurer maint plaisir exquis. Et dans cet état, la nature elle-même ne réclame rien de plus agréable : s'il n'y a point parmi
25 nos demeures de statues dorées de jeunes gens, tenant dans leurs mains droites des flambeaux allumés pour éclairer des orgies nocturnes ; si notre maison n'est pas toute brillante d'argent, tout éclatante d'or ; si les cithares n'en font pas résonner les vastes salles lambrissées et dorées : il nous suffit du moins, étendus
30 entre amis sur un tendre gazon, le long d'une eau courante, sous les branches d'un grand arbre, de pouvoir à peu de frais apaiser agréablement notre faim ; surtout quand le temps sourit, et que la saison parseme de fleurs les herbes verdoyantes. Et les fièvres brûlantes ne quittent pas plus vite le corps, que l'on
35 s'agite sur des tapis brodés, sur la pourpre écarlate, ou qu'il faille s'aliter sur une étoffe plébéienne.

Aussi, puisque pour notre corps les trésors ne sont d'aucun secours, ni la noblesse, ni la gloire du trône ; pour le reste, on doit penser qu'ils ne sont pas plus
40 utiles à l'esprit. Est-ce que par hasard, en voyant les légions pleines d'ardeur se déployer dans le Champ de Mars et donner l'image de la guerre, soutenues par de nombreuses réserves, <par une puissante cavalerie>, pourvues dans chaque camp des <mêmes> armes et animées d'un même courage <en voyant la flotte s'agiter fiévreusement et se déployer au large>, dis-moi, est-ce
45 qu'à ce spectacle les superstitions effrayées s'enfuient

tremblantes de ton esprit ; est-ce qu'alors les affres de la mort quittent ton cœur, le laissant libre et dégagé de souci? Mais si nous ne voyons là qu'une hypothèse absurde et ridicule, si en réalité les craintes des hommes, les soucis obsédants ne craignent ni le bruit des armes, 50 ni les traits cruels ; s'ils hantent audacieusement les rois et les puissants du monde ; s'ils ne respectent ni l'éclat de l'or, ni la brillante splendeur d'un vêtement de pourpre : pourquoi douter que seule la philosophie ait le pouvoir de les mettre en fuite? Et ce, d'autant plus que toute notre vie se débat dans les ténèbres. 55 Car, semblables aux enfants qui tremblent et s'effrayent de tout dans les ténèbres aveugles, nous-mêmes en pleine lumière souvent nous craignons des périls aussi peu terribles que ceux que leur imagination redoute et croit voir s'approcher. Ces terreurs, ces ténèbres de 60 l'esprit il faut donc que les dissipent, non les rayons du soleil ni les traits lumineux du jour, mais l'examen de la nature et son explication.

Argument du deuxième livre : le mouvement des atomes, ses causes, ses effets. Et maintenant, par quel mouvement les éléments constitutifs de la matière engendrent-ils les différents corps, et désagrègent les corps engendrés; par quelle force sont-ils contraints de le 65 faire; avec quelle mobilité leur est-il donné de parcourir le vide immense? Je vais l'expliquer : pour toi, qu'il te souviennne de te prêter à mes paroles.

Mouvements et combinaisons des atomes, idée qu'on s'en peut faire, leur vitesse. Certes, la matière ne forme pas un bloc étroitement pressé et cohérent, puisque chaque corps s'use, nous le voyons, et puisque tous semblent

se fondre, pour ainsi dire, dans le lointain de l'âge,
70 et dérober leur vieillesse à nos yeux. Néanmoins la
somme des choses demeure manifestement intacte :
c'est qu'en effet les éléments qui se détachent de tout
corps, en diminuant celui qu'ils quittent, accroissent
d'autre part celui qu'ils vont rejoindre ; ils forcent
ceux-là à vieillir, ceux-ci au contraire à s'épanouir,
75 et ne s'arrêtent pas là. Ainsi l'ensemble des choses se
renouvelle sans cesse, et les mortels vivent de mutuels
emprunts. Certaines espèces s'accroissent, d'autres
s'amoindrissent ; en un court espace les générations
se remplacent, et semblables aux coureurs se passent
de main en main le flambeau de la vie.

80 Si tu penses que les principes des choses peuvent
s'arrêter, et en s'arrêtant continuer d'engendrer de
nouveaux mouvements créateurs, tu t'égares et
te fourvoies bien loin de la vérité. Car puisqu'ils
errent à travers le vide, il faut que les principes des
choses soient tous emportés soit par leur propre
85 poids, soit encore par le choc d'un autre corps. En
effet lorsque dans leur mouvement les corps pre-
miers se rencontrent et se heurtent, aussitôt ils rebon-
dissent en sens opposés : et rien d'étonnant à cela,
puisque ce sont des corps très durs, pesants, massifs,
et que rien ne les arrête par derrière. Et pour mieux
comprendre l'agitation incessante de tous les éléments
90 de la matière, souviens-toi que dans l'univers entier il
n'y a pas de fond, ni de lieu où puissent se fixer ces
corps premiers ; car l'espace est sans limite ni mesure,
et s'étend à l'infini dans toutes les directions, comme je
l'ai montré longuement et prouvé par un raisonnement
irréfutable.

95 Puisque ce fait est reconnu, il est évident qu'aucun

repos n'est accordé aux corps premiers à travers les profondeurs du vide ; au contraire, agités d'un mouvement incessant et divers, les uns après s'être heurtés se repoussent à de grands intervalles, d'autres aussi s'entrechoquent sans s'écarter beaucoup. Tous ceux
100 qui, unis dans un groupement plus étroit, ne s'écartent que fort peu après s'être heurtés, enchevêtrés qu'ils sont les uns dans les autres grâce aux entrelacs de leurs figures, ceux-là forment les racines solides de la pierre, les éléments inflexibles du fer, et tous les autres corps
105 du même genre. Les autres, en petit nombre, qui errent aussi à travers le vide immense se repoussent au loin, rebondissent au loin, à de grands intervalles ; ceux-là nous fournissent le fluide rare de l'air et l'éclatante lumière du soleil. Enfin un grand nombre d'atomes errent dans le vide immense, qui ont été
110 exclus des combinaisons formant les corps, et nulle part encore n'ont pu associer leurs mouvements à ceux d'autres atomes, ni être reçus dans aucun groupe. De ce fait que je signale, l'image et le spectacle sont sans cesse présents à nos yeux.

Observe en effet, toutes les fois qu'un rayon de
115 soleil se glisse et répand son faisceau de lumière dans l'obscurité de nos demeures : tu verras une multitude de menus corps se mêler de mille manières parmi le vide dans le faisceau même des rayons lumineux, et, comme engagés dans une lutte éternelle, se livrer combats, batailles, guerroyer par escadrons, sans prendre trêve, agités par des rencontres
120 et des divorces sans nombre : tu pourras te figurer par là ce qu'est l'agitation éternelle des corps premiers dans le vide immense, pour autant qu'un petit fait peut nous fournir un modèle des plus grands,

et nous mettre sur la trace de leur connaissance.

125 Une autre raison pour observer avec plus d'attention ces corps que tu vois s'agiter en désordre dans les rayons du soleil, c'est ce que de telles agitations nous révèlent les mouvements secrets, invisibles qui se dissimulent aussi au fond de la matière. Car souvent
130 tu verras beaucoup de ces poussières, sous l'impulsion de chocs invisibles, changer tout à fait de direction, et repoussées en arrière rebrousser chemin, tantôt ici, tantôt là, partout, dans toutes les directions. Or il est évident que cette marche errante provient tout entière des atomes. Les principes en effet sont les premiers à se mouvoir par eux-mêmes ; ensuite les plus petits
135 des corps composés, et qui pour ainsi dire sont par leurs forces les plus proches des atomes, sous les chocs invisibles de ces derniers s'ébranlent et se mettent en marche ; et eux-mêmes à leur tour en déplacent d'un peu plus grands. C'est ainsi, que partant des atomes, le mouvement s'élève et parvient peu à peu jusqu'à nos sens, et qu'il finit par atteindre ces particules
140 que nous apercevons dans le rayon de soleil ; mais même alors les chocs qui le produisent nous demeurent invisibles.

— Maintenant, quelle vitesse anime les éléments de la matière ? Voici en peu de mots qui te permettra d'en juger, Memmius. D'abord quand l'aurore répand
145 sur les terres ses premières lueurs, quand les oiseaux divers qui voltigent à travers les forêts profondes, en parcourant l'air léger, emplissent ces lieux de leurs voix limpides, avec quelle soudaineté le soleil qui se lève alors répand sur toutes choses son manteau de lumière ! Ce spectacle, chacun de nous l'a sous les
150 yeux et peut l'observer chaque jour. Et pourtant cette

chaleur qu'émet le soleil, cette lumière sereine ne chemine pas à travers le vide absolu : aussi est-elle forcée de ralentir sa marche, tandis qu'elle lutte pour fendre les ondes aériennes. De plus ce n'est pas isolément que cheminent les atomes de chaleur, mais enchevêtrés
155 les uns dans les autres et réunis en groupes. Aussi sont-ils à la fois et retardés les uns par les autres, et gênés par des corps extérieurs, si bien que leur marche en est forcément ralentie. Mais les atomes qui sont d'une simplicité absolue et massive, cheminant à travers le vide parfait, sans rien qui les retarde du dehors ; qui, combinant leurs parties en un tout unique, sont emportés d'un même élan dans la même direction
160 qu'ils ont prise tout d'abord ; ceux-là doivent évidemment jouir d'une vitesse sans égale, cheminer bien plus rapidement que la lumière du soleil, et dans le même temps franchir une distance bien supérieure à celle que parcourent dans le ciel les rayons de cet astre.

(lacune)

165 ni poursuivre l'examen de chaque atome un à un, pour voir de quelle façon chaque chose s'accomplit.

Contre l'idée de la providence. Pourtant, contrairement à cette opinion, certains philosophes, ignorants des propriétés de la matière, sont d'avis que la nature ne pourrait sans l'intervention des dieux, s'accommoder si harmonieusement aux besoins des
170 hommes pour varier les saisons, produire les moissons, ouvrir enfin aux mortels toutes ces voies où les engage et les conduit lui-même ce guide de la vie, le divin Plaisir, qui par l'attrait des œuvres de Vénus les invite à se reproduire pour empêcher la mort.

du genre humain. Imaginer que l'intérêt des mortels a
 175 guidé les dieux dans la création du monde, c'est en
 tout point, ce semble, s'égarer bien loin de la vérité.
 Pour moi, j'ai beau ignorer ce que sont les principes
 des choses, j'oserais pourtant, et sur la simple étude
 des phénomènes célestes, et sur bien d'autres faits
 180 encore, soutenir et démontrer que le monde n'a nulle-
 ment été créé pour nous par une volonté divine : tant
 il se présente entaché de défauts ! Mais c'est un point,
 Memmius, que je t'exposerai plus tard ; pour mainte-
 nant, finissons-en avec les mouvements des atomes.

Le mouvement des C'est maintenant le lieu, je pense,
corps premiers ne dans un tel sujet, de te démontrer
 185 *peut se produire* qu'aucun corps ne peut par sa propre
de bas en haut. force s'élever de bas en haut, se
 déplacer de bas en haut : qu'à cet égard les atomes
 de la flamme ne te donnent pas le change. Sans doute,
 c'est vers le haut que les flammes tendent en naissant,
 c'est en hauteur qu'elles s'accroissent ; c'est en hau-
 teur aussi que poussent les céréales et les arbres,
 190 alors que les corps pesants, pareux-mêmes, sont tous
 entraînés de haut en bas. Mais quand le feu monte
 jusqu'aux toits de nos maisons, et que de ses flammes
 rapides il lèche poutres et solives, ne va pas croire qu'il
 le fait spontanément, sans qu'aucune force l'y con-
 195 traigne. Il en est de lui comme du sang qui, s'échappant
 de notre corps, s'élève en giclant dans l'air, et répand
 son jet rouge. Ne vois-tu pas aussi avec quelle
 force poutres et planches sont repoussées par l'élé-
 ment liquide ? Plus nous exerçons sur elles une poussée
 verticale de haut en bas, plus nombreux nous sommes
 à peiner de toutes nos forces pour les enfoncer, plus

l'eau met de passion à les vomir et à les rejeter vers
200 le haut, au point que la plus grande partie en émerge
et rebondit à la surface. Et pourtant nous ne doutons
pas, je pense, que ces corps, livrés à eux-mêmes, ne
soient emportés de haut en bas à travers le vide. Il
doit donc en être de même pour les flammes : et si
elles peuvent s'élancer dans les hauteurs de l'atmo-
sphère, c'est grâce à la pression qui les fait jaillir en
205 l'air ; quoique leur poids, par lui-même, lutte pour les
entraîner vers le bas.

Et ces feux nocturnes dont le vol parcourt les hau-
teurs du ciel, ne les vois-tu pas laisser derrière eux
de longues traînées de flammes, quelque direction que
la nature ait donnée à leur course ? Ne vois-tu pas des
210 étoiles, des astres tomber sur la terre ? Le soleil lui-
même du sommet du ciel répand sa chaleur de toutes
parts, et parsème les campagnes de sa lumière : c'est
donc que ses feux s'abaissent aussi vers la terre. Tu
vois encore la foudre traverser de son vol oblique
les raies de la pluie ; tantôt ici, tantôt là, s'arrachant
115 des nuages les éclairs s'élancent de toutes parts ; sou-
vent c'est sur la terre que vient tomber leur flamme.

La déclinaison des A ce propos, il est encore un fait
atomes. que nous désirons te faire connaître :

dans la chute en ligne droite qui emporte les atomes
à travers le vide, en vertu de leur poids propre, ceux-
ci, à un moment indéterminé, en un endroit indéter-
miné, s'écartent tant soit peu de la verticale, juste
220 assez pour qu'on puisse dire que leur mouvement se
trouve modifié. Sans cette déclinaison, tous, comme
des gouttes de pluie, tomberaient de haut en bas à
travers les profondeurs du vide ; entre eux nulle colli-

sion n'aurait pu naître, nul choc se produire ; et jamais la nature n'eût rien créé.

225 Que si l'on va croire que les atomes les plus lourds peuvent, grâce à la vitesse plus grande qui les emporterait verticalement à travers le vide, tomber d'en haut sur les plus légers, et produire ainsi des chocs capables de provoquer des mouvements créateurs, on s'écarte et se fourvoie bien loin de la vérité. Sans
230 doute tous les corps qui tombent à travers l'eau ou le fluide rare de l'air, doivent accélérer leur chute à proportion de leur pesanteur ; car les éléments de l'eau et la nature de l'air subtil ne peuvent retarder également tous les corps, et cèdent plus vite à la pression victorieuse des plus pesants. Mais pour le vide,
235 en aucun lieu, en aucun temps il ne saurait se trouver sous aucun corps, sans continuer de lui céder, comme l'exige sa nature. Aussi tous les atomes, emportés à travers le vide inerte, doivent se mouvoir avec une égale vitesse malgré l'inégalité de leurs poids. Les plus
240 lourds ne pourront donc jamais se précipiter d'en haut sur les plus petits, ni engendrer par eux-mêmes les chocs qui déterminent les mouvements divers que la nature emploie pour accomplir sa tâche.

Aussi, je le répète encore, il faut que les atomes s'écartent un peu de la verticale ; mais à peine et le moins possible, que nous n'ayons pas l'air d'imaginer
245 des mouvements obliques ; ce que réfuterait la réalité. Car c'est chose visible, manifeste, évidente que les corps pesants ne peuvent d'eux-mêmes prendre une direction oblique en tombant, pour autant que nous puissions le discerner. Mais qu'ils ne dévient absolu-
250 ment pas de la verticale, qui donc pourrait s'en apercevoir?

La déclinaison et le libre arbitre. Enfin si toujours tous les mouvements sont solidaires, si toujours un mouvement nouveau naît d'un plus ancien suivant un ordre inflexible, si par leur déclinaison les atomes ne prennent pas l'initiative d'un mouvement qui
255 rompe les lois du destin pour empêcher la succession indéfinie des causes, d'où vient cette liberté accordée sur terre à tout ce qui respire, d'où vient, dis-je, ce pouvoir arraché aux destins, qui nous fait aller partout où nous conduit notre volonté, et, comme les atomes, nous permet de changer de direc-
260 tion, sans être déterminés par le temps ni par le lieu, mais suivant le gré de notre esprit lui-même? Car sans aucun doute de pareils actes ont chez nous leur principe dans la volonté; c'est la source d'où le mouvement se répand dans nos membres.

Ne vois-tu pas aussi que, à l'instant précis où s'ouvrent les loges, les chevaux, malgré leur impatience,
265 ne peuvent s'élancer aussi soudainement que ne le souhaite leur esprit lui-même? Il faut en effet que s'anime toute la masse de matière éparsée dans tout le corps, et qu'une fois animée dans l'organisme elle suive d'un même élan le désir de l'esprit. D'où tu peux voir que le principe du mouvement a son origine dans le
270 cœur, que c'est de la volonté de l'esprit qu'il procède d'abord, que de là il se communique ensuite à l'ensemble du corps et des membres.

Il ne se passe rien de semblable quand nous sommes poussés et projetés en avant par un choc, par une puissante force étrangère, par une puissante contrainte. En ce cas en effet, toute la matière de notre corps entier
275 est évidemment entraînée et emportée malgré nous, jusqu'à ce qu'elle soit réfrénée dans tous nos membres

par la volonté. Ainsi vois-tu maintenant, bien qu'une force extérieure souvent pousse l'homme, souvent l'oblige à marcher malgré lui, et même l'emporte et le précipite, qu'il y a pourtant dans notre corps quelque
 280 chose capable de la combattre et de lui résister? C'est au gré de cette volonté que la masse de la matière est, elle aussi, contrainte de se diriger dans le corps et dans les membres, qu'elle est refrénée dans son élan, et ramenée au repos en arrière.

Aussi faut-il accorder aux atomes la même propriété,
 285 et reconnaître qu'il existe en eux, outre les chocs et la pesanteur, une autre cause motrice, d'où provient en nous le pouvoir de la volonté, puisque, nous le voyons, de rien, rien ne peut naître. La pesanteur sans doute empêche que tout ne se fasse par des chocs, c'est-à-dire par une force extérieure : mais si l'esprit lui-même
 290 n'est pas régi dans tous ses actes par une nécessité intérieure, s'il échappe à cette domination et n'est pas réduit à une entière passivité, c'est l'effet de cette légère déviation des atomes, en un lieu, en un temps que rien ne détermine.

La somme de matière reste éternellement la même. En outre, la masse de la matière n'a
 295 jamais été plus condensée ni plus éparsée qu'aujourd'hui : car rien ne vient s'y ajouter, comme rien ne s'en perd. Aussi le mouvement qui anime aujourd'hui les atomes est le même qu'ils ont eu dans le temps passé, et qui les
 300 emportera dans la suite infinie des temps ; et ce qui a coutume de naître, naîtra dans les mêmes conditions, vivra, grandira et vaudra par sa force, suivant la part assignée à chacun par les lois naturelles. Et la somme des êtres ne peut être modifiée par aucune force : car

il n'y a pas d'endroit en dehors de l'univers où, s'échap-
305 pant du tout immense, aucune sorte d'éléments puisse
se réfugier, ni d'où proviendrait une force inconnue
qui pourrait, par une incursion subite dans ce tout,
changer l'ordre de la nature et en déranger les mouve-
ments.

Immobilité appa- A ce propos, il n'est pas étonnant
rente de l'univers, que, malgré le mouvement incessant
ses causes.
310 de tous les atomes, leur somme
semble pourtant sommeiller dans un repos absolu,
hormis les corps doués d'un mouvement propre. C'est
que les corps premiers sont bien au-dessous de la por-
tée de nos sens : aussi, étant déjà invisibles par eux-
mêmes, ils doivent également nous dérober leurs mou-
315 vements : surtout que, même des objets visibles à nos
yeux souvent nous dissimulent leurs mouvements
dans l'éloignement de la distance.

Ainsi, souvent sur une colline dont ils tondent les
gras pâturages, cheminent lentement les moutons
porte-laine, partout où les appelle l'invite des herbes
320 perlées de la rosée nouvelle ; les agneaux rassasiés
jouent et cossent gracieusement : et le tout, de loin,
ne forme à nos yeux qu'une masse confuse, une sorte de
tache blanche immobile sur le vert de la colline. De
même quand des légions nombreuses emplissent de
leur course l'emplacement du Champ de Mars, et nous
325 donnent une image de la guerre, là l'éclat des armes
s'élève jusqu'au ciel, toute la terre à l'entour s'illu-
mine de leurs reflets, le pas robuste des hommes fait
résonner le sol, et l'écho des monts ému par leurs cla-
meurs rejette leurs voix jusqu'aux astres du ciel ; les
cavaliers voltigent autour des armées, et soudain tra-

330 versent la plaine qui tremble sous leur charge vigoureuse. Et pourtant il est un endroit au haut des monts, d'où ils semblent au repos, d'où l'on n'aperçoit qu'une tache éclatante immobile dans la plaine.

*Variété des formes
des atomes, propriétés
qui en dérivent.*

335 Et maintenant, passant à un autre sujet, apprends quelle est la nature des éléments de toutes choses, combien ils diffèrent de formes, et quelle variété présentent leurs multiples figures : non qu'ils soient peu nombreux à présenter la même forme, mais en général tous ne sont pas complètement pareils. Rien d'étonnant à cela : et puisque la masse en est telle, qu'elle n'a, comme je l'ai enseigné, ni fin, ni total, il
340 est hors de doute qu'ils ne doivent ni tous avoir le mêmes traits, ni revêtir la même forme.

Considère en outre le genre humain, les troupes-muettes des poissons écailleux, les gras troupeaux, les bêtes sauvages, les diverses espèces d'oiseaux, ceux
345 qui peuplent les bords rians des eaux, le voisinage des fleuves, des sources, et des lacs, et ceux qui parcourent de leur vol les profondeurs des bois ; examine successivement les individus de chaque espèce : malgré leur parenté tu trouveras entre eux des différences de forme. Autrement le petit ne pourrait reconnaître sa mère, ni
350 la mère son petit : or ils le peuvent, nous le voyons, et se connaissent entre eux non moins bien que les hommes.

Ainsi devant le temple des dieux magnifiquement orné, au pied des autels où brûle l'encens, souvent un veau tombe immolé, faisant jaillir de sa poitrine un
355 fleuve chaud de sang. Cependant sa mère désolée parcourant les verts pâtis, cherche à reconnaître sur le sol l'empreinte de ses sabots fendus, fouillant des yeux

tous les endroits, dans l'espoir d'y revoir peut-être le petit qu'elle a perdu : immobile à l'orée du bois feuillu, elle l'emplit de ses plaintes, et sans cesse revient
360 voir à l'étable, le cœur percé du regret de son fils. Ni les tendres pousses des saules, ni les herbes vivifiées par la rosée, ni les vastes fleuves coulant à pleins bords ne peuvent divertir son esprit, et détourner le soin qui l'occupe, et la vue des autres veaux dans les gras pâturages ne saurait la distraire et l'alléger de sa peine :
365 tant il est vrai que c'est un objet particulier, bien connu qu'elle recherche.

En outre les tendres chevreaux à la voix tremblante savent reconnaître leurs mères cornues ; les agneaux pétulants, le bêlement des brebis qui les nourrissent :
370 ainsi, comme le veut la nature, chacun sans exception accourt à la mamelle qui lui donne son lait.

Enfin prends les grains d'un froment quelconque : même dans une seule espèce, tu ne les trouveras jamais tellement semblables qu'il n'intervienne entre eux quelque différence de forme. La même variété paraît
375 dans les coquillages qui colorent le sol, à l'endroit où la molle caresse du flot vient aplanir le sable altéré du golfe qu'il a creusé.

Aussi, je le répète encore, doit-il en être de même pour les principes des corps : produits de la nature, et non créés par la main de l'homme sur un modèle
380 unique et déterminé, ils doivent voler dans l'espace sous des formes diverses.

Il nous est très facile d'expliquer par le raisonnement de l'esprit pourquoi le feu de la foudre est bien plus pénétrant que la flamme issue de nos torches terrestres : il suffit de dire que, venant du ciel, le feu
385 de la foudre est plus subtil en raison de la petitesse de

ses éléments, et qu'il peut ainsi traverser des pores par où ne saurait passer notre feu né du bois et produit par la torche.

En outre, la lumière traverse la corne, mais la pluie rebondit sur elle. Pourquoi? Sinon parce que les atomes
390 de la lumière sont plus petits que ceux dont est formée la liqueur nourricière des eaux. De même nous voyons le vin traverser le filtre en un instant ; au contraire l'huile paresseuse ne passe qu'avec lenteur : c'est évidemment qu'elle est formée d'éléments plus grands,
395 ou plus crochus et plus enchevêtrés, si bien qu'ils ne peuvent se séparer assez rapidement pour s'écouler un à un et séparément par chacun des pores qu'ils rencontrent.

A cela s'ajoute que le lait et le miel laissent dans la bouche une agréable sensation pour la langue ; au con-
400 traire la répugnante absinthe, la sauvage centaurée nous font faire la grimace par leur saveur infecte ; à quoi tu reconnaîtras facilement que des atomes lisses et ronds forment les corps capables d'affecter agréablement nos sens, et qu'au contraire toutes les substances qui nous semblent amères et âpres au goût sont for-
405 mées d'un tissu serré d'éléments crochus : voilà pourquoi elles déchirent les voies donnant accès aux sens, et maltraitent nos organes en en forçant l'entrée.

Enfin toutes les impressions bonnes ou mauvaises qui affectent nos sens sont produites par des éléments
410 de formes dissemblables, voire opposées ; ne va pas croire, par exemple, que l'aigre grincement de la scie stridente soit dû à des atomes aussi lisses que les chants mélodieux que les doigts agiles des musiciens éveillent et modulent sur la lyre ; ne t'imagines pas

davantage que des éléments de même forme pénètrent
415 dans nos narines, quand on brûle des cadavres à
l'odeur infecte, ou quand la scène vient d'être arrosée
de safran de Cilicie, et que l'autel voisin exhale les par-
fums de l'Arabie. N'attribue pas non plus les mêmes
éléments aux bonnes couleurs, capables de repaître
420 nos yeux, et à celles qui les blessent, leur arrachent
des larmes, et dont l'aspect affreux excite la répulsion
et l'horreur. Tout objet, en effet, qui plaît aux sens
n'est pas formé sans qu'interviennent de ces éléments
lisses ; au contraire tout objet déplaisant et rude à
425 nos sens n'est pas sans présenter d'aspérités dans ses
éléments.

Il y a encore des atomes dont on ne saurait juste-
ment penser qu'ils sont tout à fait lisses, ni non plus
qu'ils sont entièrement crochus et armés de pointes ;
mais ils présentent plutôt de petits angles légèrement
en saillie et plus propres à chatouiller les sens qu'à les
430 blesser : tels ceux du tartre et de l'aulnée.

Enfin le feu brûlant, la gelée glaciale mordent et
piquent nos sens avec des formes différentes, comme
nous le révèle le toucher de l'un et de l'autre. Car le
toucher, le toucher, ô dieux puissants ! c'est le sens
435 de notre corps tout entier, soit qu'un objet de l'exté-
rieur s'y insinue, soit qu'au dedans un produit de
l'organisme soit cause de douleur, ou au contraire de
plaisir en s'échappant par l'acte fécondant de Vénus,
soit enfin qu'à la suite d'un choc, les atomes se mêlent
en désordre dans le corps lui-même, et en se heurtant
440 confondent nos sensations : comme tu peux en faire
l'expérience toi-même en te frappant de la main
quelque partie du corps. Aussi faut-il que les
formes des atomes diffèrent grandement entre elles,

puisqu'elles peuvent produire des sensations variées.

Enfin les corps qui nous apparaissent durs et massifs
445 doivent être formés davantage d'atomes crochus,
dont les ramifications forment entre elles un tissu
intimement serré. Dans cette catégorie se rangent
d'abord, en première ligne, le diamant qui brave tous
les coups, les blocs de pierre dure, la solidité du fer
450 rigide, et le bronze qui crie quand la porte résiste.
Ceux-là, au contraire, doivent être formés davantage
d'éléments lisses et ronds, qui sont de nature liquide
et fluide : et en effet la graine de pavot s'absorbe aussi
facilement que l'eau, car ces éléments sphériques
ne peuvent rester unis entre eux, et la plus légère
455 secousse les fait rouler et s'échapper soudain, comme
un liquide. Enfin tous les corps que tu vois se dissiper
en un instant, comme la fumée, les nuages et les
flammes, doivent sinon se composer entièrement
d'atomes lisses et ronds, du moins n'être pas embar-
460 rassés d'éléments enchevêtrés, de telle sorte qu'ils
peuvent piquer nos organes et pénétrer † dans les
pierres † sans pourtant être étroitement liés entre eux ;
ainsi peut-on facilement reconnaître que toute sensa-
tion douloureuse que nous voyons apaisée par les
sens, provient d'atomes aigus, mais non enchevêtrés.

Mais, quand tu vois des corps amers qui sont en
465 même temps fluides, comme l'eau de mer par exemple,
il ne faut aucunement t'en étonner. La fluidité d'une
telle substance provient de ses atomes lisses et ronds ;
mais il s'y mêle des éléments rugueux qui sont cause
de douleur. Il n'est pourtant pas nécessaire que ces
derniers se tiennent accrochés ensemble ; sans doute
sont-ils quand même sphériques, tout en étant rugueux,
470 pour pouvoir à la fois et rouler sur eux-mêmes et blesser

nos sens. Et pour mieux te persuader que c'est ce mélange d'atomes rugueux et lisses qui donne son amertume à l'élément de Neptune, il y a un moyen de les séparer les uns des autres, et de les voir isolément : cette eau, dès qu'elle est filtrée plusieurs fois
 475 à travers la terre, coule douce dans la citerne, et perd son âpreté : elle laisse en effet à la surface du sol les principes de son infecte amertume, qui, en raison de leurs aspérités, sont davantage retenus dans la terre.

Cette variété n'est pourtant pas infinie. A cette vérité que je viens d'enseigner, j'en rattacherai une autre qui en dépend et en tire son évidence :

480 c'est que les formes des atomes ne varient pas à l'infini. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait qu'il y eût d'autre part certains atomes d'une grandeur infinie. Car étant donné la petitesse toujours la même de n'importe quel atome, les formes qu'ils revêtent ne
 485 peuvent varier beaucoup. Suppose en effet que les plus petites parties constitutives de l'atome soient au nombre de trois, ou même augmente un peu ce nombre : prends toutes ces parties d'un même atome, place-les en haut, en bas, fais-les passer de droite à gauche, et quand tu auras essayé de toutes les manières, épuisé toutes les combinaisons susceptibles de changer
 490 l'aspect de l'ensemble de cet atome, désormais, si tu veux encore trouver de nouvelles figures, il te faudra ajouter d'autres parties ; et successivement, toute nouvelle combinaison réclamera à son tour d'autres parties, si tu t'avises de vouloir encore trouver d'autres
 495 figures. Donc la multiplication des formes nouvelles entraîne l'augmentation du volume de l'atome. Aussi ne saurais-tu admettre entre les atomes des différences

de formes infinies, sans attribuer nécessairement à certains d'entre eux une grandeur monstrueuse, ce qui, je l'ai démontré plus haut, ne saurait être admis.

500 En outre, sois-en sûr, les étoffes de Barbarie, la pourpre éclatante de Mélibée, malgré la teinte qu'elle doit aux coquillages thessaliens, les paons dorés, en dépit de la grâce riante qui les pare, dépassés en éclat par des objets aux nouveaux coloris, tomberaient dans l'abandon ; il n'y aurait plus que mépris pour l'odeur
505 de la myrrhe et la saveur du miel ; et les accents du cygne, les chants harmonieux que module la lyre de Phébus se tairaient également, étouffés par d'autres voix : car ce serait une succession indéfinie de beautés toujours plus grandes. De même et inversement tout pourrait aller de mal en pis, aussi bien que s'améliorer
510 comme nous avons dit ; et inversement des sensations toujours plus déplaisantes affecteraient l'odorat, l'ouïe, la vue, le goût. Puisqu'il n'en est rien, puisque les choses se sont vu fixer dans les deux sens une limite qui les renferme toutes, il faut nécessairement reconnaître que les formes de la matière ne peuvent varier à l'infini.

515 Enfin depuis la chaleur de la flamme jusqu'aux gelées glaciales la distance est limitée, comme elle est mesurée en sens contraire. En effet tous les degrés de chaleur, de froid, de température modérée sont compris entre ces deux extrêmes, et leur succession réalise un ensemble parfait. Donc les objets créés ne peuvent différer
520 que dans une mesure limitée, puisque de chaque côté ils se trouvent enfermés entre deux points, attaqués d'une part par la flamme, de l'autre par le froid qui les glace.

Mais les atomes de formes semblables sont en nombre infini.

A cette vérité que je viens d'enseigner, j'en attacherai une autre qui en dépend et en tire son évidence : c'est que les atomes qui sont de formes semblables sont en nombre infini. En effet, comme le nombre des formes différentes est limité, il faut ou que les éléments semblables soient en nombre infini, ou que la somme de la matière soit limitée : ce qui n'est pas, je l'ai prouvé, montrant dans mes vers que les corpuscules de matière accourant de l'infini maintiennent intacte la somme de l'univers, grâce aux chocs que sans discontinuer ils provoquent de toutes parts.

Sans doute tu vois certaines espèces plus rares que d'autres, et tu crois apercevoir en elles une nature moins féconde ; mais peut-être qu'en une autre région, en un autre lieu, dans des terres lointaines elles se multiplient davantage et arrivent à compléter leur juste nombre : ainsi parmi les quadrupèdes nous voyons tout d'abord les éléphants dont la trompe s'allonge en serpent ; l'Inde les nourrit par milliers innombrables, et s'en fait un rempart d'ivoire qui interdit l'accès de ses profondeurs : tant sont nombreux là-bas ces animaux, dont pourtant nous ne connaissons que de rares spécimens.

Néanmoins pour te céder encore sur ce point : imaginons parmi les choses créées un objet quelconque, aussi seul, aussi unique de son espèce qu'il est possible, qui n'ait nulle part son pareil sur la terre : pourtant, s'il n'y a pas une abondance de matière infinie, dont il puisse être conçu et engendré, jamais il ne pourra naître, non plus du reste que croître et se nourrir. Car à supposer même qu'il se trouve éparpillé dans le tout

immense des atomes limités en nombre capables de
créer un objet unique, de quel endroit, en quel lieu,
grâce à quelle force et par quels moyens se rencontre-
550 ront-ils pour s'unir, au milieu du vaste océan de la
matière, et dans cette confusion d'atomes étrangers?
Ils n'ont pas, je pense, le moyen de se rassembler.
Mais, comme l'on voit, quand ont sévi de violentes et
nombreuses tempêtes, la vaste mer emporter de toutes
parts bancs, coques, antennes, proues, mâts, rames
555 nageant à sa surface, et rejeter partout sur le rivage
des épaves flottantes, exemple et leçon pour les mor-
tels qui leur enseignent à fuir désormais les guets-apens
de la mer perfide, ses violences et sa ruse, à ne jamais
se confier à elle, même quand sourit l'invite traîtresse
560 de ses flots apaisés : de même, sois en sûr, si jamais tu
supposes fini le nombre de certains éléments, épars
dans l'infini des temps, ils seront nécessairement
emportés en tous sens par le flux et le reflux de la
matière, jamais sous aucune impulsion ils ne pourront
se grouper et s'unir, non plus que demeurer unis une
565 fois groupés, ni grandir et se développer. Or les deux
choses se produisent, nous le voyons chaque jour,
et l'évidence même nous prouve que des corps se
créent, et une fois créés sont susceptibles de s'accroître.
C'est donc évidemment qu'en n'importe quelle espèce
il existe un nombre infini d'atomes qui fournissent à
tous les besoins.

Voilà pourquoi les mouvements destructeurs ne
570 peuvent l'emporter définitivement, ni ensevelir pour
l'éternité toute espèce d'existence ; pas plus que les
mouvements qui assurent la naissance et l'accrois-
sement des corps ne peuvent donner à leurs créations
une éternelle durée. C'est ainsi que se poursuit avec

d'égaux succès la guerre que depuis l'éternité ont
575 engagée les principes. Tantôt ici, tantôt là les forces
vitales remportent la victoire; puis elles sont vaincues
à leur tour; aux gémissements funèbres se mêlent les
vagissements que poussent les nouveau-nés abordant
aux rivages de la lumière; aucune nuit n'a succédé
au jour, aucune aurore à la nuit qui n'ait entendu
580 mêlés aux vagissements douloureux les plaintes et les
pleurs, compagnons de la mort et des noires funérailles.

*Aucun corps n'est
composé d'une
seule sorte d'élé-
ments. Exemple
de la terre, mythe
de Cybèle.*

A ce sujet voici encore une vérité
qu'il convient de tenir scellée, et de
garder précieusement dans ta mé-
moire : c'est que, parmi les objets
dont la substance est visible à nos

585 yeux, il n'en est point qui soient formés d'une seule
espèce d'atomes, il n'en est aucun qui ne soit composé
d'un mélange d'éléments divers. Et plus un corps
possède en lui de vertus et de propriétés, plus il
manifeste par là qu'il renferme d'espèces diverses, de
formes différentes de principes.

Tout d'abord la terre contient en elle les corps pre-
590 miers grâce auxquels les sources dont les eaux roulent
avec elles la fraîcheur vont renouveler sans cesse la mer
immense. Elle contient les principes du feu : car en maint
endroit la surface du sol s'allume et s'embrase, et rien
n'égale la fureur des feux que projette l'Etna. Elle
contient encore les germes qui lui permettent de faire
595 croître pour le genre humain et les moissons blondes
et les arbres chargés de fruits, et de fournir également
aux espèces sauvages errant sur les montagnes des
cours d'eau, des frondaisons, et de gras pâturages. Aussi
lui a-t-on donné à la fois les noms de Grande Mère

des Dieux, Mère des espèces sauvages, et Créatrice de l'humanité.

600 C'est elle que les savants poètes de la Grèce ancienne ont chantée

(lacune)

< sous les traits de la déesse qui, laissant > son temple, mène un char attelé de deux lions : enseignant par là que la vaste terre est suspendue dans l'espace aérien, et qu'il n'est pas de terre sur laquelle elle puisse elle-même s'appuyer. Ils lui ont adjoint des bêtes sauvages, pour montrer que toute lignée, si farouche
605 soit-elle, se laisse nécessairement adoucir et dompter par les bienfaits des parents. Une couronne murale ceint le sommet de sa tête, car la terre en des lieux choisis, fortifiés par la nature, sert de défense aux villes qu'elle supporte. C'est parée de ce diadème que maintenant encore, à travers son vaste empire l'image de la divine Mère est promenée au milieu des frissons
610 de la foule. Divers peuples, fidèles au culte antique, l'appellent la Mère de l'Ida, et lui donnent pour escorte des troupes de Phrygiens, parce que, dit-on, c'est en cette région que sont nées les premières céréales, c'est de là qu'elles se répandirent par toute la terre. Ils lui adjoignent des galles, pour signifier que ceux qui ont
615 outragé la divinité de cette Mère, et se sont révélés ingrats envers leurs parents, doivent être jugés indignes de produire à la lumière de la vie toute postérité. Les tambourins tendus tonnent sous le choc des paumes, les cymbales concaves bruissent autour de la statue, les trompettes profèrent la menace de leur chant

620 rauque, et le rythme phrygien de la flûte jette le délire
dans les cœurs. Le cortège brandit des armes, emblème
d'une violente fureur, pour jeter dans les âmes ingrates
et les cœurs impies de la foule la terreur sacrée de la
puissance divine. Aussitôt donc que, portée sur son
625 char à travers les grandes villes, l'image silencieuse
de la déesse gratifie les mortels de sa muette protec-
tion, le bronze et l'argent jonchent toute la route
qu'elle parcourt, offrande généreuse dont l'enrichissent
les fidèles ; il neige des roses dont la chute ombrage la
déesse Mère et les troupes qui l'escortent. En même
temps, des groupes armés, Curètes Phrygiens comme
630 les nomment les Grecs, joutent entre eux capricieu-
sement, bondissant en cadence tout joyeux du sang
qui les inonde, et les mouvements de leurs têtes font
remuer leurs aigrettes effroyables : ainsi rappellent-ils
les Curètes du Dicté qui autrefois, au dire de la légende,
couvrirent en Crète les vagissements de Jupiter, tandis
635 qu'autour du Dieu enfant, des enfants en armes for-
maient des rondes agiles, et choquaient en cadence
l'airain contre l'airain, de peur que Saturne ne décou-
vrit son fils, et ne le fit périr sous sa dent, portant
au cœur de sa mère une blessure éternelle. Voilà pour-
640 quoi la Grande Mère est entourée d'hommes armés.
Peut-être aussi leur présence signifie-t-elle que la
déesse nous prescrit d'être résolu à défendre par les
armes et le courage la terre de nos pères, et à être les
soutiens et la gloire de nos parents.

Mais si belles et si merveilleusement arrangées que
645 soient toutes ces légendes, elles sont pourtant bien
éloignées de la vérité. Car il est incontestable que les
dieux, par leur nature même, jouissent de l'immorta-
lité au milieu de la paix la plus profonde, étrangers

à nos affaires, dont ils sont tout à fait détachés. Exempte
 650 de toute douleur, exempte de tout danger, forte d'elle-
 même et de ses propres ressources, n'ayant nul besoin
 de notre aide, leur nature n'est ni attachée par des
 bienfaits, ni touchée par la colère. Quant à la terre
 même, en tout temps elle demeure privée de toute
 sensibilité : et comme elle possède en elle les éléments
 de nombreux corps, elle en produit de mille manières
 655 une multitude à la lumière du soleil. Si quelqu'un
 décide d'appeler la mer Neptune et Cérès les moissons ;
 s'il aime mieux employer abusivement le nom de Bac-
 chus au lieu du mot propre qui désigne le vin, accor-
 dons-lui également de donner à la terre le nom de Mère
 660 des Dieux, pourvu toutefois qu'en fait il se garde de
 souiller son esprit d'une affreuse superstition.

*Autres exemples empruntés à di-
 verses catégories
 de la nature.* Voilà pourquoi, bien qu'é souvent
 il stonde l'herbe d'une même plaine,
 bien qu'un même ciel les couvre,
 bien qu'un même cours d'eau apaise

leur soif, les moutons porte-laine, la race belliqueuse
 des chevaux, les bœufs aux longues cornes, vivent
 665 néanmoins dissemblables d'aspect, conservent les carac-
 tères de leurs parents, et reproduisent les uns et les
 autres les mœurs particulières à leur espèce : tant est
 grande dans toute espèce d'herbe la diversité de la
 matière, tant elle est grande aussi dans chaque cours
 d'eau.

Prends ensuite dans la totalité un animal quel-
 670 conque : des os, du sang, des veines, de la chaleur,
 du liquide, des viscères, des nerfs concourent à sa for-
 mation : tous corps qui sont aussi très différents, et
 faits d'éléments de formes dissemblables.

De même tous les corps inflammables et combustibles, à défaut d'autres principes renferment au moins
675 dans leur substance des éléments dont ils puissent faire jaillir le feu, produire la lumière, répandre des étincelles, et disperser au loin la cendre.

Passe en revue tous les autres corps suivant la même méthode ; tu trouveras qu'ils recèlent dans leur substance les éléments d'une multitude de choses, qu'ils renferment des atomes de formes diverses
680 Enfin tu vois de nombreux corps qui possèdent à la fois la couleur, la saveur et l'odeur ; et tout d'abord la plupart des dons

(*lacune*)

Ceux-ci donc doivent être formés d'atomes différents. L'odeur en effet pénètre dans nos organes par où ne passe pas la couleur ; la couleur de même a sa route spéciale, la saveur, sa route spéciale pour se
685 glisser dans nos sens : à quoi tu peux reconnaître que leurs principes sont différents. C'est donc que des éléments dissemblables concourent à former un composé unique, et que les objets sont constitués par un mélange de principes divers.

Bien plus, à tout endroit de nos vers eux-mêmes de nombreuses lettres t'apparaissent communes à de
690 nombreux mots, et pourtant il te faut avouer que les vers et les mots diffèrent entre eux, que chacun est formé d'éléments particuliers ; non qu'ils n'aient que peu de lettres communes, ou que jamais deux mots soient composés des mêmes lettres, mais parce qu'en général les ensembles ne sont pas pareils de tout point.

695 De même les autres objets, bien que beaucoup de

leurs éléments leur soient communs avec beaucoup d'autres corps, peuvent néanmoins différer entre eux dans l'ensemble : aussi l'on a le droit de dire que le genre humain, les moissons, les arbres vigoureux sont composés différemment.

700 *Les combinaisons* Pourtant il ne faut pas croire que
des atomes ne sont tous les éléments puissent se combi-
ni arbitraires, ni ner de toutes les façons : autrement
en nombre infini. partout on verrait se créer des
monstres, des êtres mi-hommes, mi-bêtes venir au
monde, parfois aussi de hautes branches s'élancer d'un
corps vivant, des membres d'animaux terrestres s'unir
705 à des parties d'animaux marins, et même des chi-
mères soufflant la flamme par leur gueule effroyable
que nourrirait la nature sur la terre mère de toutes choses.
De tout cela il est manifeste que rien ne se produit,
puisque tous les corps, engendrés par des semences
définies, par une mère définie, ont, comme nous le voyons,
la faculté de conserver en grandissant leurs caractères
710 spécifiques. Évidemment, ceci ne peut se produire que
suivant un plan défini. Car parmi la masse des aliments
absorbés par le corps, certains éléments se répandent
dans les organes auxquels ils sont destinés, et se com-
binent avec eux pour produire les mouvements néces-
saires à la vie ; pour ceux au contraire qui ne peuvent
s'assimiler, nous voyons la nature les rendre à la terre ;
un grand nombre aussi, qui demeurent invisibles à nos
715 yeux, s'échappent de notre corps sous l'impulsion de
certains chocs : ceux-là n'ont pu entrer dans aucune
combinaison ni s'associer dans le corps aux mouve-
ments vitaux pour les reproduire.

Ne va pas croire d'ailleurs que seuls les êtres animés

sont astreints à ces lois : le même principe sert à déterminer tous les corps. En effet, comme les choses créées diffèrent chacune entre elles par l'ensemble de leur constitution, il faut bien que chacune se compose d'éléments de formes différentes : non qu'elles soient peu nombreuses à se ressembler, mais parce qu'en général les ensembles ne sont pas pareils de tout point. Or
725 puisque les atomes diffèrent, il faut que diffèrent aussi les intervalles, les directions, les combinaisons, les poids, les chocs, les rencontres, les mouvements, qui différencient non seulement les corps des divers animaux, mais qui distinguent la terre de l'ensemble des mers, et la terre du ciel tout entier.

730 *Les atomes sont incolores. Origine de la couleur.* Maintenant, écoute encore ces vérités acquises au prix d'un labeur qui m'est doux. Garde-toi de croire que sont composés d'atomes blancs les corps blancs dont tes yeux contemplent l'éclat, ni que les corps noirs sont issus d'une semence noire; enfin de quelque
735 couleur que soient imprégnés les corps, ne crois pas qu'elle leur vienne de ce que les éléments de leur substance sont teints de cette couleur. En effet les éléments de la matière n'ont aucune couleur, ni semblable ni dissemblable à celle des objets.

Imaginer que de tels éléments sont impossibles à concevoir pour l'esprit, serait de ta part une profonde
740 erreur. En effet les aveugles-nés, qui jamais n'ont distingué la lumière du soleil, savent pourtant dès leur jeune âge reconnaître au toucher des corps dépourvus pour eux de toute couleur; d'où l'on peut conclure que notre esprit peut arriver à la notion de corps
745 dont la surface est absolument incolore. Nous-mêmes

enfin, quand dans les ténèbres aveugles nous touchons un objet, nous ne sentons pas qu'il soit teint d'aucune couleur.

Puisque je triomphe sur ce point, je vais prouver maintenant

(lacune)

Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se changer en
750 toute espèce d'autre couleur : ce que les corps premiers
ne doivent pouvoir aucunement faire. Il faut, en effet,
que quelque chose d'immuable subsiste, pour que toutes
les choses sans exception ne soient pas réduites au
néant. Car tout changement qui fait sortir un être
de ses limites amène aussitôt la mort de ce qu'il était
755 auparavant. Aussi garde-toi de prêter la couleur aux
éléments des corps ; sinon tu fais retourner au néant
tous les corps sans exception.

En outre, si les atomes sont absolument incolores,
et s'ils sont doués de formes diverses qui leur per-
mettent de produire toutes les teintes et de les varier
760 à l'infini, par le jeu de leurs combinaisons, de leurs
positions respectives, des mouvements qu'ils s'im-
priment réciproquement : il te devient aussitôt des
plus faciles d'expliquer pourquoi ce qui était noir tout
765 à l'heure peut devenir soudain d'une blancheur mar-
moréenne : telle la mer, quand les grands vents bou-
leversent sa surface, se transforme en vagues de la
blancheur éclatante du marbre. Il te suffira de dire
que ce que d'ordinaire nous voyons noir, dès qu'il se
produit un mélange dans sa substance, un déplacement
770 de ses éléments, quelques additions ou quelques retran-
chements à sa matière, en arrive aussitôt à nous

paraître éclatant de blancheur. Que si les flots de la mer se composaient d'éléments couleur d'azur, il serait impossible qu'ils blanchissent ; car de quelque manière qu'on bouleverse des éléments couleur d'azur, 775 jamais ils ne pourront passer à la blancheur du marbre.

Supposera-t-on que ce sont des éléments diversement colorés qui donnent à la mer cette teinte uniforme et pure, de même qu'à l'aide de formes diverses, de figures variées, on peut réaliser une figure unique, 780 un carré par exemple? On devrait, dans ce cas, de même que dans le carré nous distinguons les diverses figures composantes, distinguer aussi dans les eaux de la mer, comme dans toute autre teinte également uniforme et pure, les couleurs très différentes, les teintes variées qui les composent. En outre, la variété des figures composantes n'empêche nullement que 785 l'ensemble du contour extérieur ne dessine un carré ; tandis que la variété de couleurs des éléments s'oppose absolument à l'unité de teinte de l'ensemble.

Et par là, la raison qui parfois nous entraîne fausement à supposer des couleurs aux principes des 790 choses, cette raison tombe désormais, puisque les corps blancs ne sont pas formés d'éléments blancs, ni les noirs, d'éléments noirs, mais tous deux d'éléments de formes diverses. En effet, la blancheur naîtra bien plus facilement de l'absence de couleur que de la couleur noire ou de toute autre couleur disparate et opposée.

795 En outre, puisqu'il ne peut y avoir de couleur sans lumière, et que les principes des choses n'apparaissent pas à la lumière, il est évident qu'ils ne sont revêtus d'aucune couleur. Quelle sorte de couleur pourra-t-il y avoir dans les ténèbres aveugles? Bien

plus, la couleur change avec la lumière elle-même,
800 suivant qu'elle est frappée de rayons directs ou obliques : ainsi chatoie au soleil le plumage qui forme une couronne autour de la nuque et du cou de la colombe ; tantôt il a le rouge éclat du rubis, tantôt par une impres-
805 sion différente, il semble mêler au bleu lapis la verte émeraude. De même la queue du paon, quand elle est baignée d'une lumière abondante, change de couleur suivant ses différentes expositions. Puisque ces teintes sont produites par une certaine incidence de la lumière, il faut évidemment en conclure qu'elles ne sauraient
810 exister sans celle-ci. De plus, puisque des impressions différentes viennent frapper la pupille, suivant qu'elle éprouve soit la sensation du blanc, soit celle du noir, ou de toute autre couleur, et que, d'autre part, pour les objets soumis au toucher, la couleur est indifférente,
815 seule la forme importe, il est évident que les atomes n'ont nul besoin de couleur, mais que c'est la variété de leurs formes qui produit la variété de nos impressions colorées.

De plus, s'il n'y a pas entre la forme et la couleur des atomes une dépendance fixe, et si toutes les formes d'atomes peuvent avoir n'importe quelle teinte,
820 pourquoi les corps formés par eux ne sont-ils pas également revêtus de toute espèce de couleurs, et ce, quelle que soit leur espèce ? On devrait en effet voir souvent des vols de corbeaux au blanc plumage répandre partout l'éclat de leur blancheur, des cygnes naître
825 noirs d'une semence noire, ou de toute autre couleur pure ou mélangée.

Ajoutons encore que plus l'on divise un corps en parties menues, plus on peut voir par là la couleur s'évanouir et s'éteindre peu à peu : ainsi en est-il

d'une étoffe de pourpre qu'on divise en menus frag-
 830 ments ; la pourpre, l'écarlate même dont l'éclat dépasse
 de loin toutes les autres couleurs, si l'on détisse l'étoffe
 fil à fil, disparaissent et s'anéantissent : à quoi tu
 peux reconnaître que les parcelles de matière se
 dépouillent de toute couleur avant de se disperser à
 l'état d'atomes.

Enfin tu admets bien que les corps n'émettent pas
 835 tous de sons ni d'odeurs, et en conséquence tu n'attribues
 pas à tous le son et l'odeur. De même, de ce que
 notre œil ne peut discerner tous les corps, on peut con-
 clure qu'il y a des corps privés de couleur, comme il y
 en a qui sont dépourvus d'odeur et de son ; et ces corps
 840 un esprit pénétrant peut aussi bien les concevoir qu'il
 distingue ceux qui manquent des autres qualités.

Les atomes n'ont en Mais ne va pas croire que la cou-
outre ni tempéra- leur soit la seule qualité dont sont
ture, ni son, ni dépouillés les corps premiers : ils
goût, ni odeur. sont aussi dépourvus de toute tem-

845 pérature tiède, froide ou brûlante ; ils errent privés
 de son, dénués de saveur, et n'exhalent aucune odeur
 particulière. Ainsi quand on prépare les délectables
 essences de marjolaine, de myrrhe, ou de la fleur du
 nard qui, pour notre odorat exhale un parfum de nectar,
 850 il faut avant tout s'attacher à trouver, autant que faire
 se peut, une sorte d'huile parfaitement inodore, qui
 n'envoie à nos narines aucune émanation, de manière
 que les parfums mêlés et assimilés par la cuisson à sa
 substance soient aussi peu que possible altérés au contact
 de son âcreté : pour la même raison, les atomes ne
 855 doivent apporter dans la création des choses aucune
 odeur propre, aucun son, puisqu'ils ne peuvent émettre

aucune émanation, ni enfin aucune saveur quelconque, aucune température froide, chaude, ou tiède, ni rien de semblable. Du reste, en général, tout ce qui est de
860 nature périssable, d'une substance molle et souple, cassante et friable, poreuse et rare, tout cela doit nécessairement être étranger aux atomes, si nous voulons asseoir l'univers sur des fondements éternels, sur lesquels son salut puisse reposer entièrement : sinon tu verras tous les corps sans exception retourner au néant.

865 *Origine de la vie et de la sensibilité.* Passant aux corps que tu vois doués de sentiments, il te faut maintenant convenir qu'ils sont pourtant formés d'éléments insensibles. Loin de réfuter et de combattre cette vérité, des faits évidents, d'expérience journalière, semblent nous prendre par la main pour nous y conduire d'eux-mêmes, et nous obligent à croire que
870 d'éléments insensibles peuvent naître, comme je le dis, des animaux vivants.

En effet on peut voir des vers vivants sortir de la fange infecte, quand, à la suite de pluies excessives, la terre détrempée se décompose ; et du reste tous les
875 corps se transforment de la même manière. Les fleuves, les frondaisons, les gras pâturages se transforment en troupeaux, les troupeaux se transforment en corps humains, et notre corps à son tour souvent s'en va accroître les forces des bêtes sauvages et le corps des oiseaux aux ailes puissantes. Ainsi la nature convertit en corps vivants toute espèce de nourriture, elle en
880 forme tous les sens des êtres animés, à peu près comme elle fait jaillir la flamme du bois sec, et convertit en feu toute espèce de corps. Vois-tu maintenant l'im-

portance que prennent pour les atomes, et l'ordre
885 dans lequel ils sont rangés, et leurs mélanges, et les
mouvements qu'ils s'impriment réciproquement?

Mais quel est donc l'argument qui vient frapper
ton esprit, le mettre en garde, et l'amène à exprimer
diverses réflexions qui t'empêchent de croire que de
l'insensible le sensible puisse naître? C'est sans doute
890 que les pierres, le bois et la terre même mélangés ne
peuvent cependant engendrer la sensibilité vitale.
Aussi, et c'est le moment de t'en souvenir, n'ai-je
pas prétendu que, quelles que soient les substances
qui créent les corps sensibles, toutes sans restriction
peuvent, sur-le-champ, produire la sensibilité; mais il
faut tenir compte du rôle que jouent, d'abord la peti-
895 tesse des éléments qui créent le sensible, puis leur
forme, enfin leurs mouvements, leur ordre, leurs
positions : conditions dont aucune n'apparaît réalisée
dans le bois et les glèbes de tout à l'heure. Et pourtant
ces matières, quand elles sont comme putréfiées par
les pluies, engendrent des vermiseaux : c'est que leurs
900 éléments, déplacés de leur ordre ancien par ce nouvel
état de choses, se combinent de la manière qu'il faut
pour faire naître des êtres vivants.

Ensuite, ceux qui supposent que d'éléments sensibles
peut naître le sensible, accoutumés qu'ils sont à
voir leurs sensations dériver d'autres organes égale-
ment sensibles

(lacune)

<attribuent aux éléments des choses des qualités périssables>, puisqu'ils en font des substances molles. Car la
905 sensibilité est tout entière liée aux viscères, aux nerfs,

aux veines, organes qui tous nous apparaissent formés de substance molle et périssable. Admettons néanmoins pour un moment que de tels éléments puissent éternellement subsister : encore faudra-t-il ou qu'ils aient une sensibilité partielle, ou leur attribuer celle de
910 l'être vivant tout entier. Mais il est impossible aux parties du corps d'être sensibles par elles-mêmes ; car toute sensation des membres se réfère à l'âme, et la main séparée du corps ne peut conserver de sensibilité, ni du reste aucun organe isolé. Reste donc à les
915 assimiler à des êtres vivants tout entiers. En ce cas il faut qu'ils sentent exactement ce que nous sentons, pour pouvoir partout coopérer à la sensibilité vitale. Mais alors comment pourront-ils se dire les principes des choses, et éviter les chemins de la mort, puisqu'ils seront des êtres vivants, et que vivant et
920 mortel ne sont qu'une seule et même chose ? Admettons encore qu'ils le puissent : mais de leur union et de leur assemblage ils ne produiront rien qu'une mêlée, une cohue d'êtres animés, de même évidemment qu'une réunion d'hommes, de bestiaux, d'animaux sauvages ne saurait donner naissance à aucun corps. Supposera-t-on qu'une fois dans le corps ils abandonnent leur
925 propre sensibilité pour en prendre une autre : en ce cas quel besoin avait-on de leur accorder ce qu'on leur enlève ? Il ne nous reste plus que notre recours de tout à l'heure : puisque nous voyons se changer en poussins vivants les œufs des oiseaux, et les vers sortir en grouillant de la terre lorsque l'excès des pluies l'a corrom-
930 pue, on en peut évidemment conclure que le sensible peut naître de l'insensible.

Quelqu'un ira-t-il dire que tout au moins, pour que le sensible naisse du non sensible, il faut une trans-

formation, ou une sorte d'enfantement qui le produise et l'amène au jour, il me suffira de lui expliquer
935 et de lui démontrer qu'il n'y a pas d'enfantement sans un concours préalable de germes, ni de transformation sans une réunion antérieure.

En premier lieu, il est impossible aux sens d'aucun corps d'exister avant la naissance de l'être vivant lui-même. Auparavant, en effet, les matériaux composants
940 demeurent dispersés dans l'air, les cours d'eau, la terre et les produits de la terre, ils n'ont pu s'unir de manière à produire la vie, ni combiner entre eux les mouvements harmonieux qui allument en nous les sens, ces gardiens clairvoyants qui veillent sur chaque être.

En outre, qu'un être vivant soit frappé d'un coup
945 trop violent, et insupportable à sa nature : le voilà tout à coup qui s'abat, et la sensibilité du corps et de l'âme tout entière confondue. En effet, les positions des éléments sont détruites ; au fond de l'être les mouvements vitaux se trouvent entravés, jusqu'au moment où la matière, bouleversée dans tous les membres,
950 délie les nœuds vitaux qui reliaient l'âme au corps, la désagrège et la chasse au dehors par tous les pores. Car, quel autre pouvoir pourrions-nous attribuer à un tel choc, sinon celui de démolir et de désagréger ?

Il peut se faire aussi qu'après un coup moins violent,
955 les mouvements vitaux qui subsistent triomphent du choc et, forts de ce triomphe, apaisent le violent tumulte excité par le coup, ramènent chaque élément dans ses conduits naturels, et, arrêtant la marche de la Mort déjà pour ainsi dire maîtresse du corps, ral-
960 lument la sensibilité presque abolie. Sinon, comment du seuil même de la Mort l'être pourrait-il rassembler ses

esprits, et revenir à l'existence plutôt que d'achever une carrière déjà presque à son terme, et de s'en aller?

En outre, puisqu'il y a douleur dès que les éléments de la matière, bouleversés par quelque force à travers
965 la chair vivante et les membres, s'agitent en désordre au fond de leurs demeures, et que, lorsqu'ils reviennent à leur place, il y a doux plaisir, il est évident que les principes ne peuvent être éprouvés par aucune douleur, ni ressentir par eux-mêmes aucun plaisir : il
970 n'entre en effet dans leur substance aucun élément dont les déplacements puissent leur causer une impression de souffrance, ou au contraire de plaisir et de douceur. Ils ne peuvent donc être doués de sensibilité.

Enfin s'il faut, pour que tout être animé soit capable de sensations, accorder la sensibilité à ses éléments
975 comment seront les éléments qui forment en particulier l'espèce humaine? Sans doute sont-ils secoués par les convulsions d'un rire aux éclats, et baignent-ils de la rosée des larmes leurs yeux et leurs joues ; sans doute sont-ils habiles à discourir sur le mélange des corps, comme à étudier les éléments qui les composent
980 eux-mêmes? Puisqu'ils sont en tout point semblables à un mortel tout entier, eux-mêmes doivent également être formés d'autres éléments, puis ceux-ci d'autres encore, sans que jamais tu oses t'arrêter. Car je ne te lâcherai pas, et tout être que tu me citeras capable de parler, de rire et de raisonner, devra logiquement
985 être formé d'éléments possédant ces facultés. Que si cette hypothèse nous apparaît comme délirante et folle, si l'on peut rire sans être formé d'atomes rieurs, raisonner et rendre compte des choses en termes doctes, sans atomes philosophes et orateurs, pourquoi les

êtres que nous voyons capables de sensations ne pourraient-ils de même être composés d'atomes entièrement privés de sensibilité?

Enfin nous sommes tous issus d'une semence venue du ciel : l'éther est notre père commun ; c'est de lui que la terre, notre mère et notre nourrice, reçoit les gouttes claires de la pluie fécondante ; c'est ainsi qu'elle enfante les riantes moissons, les arbres vigoureux, qu'elle enfante le genre humain et toutes les espèces sauvages : puisqu'à tous elle fournit les aliments qui leur permettent de se nourrir, de mener une douce existence, et de propager leur espèce ; aussi mérite-t-elle le nom de mère qu'elle a reçue. De même tout ce qui est sorti de la terre s'en retourne à la terre, et tout ce qui émane des régions de l'éther regagne les régions du ciel qui le recueillent de nouveau ; ainsi la mort ne détruit pas les corps au point d'anéantir leurs éléments : elle ne fait que dissoudre leur union. Puis elle en forme d'autres combinaisons, et fait en sorte que toutes choses modifient leurs formes et changent leurs couleurs, acquièrent la sensibilité et la rendent en un instant : ce qui te montre de quelle importance sont pour les mêmes atomes les combinaisons, les positions, les mouvements qu'ils s'impriment entre eux. Ne va donc pas prendre pour une qualité inhérente aux éléments éternels de la matière cette apparence que nous voyons ondoyer à la surface des corps, naître par moments et soudain disparaître. Ainsi, dans nos vers eux-mêmes, faut-il tenir compte, pour chaque lettre, et des combinaisons où elle entre, et de la place qu'elle y occupe. Car les mêmes caractères désignent le ciel, la mer, la terre, les fleuves, le soleil ; les mêmes encore, les mois-

sons, les arbres, les animaux : s'ils ne sont pas tous pareils, du moins se ressemblent-ils pour la plus grande partie ; mais c'est par leur ordonnance que diffèrent les mots. Ainsi en est-il dans les corps eux-mêmes :
1020 que dans les éléments [les intervalles, les passages, les assemblages, les poids, les chocs], les rencontres, les mouvements, l'ordre, la position, les figures soient changés, et les corps doivent changer, eux aussi.

Annonce d'une vérité nouvelle.

Et maintenant, prête-nous ton attention à la voix de la vérité. Car une chose étonnamment nouvelle s'apprête à
1025 frapper ton oreille, un nouvel aspect de la nature va se révéler à toi. Mais il n'y a pas de vérité si facile à croire qui n'apparaisse d'abord comme plutôt incroyable, ni du reste rien de si grand, de si étonnant pour lequel notre admiration ne diminue peu à
1030 peu. Et tout d'abord contemple la couleur claire et pure du ciel, et tous les mondes qu'il renferme en lui, les astres errants de toutes parts, la lune, le soleil et sa lumière à l'éclat incomparable : si tous ces objets aujourd'hui pour la première fois apparaissaient aux mortels, si, brusquement, à l'improviste, ils surgissaient
1035 à leurs regards, que pourrait-on citer de plus merveilleux que cet ensemble, et dont l'imagination des hommes eût moins osé concevoir l'existence? Rien, à mon avis ; tant ce spectacle eût paru prodigieux. Vois maintenant : personne, tant on est fatigué et blasé de cette vue, ne daigne plus lever les yeux sur les
1040 régions lumineuses du ciel. Cesse donc, pour la seule raison que la nouveauté t'effraye, de rejeter mon système de ton esprit ; mais aiguise d'autant plus ton jugement, pèse les choses, et, si la doctrine te semble

vraie, avoue-toi vaincu ; si ce n'est que mensonge, ceins tes armes pour la combattre. L'esprit en effet cherche à comprendre, étant donné que l'espace s'étend
1045 infini au delà des limites de notre monde, ce qui se trouve dans cette immensité où l'intelligence peut à sa volonté plonger ses regards, où la pensée s'envole d'un essor libre et spontané.

Pluralité des mon- des dans l'univers infini. En premier lieu pour nous, nulle part, dans aucun sens, du côté droit comme du gauche, en haut, en bas,

1050 par tout l'univers, il n'est pas de limite : comme je l'ai montré, comme la chose le crie d'elle-même, comme il ressort en toute clarté de la nature même du vide. Dès lors, on ne saurait tenir pour nullement vraisemblable, quand de toutes parts s'ouvre l'espace libre et sans limites, quand des semences innombrables en nombre,
1055 infinies au total, voltigent de mille manières, animées d'un mouvement éternel, que seuls notre terre et notre ciel aient été créés, et qu'au delà restent inactifs tous ces innombrables corps premiers. Et ce d'autant plus que ce monde est l'œuvre de la nature : c'est d'eux-mêmes, spontanément, par le hasard des rencontres
1060 que les éléments des choses, après s'être unis de mille façons, pêle-mêle, sans résultat ni succès, aboutirent enfin à former ces combinaisons, qui, aussitôt réunies, devaient être à jamais les origines de ces grands objets : la terre, la mer et le ciel et les espèces vivantes. Aussi, je le répète encore, il te faut avouer qu'il y a
1065 ailleurs d'autres groupements de matière analogues à ce qu'est notre monde, que dans une étroite jalouse l'éther tient enlacé.

Du reste, quand la matière est prête en abondance,

quand le lieu est à portée, que nulle chose, nulle
raison ne s'y oppose, il est évident que les choses doi-
1070 vent prendre forme et arriver à leur terme. Et si
maintenant les éléments sont en telle quantité que
toute la vie des êtres vivants ne suffirait pas pour
les dénombrer ; si la même force, la même nature
subsistent pour pouvoir rassembler en tous lieux ces
éléments dans le même ordre qu'ils ont été rassem-
1075 blés sur notre monde, il te faut avouer qu'il y a dans
d'autres régions de l'espace d'autres terres que la
nôtre, et des races d'hommes différentes, et d'autres
espèces sauvages.

A cela s'ajoute que, dans la somme des choses, il
n'y en a pas qui soit isolée, qui naisse unique, qui gran-
disse unique et seule en son genre : mais chacune
appartient à quelque famille, et très nombreuses sont
1080 celles de la même espèce. Et tout d'abord considère
les êtres vivants : tu trouveras que c'est ainsi qu'ont
été créées et la race des fauves errants sur les mon-
tagnes, et la descendance des hommes, et enfin les
troupes muettes des poissons écailleux et les diverses
sortes de races ailées. Aussi, d'après le même prin-
cipe, faut-il reconnaître que le ciel, et la terre, et le
1085 soleil, la lune, la mer, et tout ce qui est, loin d'être
uniques de leur espèce, existent au contraire, en
nombre innombrable ; puisque leur existence a son
terme inébranlablement fixé, et qu'ils sont d'essence
mortelle tout autant que toutes les sortes de corps que
chaque espèce terrestre présente en abondance.

1090 *Tout se passe donc
sans l'interven-
tion des dieux.*

Ces vérités connues et bien en ta
possession, aussitôt la nature t'apparaît libre, exempte de maîtres orgueil-

lieux, accomplir tout d'elle-même, spontanément et
 sans contrainte, sans la participation des dieux. "Car,
 j'en atteste les cœurs sacrés des dieux, tout pleins
 d'une paix inaltérable, qui mènent une vie sans trouble
 1095 et des jours sans nuage, qui donc pourrait régir l'en-
 semble de cette immensité ; qui pourrait tenir d'une
 main assez ferme les fortes rênes capables de gouverner
 l'infini ? Qui pourrait faire tourner de concert tous les
 cieux, échauffer des feux de l'éther toutes les terres
 fertilisées, en tous lieux, en tout temps se trouver tou-
 1100 jours prêt, pour faire les ténèbres avec les nuages,
 pour ébranler du tonnerre les espaces sereins du ciel,
 lancer la foudre, démolir parfois son propre temple, et,
 se retirant dans les déserts, s'y exercer furieusement
 à lancer ce trait qui souvent passe à côté des coupables
 et va, par un châtement immérité, priver de la vie des
 innocents ?

1105 *De la naissance du monde et de son
 accroissement. Signes de sa vieil-
 lesse et de sa mort
 inévitable.* Après l'époque de la naissance du
 monde, après que se fut levé le pre-
 mier jour de la mer, après l'appari-
 tion simultanée de la terre et du
 soleil, il s'ajouta à leur matière de
 nombreux corps venus du dehors, il s'y ajouta
 tout autour des éléments que le grand tout, en les
 précipitant, réunit dans ces régions ; ce sont eux qui
 permirent à la mer et à la terre de s'accroître, à
 1110 l'édifice céleste de s'agrandir et de dresser ses toits
 altiers loin de la terre, à l'air de s'élever dans l'espace.
 Car, de toutes parts qu'ils viennent, tous les éléments
 sont répartis par les chocs entre les corps auxquels
 ils sont destinés, et tous se dirigent vers leurs espèces.
 L'eau va rejoindre l'eau ; c'est d'éléments terrestres

1115 que la terre s'accroît ; le feu va former le feu ; l'éther, l'éther jusqu'au moment où tout est amené à l'extrême limite de sa croissance et de son achèvement par la nature créatrice de toutes choses : ce qui arrive, quand les éléments qui pénètrent dans les organes vitaux ne l'emportent plus sur ceux qui s'en écoulent et s'en
1120 échappent. C'est alors que s'arrête le progrès de la vie pour tous les êtres ; c'est alors que la nature intervient avec ses forces pour refréner la croissance.

Car tous les corps que tu vois grandir suivant une heureuse progression, et gravir peu à peu les degrés de l'âge adulte, absorbent plus d'éléments qu'ils n'en
1125 rejettent, tant que la nourriture n'a pas de peine à se répandre dans toutes les veines, et que les tissus ne sont pas assez lâches et distendus pour laisser échapper beaucoup de substance, et dépenser plus que leur âge n'assimile de nourriture. Car certainement il s'écoule et s'échappe des corps beaucoup d'éléments, il faut se rendre à cette vérité : pourtant le nombre de ceux
1130 qui s'y ajoutent doit l'emporter, jusqu'au jour où le faite de la croissance est atteint. Dès ce moment, petit à petit les forces et la vigueur de l'adolescence sont brisées par l'âge, qui glisse vers la décrépitude. En effet, plus un corps qui cesse de croître est vaste, plus sa surface est large, plus nombreux sont les élé-
1135 ments qu'il répand de toutes parts et laisse échapper de sa substance ; de plus, les aliments ont peine à se distribuer dans toutes les veines, et ne suffisent pas, pour compenser le torrent qui s'échappe à larges flots, à produire la substance nécessaire. Il est donc normal que les corps périclent, quand ils se sont appauvris
1140 par cet écoulement incessant, et que de toutes parts ils succombent aux chocs du dehors ; car la nourriture

finit par manquer au grand âge, et les chocs répétés des éléments extérieurs ne cessent d'affaiblir l'être et de vaincre sa résistance sous leurs coups acharnés.

C'est ainsi qu'à leur tour les murailles qui entourent
1145 le vaste monde, succombant aux assauts du temps, ne formeront plus que décombres et ruines poussiéreuses. Partout, en effet, la nourriture doit réparer et renouveler les corps ; partout elle doit les étayer ; partout les soutenir : tâche impossible du reste, puisque
1150 ni les veines ne peuvent tolérer la quantité suffisante, ni la nature fournir la quantité nécessaire. Et voici que dès maintenant notre époque a perdu ses forces, et la terre, lasse d'engendrer, a peine à créer de petits animaux, elle qui a créé toutes les espèces, et enfanté les corps gigantesques de bêtes sauvages. Car, je pense, les espèces mortelles n'ont point été descendues
1155 des hauteurs du ciel dans nos campagnes par un câble d'or ; ce n'est pas la mer, ni les flots venant battre les roches qui les ont créées : mais la même terre les engendra, qui maintenant les nourrit de sa substance.

En outre, les moissons blondes, les riches vignobles, c'est elle-même qui spontanément les créa la première pour les mortels ; c'est elle-même qui a donné les fruits
1160 savoureux et les gras pâturages, qui maintenant ont peine à pousser, malgré nos efforts pour les faire croître. Nous y épuisons nos bœufs et les forces de nos cultivateurs ; nous y usons le fer des charrues, et les champs nous donnent en retour à peine le nécessaire : tant ils sont avares de leurs fruits, tant ils exigent d'efforts pour produire. Déjà, hochant la tête, le laboureur
1165 chargé d'ans soupire sans cesse, à la pensée que tout son grand labeur est demeuré stérile, et quand il compare le présent au passé, il ne manque pas de vanter le

bonheur de son père. Tout triste aussi, le planteur d'une vigne aujourd'hui vieille et rabougrie incrimine l'action du temps, accable son époque de ses plaintes, et va
1170 sans cesse grondant que les hommes d'autrefois, tout remplis de piété, trouvaient une subsistance très facile sur un étroit domaine, et ce, malgré la part de terre bien moindre assignée à chacun : sans s'apercevoir que tout dépérit peu à peu, et marche vers la bière, épuisé par la longueur du chemin de la vie.

LIVRE III

Invocation au divin Du fond de ténèbres si grandes,
Épicure. toi qui le premier sus faire jaillir
une si éclatante lumière, et nous éclairer sur les
vrais biens de la vie, je suis tes traces, ô gloire du
peuple grec, et je pose aujourd'hui le pied sur l'em-
5 preinte même laissée par tes pas ; moins désireux de
rivaliser avec toi que guidé par ton amour qui m'engage
à t'imiter. Que peut prétendre l'hirondelle contre les
cygnes ? Et avec leurs membres tremblants les che-
vreaux pourraient-ils égaler à la course l'élan du cheval
fougueux ? C'est toi, ô père, l'inventeur de la vérité :
10 c'est toi qui nous prodigues les leçons paternelles ;
c'est dans tes livres, ô maître glorieux, que semblables
aux abeilles qui dans les prés fleuris vont partout
butinant, nous allons nous aussi nous repaître de ces
paroles d'or, toutes d'or, les plus dignes qui furent
jamais de la vie éternelle.

A peine ta doctrine commence-t-elle de sa voix puis-
15 sante à proclamer ce système de la nature, issu de ton

divin génie, qu'aussitôt se dissipent les terreurs de
 l'esprit ; les murailles de notre monde s'écartent ;
 à travers le vide tout entier je vois s'accomplir les
 choses. A mes yeux apparaissent la puissance des
 dieux, et leurs paisibles demeures, que n'ébranlent
 point les vents, que les nuages ne battent point de
 20 leurs pluies, que la blanche neige condensée par le
 froid aigu n'outrage point de sa chute ; mais un éther
 toujours sans nuage les couvre de sa voûte, et leur
 verse à larges flots sa riante lumière. A tous leurs
 besoins pourvoit la nature, et rien ne vient jamais
 25 effleurer la paix de leurs âmes. Au contraire, nulle part
 ne m'apparaissent les régions de l'Achéron, et la terre
 ne m'empêche pas de distinguer tout ce qui sous mes
 pieds s'accomplit dans les profondeurs du vide.
 Devant ces choses, je me sens saisi d'une sorte de
 volupté divine et d'horreur, à la pensée que la nature,
 30 ainsi découverte par ton génie, a levé tous ses voiles
 pour se montrer à nous.

Transition, argument du livre III. Et, après t'avoir fait connaître
Le poète veut étudier la nature de l'âme, et détruire la crainte de la mort. la nature des éléments constitutifs
 de l'univers, la variété de leurs
 formes et le mouvement éternel qui
 les entraîne et les fait s'envoler
 spontanément dans l'espace, et la

35 manière dont ils peuvent créer toute chose, pour-
 suivant mon objet, c'est, semble-t-il, la nature
 de l'esprit et de l'âme que je dois maintenant
 éclaircir dans mes vers ; il faut chasser et culbuter
 cette crainte de l'Achéron, qui, pénétrant jus-
 qu'au fond de l'homme, jette le trouble dans la
 40 vie, la colore tout entière de la noirceur de la mort,

et ne laisse subsister aucun plaisir pur et sans ombre.

Sans doute, souvent les hommes vont proclamant que les maladies, la honte sont plus à craindre que le Tartare et la mort ; qu'ils savent bien que la nature de l'âme se compose de sang, ou bien encore de vent, suivant l'opinion où les porte leur fantaisie ; et qu'en
45 conséquence ils n'ont nul besoin de notre enseignement ; mais au trait suivant tu pourras remarquer que ce sont là propos glorieux de fanfarons plutôt que l'expression d'une conviction réelle. Ces mêmes hommes, chassés de leur patrie, bannis loin de la vue de leurs semblables, flétris par un grief infamant,
50 accablés enfin de tous les maux, ils vivent ; et malgré tout, partout où les ont amenés leurs misères, ils sacrifient aux morts, ils immolent des brebis noires, ils adressent aux dieux Mânes des offrandes ; et l'acuité même de leurs maux ne fait qu'exciter davantage leurs esprits à se tourner vers la religion. C'est donc
55 dans les dangers et les épreuves qu'il convient de juger l'homme ; c'est l'adversité qui nous révèle ce qu'il est : alors seulement la vérité jaillit du fond du cœur ; le masque s'arrache, la réalité demeure.

Enfin l'amour des richesses, l'aveugle désir des
60 honneurs qui poussent les misérables hommes à transgresser les limites du droit, parfois même à se faire les complices et les serviteurs du crime, et nuit et jour s'efforcer par un labeur sans égal d'émerger jusqu'au faite de la fortune : toutes ces plaies de la vie, c'est pour la plus grande part la crainte de la mort-
65 qui les nourrit. En effet, dans l'opinion commune, le mépris infamant et la poignante pauvreté paraissent incompatibles avec une existence douce et stable, et,

dans cette vie même, semblent 'pour ainsi dire séjourner aux portes mêmes de la mort. Aussi les hommes, sous la contrainte de leur vaine terreur, veulent fuir
70 loin de ces maux et les écarter loin d'eux : ils versent alors le sang de leurs concitoyens pour enfler leur richesses ; ils doublent leur fortune avec avidité, accumulant meurtre sur meurtre ; cruellement ils se réjouissent des tristes funérailles d'un frère, et la table de leurs proches leur est un objet de haine et d'effroi.

D'une manière toute semblable, c'est souvent cette même crainte qui fait naître au cœur des hommes la
75 desséchante envie : sous leurs yeux, se plaignent-ils, celui-là a la puissance, celui-là attire tous les regards, il marche dans l'éclat des honneurs, tandis qu'eux-mêmes se roulent dans les ténèbres et dans la fange. Les uns périssent pour des statues, pour la gloire du nom. Et souvent même la crainte de la mort pénètre
80 les humains d'une telle haine de la vie et de la vue de la lumière, qu'ils se donnent volontairement la mort dans l'excès de leur détresse, oubliant que la source de leurs peines est cette crainte elle-même, que c'est elle qui persécute la vertu, qui rompt les liens de l'amitié, qui, en un mot, détruit toute piété par ses
85 conseils. Déjà souvent n'a-t-on pas vu des hommes trahir leur patrie et leurs chers parents, pour éviter les demeures de l'Achéron ? Car semblables aux enfants qui tremblent et s'effraient de tout dans les ténèbres aveugles, nous-mêmes en pleine lumière souvent nous craignons des dangers aussi peu terribles que ceux
90 que leur imagination redoute et croit voir s'approcher dans la nuit. Cette terreur et ces ténèbres de l'âme, il faut donc que les dissipent, non les rayons du soleil

et les traits lumineux du jour, mais la vue de la nature et son explication.

95 *L'esprit et l'âme sont une partie du corps, et non une disposition générale, une harmonie.* En premier lieu je dis que l'esprit, ou la pensée, comme on l'appelle souvent, dans lequel résident le conseil et le gouvernement de la vie, est partie de l'homme non moins que la main, le pied, et les yeux sont partie de l'ensemble de l'être vivant.

(lacune)

<En vain certains prétendent> que la sensibilité de l'esprit n'est pas logée dans une certaine partie du corps, mais que c'est une sorte de disposition vitale du corps,
 100 une harmonie, disent les Grecs, quelque chose qui nous donne la vie et le sentiment, alors que l'esprit ne réside nulle part ; de même qu'on parle souvent de la bonne santé du corps, et pourtant la santé n'est pas un organe du sujet bien portant. Ainsi la sensibilité de l'esprit
 105 n'a point pour eux de siège particulier : ce en quoi ils me semblent se fourvoyer grandement et en tout point. Souvent en effet la partie extérieure et visible de notre corps est malade, tandis que par une autre partie cachée nous sommes en joie ; et d'autre part il arrive souvent que le contraire ait lieu à son tour, et qu'un homme malheureux dans son esprit soit sain et joyeux dans
 110 tout son corps : exactement comme un malade peut souffrir du pied, sans avoir cependant aucune douleur dans la tête. En outre, quand le doux sommeil tient nos membres captifs, lorsqu'étalé, privé de sentiment, notre corps repose appesanti, il y a pourtant en nous
 115 autre chose qui à ce moment s'agite de mille manières,

et qui est le siège de tous les mouvements de joie, de toutes les vaines inquiétudes du cœur.

Maintenant, voici qui te fera connaître que l'âme, elle aussi, réside dans les membres et que ce n'est point l'harmonie qui donne au corps la sensibilité. Tout d'abord il est fréquent qu'après la perte d'une grande
120 partie de substance, la vie néanmoins se maintienne dans nos membres ; et inversement, il suffit de quelques atomes de chaleur échappés du corps, d'un peu d'air exhalé par la bouche, pour que cette même vie déserte aussitôt nos veines et abandonne nos os : à quoi tu
125 peux reconnaître que tous les éléments n'ont pas un rôle égal, et n'assurent pas également notre sauvegarde ; mais ce sont plutôt les principes du vent et de la chaleur qui ont le soin de maintenir la vie dans nos membres. Il y a donc une chaleur vitale, un souffle vital dans le corps même, qui au moment de la mort se retirent de nos membres.

130 Aussi, puisque la nature de l'esprit et de l'âme s'est révélée à nous comme une partie du corps, renonce à ce terme d'harmonie, qui semble descendu pour les musiciens des hauteurs de l'Hélicon ; — ou peut-être encore l'ont-ils emprunté d'ailleurs pour l'appliquer à leur objet qui n'avait pas encore de nom particulier ;
135 — en tout cas, qu'ils le gardent : pour toi, écoute la suite de mon discours.

Rapports de l'esprit et de l'âme. Maintenant, je dis que l'esprit et l'âme se tiennent étroitement unis, et ne forment ensemble qu'une seule substance ; mais ce qui est la tête et ce qui domine pour ainsi dire dans tout le corps est ce conseil que nous
140 appelons l'esprit et la pensée. Et celui-ci a son

siège fixé au milieu de la poitrine. C'est là en effet que tressautent l'effroi et la peur ; c'est cette région que la joie fait palpiter doucement : c'est donc là que résident l'esprit et la pensée. L'autre partie de l'ensemble, l'âme, disséminée par tout le corps, obéit et se meut à la volonté et sous l'impulsion de l'esprit.

145 L'esprit est capable à lui seul de raisonner par lui-même et pour lui-même, et de se réjouir pour lui-même, alors qu'aucune impression ne vient affecter l'âme et le corps au même moment. Et de même que la tête ou l'œil, sous l'attaque de la douleur, peuvent souffrir en nous, sans que nous ayons mal également dans tout le corps, de même il arrive que l'esprit soit seul

150 à souffrir ou à être animé par la joie, tandis que le reste de l'âme, épars dans le corps et les membres, n'est ému d'aucune impression nouvelle. Mais lorsqu'une crainte plus violente vient bouleverser l'esprit, nous voyons l'âme entière s'émouvoir de concert dans nos membres ; et sous l'effet de cette sensation la

155 sueur et la pâleur se répandre sur tout le corps, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue s'obscurcir, les oreilles tinter, les membres défaillir ; enfin à cette terreur de l'esprit nous voyons souvent des hommes succomber : à quoi chacun pourra facilement reconnaître que l'âme est en étroite union avec l'esprit,

160 et qu'une fois violemment heurtée par l'esprit, elle frappe à son tour le corps et le met en branle.

Matérialité de leur substance. Ce même raisonnement nous enseigne que la substance de l'esprit et de l'âme est matérielle. Car si nous la voyons porter nos membres en avant, arracher notre corps au sommeil, nous faire changer de visage, diriger et

gouverner le corps humain tout entier ; comme
165 aucune de ces actions ne peut évidemment se
produire sans contact, ni le contact sans matière,
ne devons-nous pas reconnaître la nature matérielle
de l'esprit et de l'âme?

De plus, il est également vrai que l'esprit souffre
avec le corps, qu'il partage les sensations du corps,
170 comme il t'est facile de le voir. Si, sans détruire tout
à fait la vie, la pointe barbelée d'un trait pénètre en
nous et déchire les os et les nerfs, il en résulte néan-
moins une défaillance, un affaissement à terre plein
de douceur, puis une fois à terre une confusion qui
175 naît dans l'esprit, et, par moments, une velléité impré-
cise de nous relever. Donc, c'est de matière qu'il faut
que soit formée la substance de l'esprit, puisque des
traits et des coups matériels sont capables de la faire
souffrir.

Extrême subtilité de leurs éléments. Mais, cet esprit, de quels éléments
est-il formé? comment est-il consti-
tué? Continuant mon exposé, je vais maintenant
te l'expliquer.

En premier lieu, je dis qu'il est tout à fait subtil
et composé de corps extrêmement menus. Pour t'en
180 convaincre, tu n'auras qu'à réfléchir à ceci. Il n'est
rien, de toute évidence, qui s'accomplisse avec la
rapidité que met l'esprit à se proposer un acte, et à
en commencer l'exécution. L'esprit est donc plus
prompt à se mouvoir qu'aucun des objets placés
185 sous nos yeux et à portée de nos sens. Mais une
substance si mobile doit se composer d'éléments à la
fois extrêmement ronds et extrêmement menus, pour
que l'impulsion du moindre choc puisse les mettre en

mouvement. Car si l'eau s'agite et s'écoule sous le plus
190 léger choc, c'est qu'elle est formée d'atomes petits et
qui roulent les uns sur les autres. Au contraire, la
nature du miel est plus épaisse, sa liqueur plus pares-
seuse, son écoulement plus lent ; car la cohésion est
plus grande dans toute la masse de sa matière, évi-
demment parce qu'elle est formée d'éléments moins
195 lisses, moins subtils et moins ronds. Vois la graine du
pavot : un souffle, suspendu et léger, suffit pour en
écrouler et répandre un amas assez haut : mais sur un
tas de pierres ou d'épis, le même souffle ne peut rien.
C'est donc que les corps les plus petits et les plus lisses
200 sont aussi doués de la plus grande vitesse. Au contraire,
tous ceux qui se trouvent être plus lourds et plus
rugueux sont aussi les plus stables.

Ainsi donc, puisque la substance de l'esprit s'est
révélée comme d'une mobilité sans égale, il faut qu'elle
205 se compose d'éléments extrêmement petits, lisses et
ronds : vérité dont la connaissance, ô mon cher, t'apparaîtra dans bien des cas comme utile et opportune.

Autre preuve encore qui te montrera la ténuité
du tissu de cette substance, le peu d'espace qu'elle
210 occuperait s'il était possible de la condenser : une fois
l'homme en proie au paisible sommeil de la mort,
quand la substance de l'esprit et de l'âme s'est retirée,
il n'est rien dans tout le corps dont on puisse constater
la perte, ni dans l'aspect ni dans le poids : la mort
215 laisse tout en place, sauf la sensibilité et la chaleur
vitales. Il faut donc que l'âme tout entière soit formée
d'éléments tout petits, et se distribue dans les veines,
la chair, les nerfs ; puisque, même après sa retraite
totale du corps tout entier, la ligne extérieure des
220 membres se garde encore intacte, et le poids n'a pas

perdu un grain. Ainsi en est-il d'un vin dont le bouquet s'est évanoui, d'un parfum dont la douce haleine s'est dissipée aux vents, d'un corps qui a perdu de sa saveur : notre regard ne voit pas que l'objet lui-même
225 ait rien perdu de sa taille ; rien non plus ne manque à son poids ; évidemment parce que la saveur et l'odeur sont produits par un grand nombre d'éléments minuscules répandus dans toute la substance des corps. Aussi, encore une fois, la substance de l'esprit, et de l'âme ne peut qu'être formée d'atomes aussi petits
230 que possible, puisque sa fuite n'enlève rien au poids du corps.

Des quatre éléments de cette substance et de leurs combinaisons. Pourtant, cette substance, n'imaginons pas qu'elle soit simple. Il s'échappe en effet des mourants un léger souffle, mêlé de chaleur : or la chaleur implique avec soi de l'air ; et il n'est point de
chaleur à laquelle de l'air ne se trouve également
235 mêlé. La légèreté et la ténuité mêmes de la chaleur impliquent nécessairement que sa substance est traversée par de nombreux atomes d'air en mouvement.

Déjà donc, trois éléments nous sont apparus dans la substance de l'esprit, et pourtant tous les trois ensemble ne suffisent pas à créer la sensibilité : l'esprit, en effet, refuse d'admettre qu'aucun d'eux puisse créer
240 les mouvements de la sensibilité, qui provoquent à leur tour ceux de la pensée. Il est donc nécessaire de leur adjoindre encore une quatrième substance. Celle-ci n'a reçu aucun nom ; rien de plus mobile et de plus tenu qu'elle ; rien dont les éléments soient plus petits
245 et plus lisses ; c'est elle qui, la première, répartit dans

les membres les mouvements sensitifs. La première, en effet, elle s'émeut, en raison de la petitesse de ses éléments : puis les mouvements gagnent la chaleur, et la puissance invisible du souffle, puis l'air ; puis tout se met en branle : le sang s'agite, la sensation pénètre
250 alors dans toutes les chairs, elle gagne en dernier lieu les os et les moelles, qu'il s'agisse d'un plaisir ou d'une agitation toute contraire.

Mais ce n'est pas impunément que la douleur peut pénétrer jusque-là, et la souffrance aiguë se glisser aussi profondément : il s'ensuit un bouleversement
255 général, au point que la vie ne trouve plus place, et que les éléments de l'âme s'échappent par tous les canaux de l'organisme. Du reste, le plus souvent la surface du corps marque, pour ainsi dire, le terme de ces mouvements : et c'est pourquoi la vie peut se maintenir en nous.

Maintenant, comment ces quatre éléments se mélangent-ils, comment combinent-ils leurs activités? Malgré mon désir de te l'expliquer, je me vois arrêté
260 par la pauvreté de notre langue. Pourtant, je vais t'en toucher un mot, comme je pourrai, en effleurant le sujet sommairement.

Sans doute, les mouvements des corps premiers de ces substances s'entre-croisent à ce point qu'il est impossible d'isoler une d'entre elles, et de localiser
265 chacune de leurs facultés ; elles sont au contraire comme des propriétés multiples d'un seul corps. De même, toute portion de chair d'un être vivant possède en général une odeur, une couleur, une saveur ; et cependant toutes ces qualités réunies ne forment qu'un seul corps complet. Ainsi la chaleur, l'air, et la puis-
270 sance invisible du souffle forment par leur mélange



une seule substance, avec, en outre, cette force mobile, qui crée d'elle-même le mouvement initial qu'elle leur distribue ensuite, et qui est l'origine première dans nos organes des mouvements sensitifs. Car cette quatrième substance est dissimulée, cachée au plus intime de notre être ; il n'est rien qui soit plus profondément enfoncé dans notre corps ; et elle est à son tour l'âme
275 même de l'âme tout entière. De même que dans nos membres et dans tout notre corps se trouvent mélangées et dissimulées la force de l'esprit et la puissance de l'âme, grâce à la petitesse et à la rareté de leurs éléments : de même cette force sans nom, composée
280 d'éléments minuscules, se cache elle aussi ; elle est pour ainsi dire l'âme de l'âme tout entière, et règne sur le corps tout entier.

Il faut admettre de même que le souffle, l'air et la chaleur existent entremêlés dans tout l'organisme et que tel ou tel d'entre eux prédomine, tel autre est
285 subordonné, pour que leur ensemble arrive à réaliser une certaine unité : sinon la chaleur et le souffle agissant de leur côté, la puissance de l'air agissant du sien détruiraient toute sensibilité et la désagrégeraient par leur propre division.

En effet, l'esprit possède cette chaleur, qu'il rassemble quand la colère l'enflamme et fait briller les
290 yeux d'un éclat plus aigu. Il possède également ce souffle froid, compagnon de la crainte, qui provoque le frisson et le tremblement des membres. Il possède encore le caractère paisible de l'air, qui accompagne les cœurs tranquilles et les visages sereins. Mais la chaleur domine chez ceux dont les cœurs sont ardents, dont
295 l'esprit irritable s'échauffe facilement sous l'effet de la colère. Dans ce genre, la première place revient

à la violence farouche des lions, qui de leurs rugissements vont parfois jusqu'à rompre leur poitrine, incapable de contenir les flots de leurs colères. Il y a plus de souffle au contraire dans l'âme froide du cerf ;
300 aussi est-elle plus prompte à lancer dans sa chair des courants glacés, qui provoquent le tremblement de tous ses membres. Quant au bœuf, l'air paisible domine dans sa nature ; jamais les feux de la colère ne s'allument en lui pour l'exaspérer ; jamais leurs fumées ne l'aveuglent de leurs ombres ténébreuses ; jamais
305 non plus on ne le voit traversé et paralysé par les traits glacés de la peur : sa nature tient le milieu entre les cerfs et les lions furieux.

Ainsi en est-il des hommes. L'éducation a beau en former quelques-uns et leur donner un poli uniforme, elle laisse pourtant subsister l'empreinte première
310 du caractère de chacun. Et nos défauts, crois-le bien, ne sauraient être si radicalement extirpés, que tel d'entre nous ne glisse plus promptement sur la pente de l'ardente colère, tel autre ne soit plus vite travaillé par la crainte, le troisième n'accepte certaines choses d'un esprit trop accommodant. Bien d'autres diffé-
315 rences doivent apparaître encore entre les divers caractères et les mœurs qui en sont la suite ; mais je ne puis pour l'heure en exposer les raisons secrètes, ni trouver assez de noms pour toutes les formes des principes d'où provient cette diversité. Ce que je puis pourtant affirmer comme étant l'évidence, c'est
320 que, s'il subsiste en nous des traces de notre première nature que la philosophie est incapable d'effacer, elles sont si faibles que rien véritablement ne saurait nous empêcher de mener une vie digne des dieux.

L'âme et le corps Cette âme ainsi composée se trouve
sont solidaires abritée par l'ensemble du corps,
l'un de l'autre.

dont elle-même assure à son tour

325 la garde et le salut ; car des racines communes les
tiennent étroitement unis, et l'on ne peut évidemment
les séparer sans les faire périr. Ainsi aux grains d'encens
on ne saurait arracher leur odeur, sans détruire en
même temps leur substance. De même la substance
de l'esprit et de l'âme ne saurait être abstraite du corps
330 entier, sans que tout l'ensemble se désagrège. Tant
leurs principes en s'enchevêtrant entre eux dès leur
origine première leur assurent dans la vie une destinée
commune ! On ne voit pas que chacun puisse se suffire
à lui-même sans le secours de l'autre, et que le corps
ou l'âme soit capable de sentir isolément ; mais c'est
335 par des mouvements communs et combinés de l'un
et de l'autre que s'allume et s'éveille en tous nos organes
la sensibilité.

En outre, le corps ne peut naître seul et sans l'âme,
il ne grandit pas sans elle, et ne peut lui survivre.
A l'encontre de l'eau, qui peut perdre la chaleur
340 qu'elle a reçue, sans être entièrement bouleversée
par ce départ, et tout en demeurant intacte, le retrait
de l'âme est, dis-je, insupportable aux membres qu'elle
abandonne : bouleversés jusqu'au fond d'eux-mêmes,
ils périssent et tombent en pourriture. C'est ainsi que
dès le premier âge, dans le corps même et dans le
345 ventre de la mère, l'âme et le corps dans leurs contacts
mutuels s'exercent à former les mouvements vitaux,
si bien que leur divorce ne peut s'opérer sans ruine ni
malheur. Tu le vois donc : puisque leurs existences
sont aussi étroitement liées à une même cause, c'est
que leurs natures le sont aussi.

350 Au reste, refuser au corps la sensibilité, et croire
que l'âme, répandue dans tout le corps auquel elle
se mélange, est seule à concevoir ce mouvement que
nous nommons sensibilité, c'est vouloir lutter contre
une évidente vérité. Quelle explication pourra-t-on
355 donner de la sensibilité du corps, sinon celle que les
faits eux-mêmes en toute clarté nous enseignent?
Mais, dira-t-on, après le départ de l'âme, le corps est
privé de tout sentiment : en effet, mais ce qu'il perd
ne lui appartenait pas en propre pendant la vie ; il
fait en outre bien d'autres pertes, au moment où il
disparaît de la vie.

Prétendre, d'autre part, que les yeux ne peuvent
360 rien voir par eux-mêmes, mais qu'ils sont l'instru-
ment dont l'esprit se sert pour regarder, comme à
travers une porte ouverte, est difficilement soute-
nable ; et le sens même de la vue conduit à une opi-
nion contraire, nous amenant de force à reporter la
vue à la pupille elle-même, surtout si nous réfléchissons
que souvent nous ne pouvons voir une lumière trop
vive, parce que nos yeux se trouvent offusqués par
365 son éclat. Pour une porte, rien de pareil ; et en effet,
jamais la baie, par laquelle nous regardons, ne conçoit
de douleur pour être ouverte. D'autre part, si nos yeux
jouent le rôle de portes, après leur enlèvement l'esprit
n'en devrait que mieux voir, débarrassé qu'il serait
de jambages gênants.

370 *Réfutation d'une* A ce propos, ne va pas, à la suite
opinion de Démocrite. du vénérable Démocrite, adopter
l'hypothèse selon laquelle les élé-
ments du corps et de l'âme se juxtaposent en alter-
nant entre eux un à un et entrelacent ainsi le tissu

qui les compose. Outre que les éléments de l'âme
375 sont bien plus petits que ceux qui forment notre
corps et ses organes, ils le cèdent également en
nombre, et sont extrêmement clairsemés dans tous
nos membres ; aussi peut-on tout au plus avancer
que la taille des plus petits objets dont le choc est
capable d'éveiller en nous les premiers mouvements
380 sensitifs correspond à la grandeur des intervalles qui
séparent les corps premiers de l'âme. Car il arrive que
nous ne sentions pas l'adhérence de la poussière à notre
corps, ou les traces que la craie dépose sur nos mem-
bres ; nous ne sentons pas davantage devant nous ni
le brouillard de la nuit, ni la toile fine de l'araignée,
quand son réseau nous enveloppe en chemin, ni la
385 dépouille flétrie que l'insecte laisse tomber sur notre
tête, ni les plumes des oiseaux, ni les flocons aériens
du chardon, dont l'extrême légèreté ralentit la chute ;
et de même pour les bestioles qui courent sur notre
peau, nous ne sentons pas l'empreinte de chacune des
390 pattes que posent sur nous les cousins et tous autres
insectes. Tant il faut exciter en nous de nombreux
éléments du corps, avant que cette agitation soit res-
sentie par les éléments de l'âme, mélangés aux pre-
miers dans tout l'organisme, et que, en dépit de leurs
395 intervalles, ceux-ci puissent, en se heurtant, se ren-
contrer, s'unir et se rejeter tour à tour.

*Influence prédomi-
nante de l'esprit
dans l'union de
l'esprit et de l'âme.*

Et c'est l'esprit plus que l'âme
qui tient fermées les barrières de la
vie ; c'est lui qui est davantage le
maître de la vie. Car sans l'esprit et
la pensée, aucune partie de l'âme ne peut séjourner
même un instant dans notre corps ; mais elle les

400 accompagne aussitôt dans leur fuite, et se dissipe
dans les airs, abandonnant les membres glacés au
froid de la mort. Celui-là au contraire demeure
en vie, à qui l'esprit est resté. Ne fût-il plus qu'un
tronc mutilé, amputé de tous ses membres ; l'âme
fût-elle enlevée et retranchée de ses membres exté-
405 rieurs, il vit, il respire les souffles éthérés qui font
vivre. Privé, sinon de l'âme tout entière, au moins
d'une grande partie, il s'attarde pourtant dans la
vie et ne peut s'en détacher : de même, si la partie
extérieure de l'œil est déchirée, mais que la pupille reste
intacte, la vision, ce privilège de la vie, subsiste ; à
410 condition toutefois de ne pas détruire tout le globe
de l'œil, et de ne pas couper tout le tour de la prunelle,
en la laissant isolée : ce qui ne pourrait se faire sans
détruire l'un et l'autre. Mais que cette minuscule
partie centrale de l'œil se trouve endommagée, aussitôt
la lumière s'éteint, les ténèbres lui succèdent, le reste
415 du globe fût-il d'ailleurs intact et plein d'éclat. Tel
est le traité qui enchaîne à jamais l'âme et l'esprit.

L'esprit et l'âme Et maintenant, pour que tu saches
sont sujets à naître que, dans tous les êtres animés, les
et à mourir. esprits et les âmes légères sont soumis

à la naissance et à la mort : ce fruit de mes longues
420 recherches, acquis par un doux labeur, je continue à
l'exposer en un poème digne de toi. De ton côté, fais
en sorte de comprendre l'une et l'autre substance
sous une même dénomination, et, par exemple, si
je parle de l'âme, enseignant qu'elle est mortelle,
persuade-toi que j'entends aussi l'esprit, puisqu'ils
ne forment qu'une unité aux éléments indissoluble-
ment unis.

- 425 *L'âme doit se dissiper dans l'air, après la mort.* Pour commencer, je viens de montrer que l'âme est d'une matière subtile, composée de menus corps, faite d'éléments bien plus petits que la liqueur transparente de l'eau, le brouillard ou la fumée : car par sa mobilité elle les dépasse de loin, elle se meut sous l'impulsion de chocs bien plus légers ; puis-
- 430 que les simulacres mêmes de la fumée ou du brouillard suffisent à l'émouvoir. Ainsi, dans les rêves du sommeil, nous voyons monter dans les airs la vapeur qu'exhalent les autels, et la fumée qu'ils répandent ; et ce sont évidemment des simulacres détachés de ces corps qui viennent nous frapper. Donc, puisque d'un
- 435 vase qu'on agite tu vois l'eau s'échapper de toutes parts, le liquide s'écouler en tous sens ; puisque le brouillard et la fumée se dissipent aussi dans les airs, il te faut admettre que l'âme se répand, elle aussi, dans l'espace, qu'elle se perd bien plus vite, et se résout bien plus rapidement en ses corps premiers une fois qu'elle s'est arrachée du corps de l'homme pour s'en aller.
- 440 Car si le corps, qui est pour ainsi dire le vaisseau de l'âme, ne peut plus la contenir quand il est bouleversé par quelque cause, ou devenu poreux par le retrait du sang hors des veines, comment croire que l'air soit capable de la contenir un moment, lui qui, pour la contenir, est d'une matière bien moins dense que notre corps ?
- 445 *Elle suit toutes les phases de la vie du corps, et meurt comme lui.* En outre, nous sentons bien que l'âme naît avec notre corps, qu'elle grandit avec lui, qu'elle partage sa vieillesse. Ainsi, de même que le corps de l'enfant est tendre et frêle, sa démarche incer-

taine, de même la pensée qui l'accompagne est sans vigueur. Puis quand les forces se sont accrues avec l'âge, 450 la réflexion grandit aussi, et la puissance de l'esprit augmente. Ensuite, quand les vigoureux assauts du temps ont battu le corps en brèche, quand nos forces s'émoussent et que nos membres s'affaissent, l'esprit devient boiteux, la langue s'égare, l'intelligence chancelle ; tout manque, tout s'en va en même temps. Il 455 faut donc admettre aussi que toute la substance de l'âme se dissipe, telle la fumée, dans les hautes régions de l'air : puisque nous la voyons naître avec le corps, grandir avec lui, et, comme je l'ai montré, se délabrer avec lui sous la fatigue de l'âge.

460 *L'âme est sujette à la maladie et à la guérison, donc à la mort.* En outre, nous voyons encore que si le corps contracte pour sa part d'affreuses maladies, des douleurs cruelles, l'âme est aussi le siège des soucis cuisants, du chagrin, de la crainte ; il est donc naturel qu'elle participe également à la mort.

Et même, dans les maladies du corps, souvent l'esprit s'égare et bat la campagne ; le patient déraisonne 465 et délire ; parfois une pesante léthargie l'emporte dans les profondeurs d'un sommeil éternel, au fond duquel, les yeux fermés, la tête retombante, il n'entend plus les voix, il ne peut plus reconnaître les visages de ceux qui, tâchant de le rappeler à la vie, l'entourent, 470 le visage et les joues baignés de larmes. Ainsi donc, l'âme est aussi sujette à la dissolution, il faut bien l'avouer, puisqu'elle peut être envahie par la contagion de la maladie. Car la douleur et la maladie sont l'une et l'autre les ouvrières de la mort, comme la fin de tant d'hommes nous l'a déjà montré.

475 Enfin, lorsqu'un homme est envahi par la force
d'un vin généreux dont la chaleur s'est répandue et
distribuée dans ses veines, pourquoi ses membres
deviennent-ils pesants, ses jambes embarrassées et
son pas chancelant, sa langue pâteuse, son intelli-
480 gence noyée, ses yeux flottants ; pourquoi voit-on
naître les cris, les sanglots, les querelles, enfin toutes
les suites de ce genre que l'ivresse amène avec elle,
pourquoi tout cela, sinon parce que l'ardente vio-
lence du vin a pour effet ordinaire de bouleverser
l'âme à l'intérieur même du corps ? Or toute substance
485 qui peut être bouleversée et paralysée manifeste par
là que, si une cause un peu plus grave s'introduit en elle,
elle périra et devra renoncer désormais à l'existence.

Souvent aussi, cédant tout à coup à la violence de
son mal, sous nos yeux, un homme, comme frappé de
la foudre, s'abat ; il écume, il gémit, et tremble de
490 tous ses membres, il délire, il roidit ses muscles, il se
tord, il respire d'un souffle haletant et saccadé, il
s'épuise en mouvements convulsifs. C'est évidemment
que, déchirée par la violence du mal à travers les
membres, l'âme se soulève et écume, de même que sur
la plaine des mers salées la violence déchaînée des
495 vents fait bouillonner les flots. Quant aux gémisse-
ments, ils lui sont arrachés par la douleur qu'il éprouve
dans les membres, et parce que dans l'effort pour reje-
ter au dehors les éléments de la voix, ceux-ci sont
entraînés en masse hors de la bouche par la route qui
leur est familière, et qui est pour ainsi dire leur grand
chemin. Le délire naît du désordre de l'esprit et de
500 l'âme, et, comme je l'ai montré, de la division qui
les disperse et détruit l'union de leurs éléments, arra-
chés les uns des autres par l'effet du même poison.

Puis lorsque la cause de la maladie a rebroussé chemin, quand s'est retirée dans ses retraites l'âcre humeur du corps corrompu, alors le malade chancelant comme un homme ivre commence par se redresser, et peu
505 à peu il recouvre tous ses sens et rentre en possession de son esprit.

Puisque l'âme et l'esprit sont, dans le corps même, secoués par de telles maladies, puisqu'ils y souffrent d'une manière aussi cruelle de pareils déchirements, comment croire que, sans l'abri du corps, à l'air libre, parmi les vents violents ils puissent continuer à vivre?
510 D'ailleurs, puisque nous voyons l'esprit se guérir, comme un corps malade, puisqu'il nous apparaît capable de se rétablir par la médecine, c'est là encore un signe qui laisse prévoir sa condition mortelle. Il faut en effet ajouter des parties, ou les transposer, ou encore retrancher quelque peu à leur somme, que l'on entre-
515 prenne de changer l'état de l'âme, ou que l'on veuille transformer toute autre substance. Mais une substance immortelle ne souffre pas que ses parties soient transposées, ou accrues en nombre, ou qu'il s'en perde le moins du monde. Car tout changement qui fait sortir
520 un être de ses limites amène aussitôt la mort de ce qu'il était auparavant. Donc, que l'âme tombe malade ou qu'elle soit rétablie par la médecine, elle manifeste par là, comme je l'ai montré, son caractère mortel. Tant il est vrai qu'une fausse doctrine vient toujours se heurter à la vérité, qui lui barre la retraite et, par une double réfutation, la convainc de son erreur.

525 *L'agonie du corps est aussi celle de l'âme.* Enfin souvent, nous voyons un homme s'en aller peu à peu, et membre à membre, perdre la sensibi-

lité vitale : aux pieds d'abord, les doigts et les ongles
 deviennent livides, puis les pieds eux-mêmes et les
 jambes meurent, et de là gagnant les autres membres,
 lentement la froide mort porte partout ses pas. Puis-
 530 que l'âme se trouve alors, elle aussi, entamée, et
 qu'elle ne s'échappe pas tout entière d'un seul
 coup, nous devons la tenir pour mortelle. Imagi-
 nera-t-on qu'elle peut par elle-même ramener ses
 éléments disséminés dans les organes, les rassembler
 535 en un seul point, et de cette façon retirer la sensi-
 bilité de tous les membres : en ce cas, ce lieu où la
 substance de l'âme se concentrerait en telle abon-
 dance, devrait apparaître doué d'une sensibilité plus
 grande. Comme ce point ne se rencontre nulle part, il
 faut, comme nous l'avons déjà dit, que l'âme ainsi
 morcelée se dissipe au dehors, donc qu'elle périsse.
 540 Et même, me plairait-il d'admettre ce qui est faux,
 d'accorder que l'âme puisse se concentrer dans le corps
 des moribonds qui quittent membre à membre le
 séjour de la lumière : il n'en faudra pas moins avouer
 qu'elle est mortelle ; et il n'importe qu'elle périsse
 545 en se dissipant dans les airs, ou qu'en contractant
 ses parties elle s'engourdisse, puisque toute la personne
 perd de tous côtés de plus en plus le sentiment, et
 que de tous côtés il lui reste de moins en moins de
 vie.

L'âme, étant partie D'ailleurs l'âme étant une partie
du corps, est mor- du corps, où elle occupe une place
telle comme tout fixe et déterminée, au même titre
autre organe.

550 que les oreilles, les yeux et tous les
 autres sens qui gouvernent la vie : si la main, l'œil, le
 nez ne peuvent, une fois séparés de nous, ni sentir, ni

exister isolément, mais qu'au contraire, ils se décomposent et se corrompent en peu de temps, l'âme ne peut non plus exister toute seule sans le corps, et
555 sans l'homme lui-même, qui apparaît, pour ainsi dire, comme le vase qui la contient, ou tout autre objet qu'il te plaira d'imaginer en liaison plus intime encore avec elle, puisqu'elle lui est attachée par une étroite combinaison.

Les facultés vitales de l'âme et du corps ne peuvent subsister que dans leur union. Arguments divers. Enfin, les facultés vitales du corps et de l'âme n'ont de force et de vie que si elles demeurent unies ; sans
560 le corps, la substance de l'âme ne peut seule et d'elle-même émettre de mouvements vitaux, de même que privé de l'âme, le corps ne peut subsister ni se servir de ses sens. Sache-le : de même qu'arraché de ses racines et détaché du reste du corps, l'œil isolé ne peut
565 distinguer aucun objet, de même l'âme et l'esprit apparaissent comme incapables de rien faire par eux-mêmes. La raison évidemment en est que, mélangés parmi les veines et la chair, parmi les nerfs et les os, leurs éléments sont retenus par l'ensemble du corps ; ils ne peuvent s'écarter librement à de grandes distances, et c'est grâce à cette cohésion
570 qu'ils accomplissent les mouvements sensitifs ; mais une fois rejetés hors du corps dans les brises de l'air, ils ne sauraient, après la mort, répéter ces mêmes mouvements, parce qu'ils ne sont plus retenus de la même façon. L'air, en effet, deviendra un corps, un être vivant, si l'âme peut s'y maintenir et y renfermer les mouve-
575 ments qu'elle exécutait antérieurement dans les nerfs et dans le corps même. Aussi, encore une fois, après

la dissolution de l'enveloppe corporelle tout entière, après l'expulsion du souffle vital, la sensibilité de l'esprit doit, il faut l'avouer, se dissoudre, et l'âme aussi, puisque l'âme et le corps ont leurs causes liées.

580 Enfin, puisque le corps ne peut supporter le départ de l'âme sans se putréfier dans une odeur infecte comment douter que, s'élevant du plus profond de nous-mêmes, l'âme ne se soit échappée et dissipée comme une fumée; et qu'après ce changement, la grandeur de la chute et la ruine du corps décomposé
585 ne soient dues au déplacement de ses assises profondes par l'âme qui, pour s'enfuir au dehors, a traversé tous les membres, tous les méandres des canaux situés dans le corps, tous les pores? Ainsi tu peux de mainte façon reconnaître que la substance de l'âme, distribuée dans le corps, en est sortie en traversant les
590 membres, et qu'elle s'était déjà déchirée dans le corps même avant de se glisser au dehors pour aller flotter dans les souffles de l'air.

Souvent même, sans franchir les limites de la vie, mais pourtant sur le point de succomber à quelque mal, l'âme semble vouloir s'en aller, se
595 séparer du corps entier; et comme, au moment suprême, le visage s'alanguit, et flasques, tous les membres semblent vouloir se détacher du corps exsangue. Tel est l'état d'un homme qui, comme on dit, se trouve mal ou a perdu connaissance : déjà de tous côtés chacun s'agite autour de lui, et tous s'efforcent de res-
600 saisir et de rattacher le dernier lien de la vie. Alors en effet la secousse ébranle l'esprit et l'âme tout entiers, qui menacent de succomber avec le corps lui-même ; si bien qu'un choc un peu plus violent suffirait à tout détruire. Peux-tu douter encore qu'une fois chassée

du corps, dans l'état de faiblesse où elle est, à l'air
605 libre, à ciel ouvert, privée de son abri, l'âme non seulement soit incapable de subsister pendant l'éternité, mais ne puisse plus se maintenir même un seul instant? Il n'est pas en effet de mourant qui sente son âme s'échapper tout d'une pièce du corps entier, et remonter auparavant jusqu'à la gorge et au gosier; mais il la sent
610 défaillir dans la région précise où elle est logée; comme il s'aperçoit que chacun des autres sens s'éteint peu à peu dans son siège. Que si immortelle était notre âme, au moment de la mort, bien loin de gémir sur sa dissolution, elle se réjouirait de s'en aller au dehors et de dépouiller sa robe, à la manière du serpent.

615 Enfin, pourquoi l'esprit et la pensée qui nous gouvernent ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds ou les mains? Pourquoi ont-ils leur siège dans un seul endroit, dans des régions fixes pour tous les hommes, sinon parce que la nature a assigné à chaque organe un lieu particulier pour naître, et où il puisse subsister
620 après sa création, et qu'ainsi les divers organes et les membres de chaque être se trouvent répartis de telle manière que jamais leur ordre ne soit interverti? Tant il est vrai que causes et effets s'enchaînent; et la flamme n'a point coutume de naître dans les eaux, non plus que la glace dans le feu.

Du reste, si la substance de l'âme est immortelle, et
625 capable de sensations une fois séparée de notre corps, c'est de cinq sens, à mon avis, qu'il faut la supposer pourvue. Il n'est point d'autre manière pour nous de nous représenter les âmes errant aux enfers sur les bords de l'Achéron. C'est ainsi que les peintres et les
630 écrivains des siècles passés nous les ont présentées douées de sens. Mais séparée du corps, l'âme ne peut

avoir ni yeux, ni nez, ni mains, ni langue, ni oreilles ;
donc les âmes seules et par elles-mêmes ne peuvent
sentir ni exister.

*L'âme est divisible, Et puisque nous sentons que tout
elle n'est donc pas notre corps est le siège de la sensi-
immortelle.*

635 bilité vitale, puisque partout l'âme
y est répandue, si d'un coup rapide une force sou-
daine vient à le trancher par le milieu de façon à
le séparer en deux tronçons, il est évident que l'âme
elle aussi sera partagée, fendue, et comme le corps
640 tombera en deux moitiés. Mais ce qui se fend et se
divise en un nombre quelconque de parties ne peut
évidemment prétendre à l'immortalité.

On dit que les chars armés de faux, tout chauds
du carnage et de la mêlée, tranchent des membres
si subitement qu'on voit palpiter à terre la partie
645 détachée et tombée du tronc, sans que néanmoins
l'âme du combattant, surprise par la soudaineté du
coup, puisse en ressentir la douleur. En même temps,
comme l'esprit est tout entier engagé dans l'ardeur
du combat, l'homme avec le reste du corps reprend la
lutte et le carnage, sans s'apercevoir souvent qu'il a
650 perdu la main gauche avec son bouclier, emportée
au milieu des chevaux par les roues et les faux des-
tructrices. Un autre ne sent pas que sa main droite est
tombée, tandis qu'il monte à l'assaut et presse son
ennemi ; ailleurs un autre s'efforce de se relever sur
la jambe qu'il a perdue, tandis que près de lui, sur le
sol, son pied agonisant remue encore ses doigts. Une
655 tête coupée d'un tronc encore chaud et vivant garde
à terre un visage animé et les yeux ouverts, jusqu'à ce
qu'elle ait rendu les derniers restes de l'âme.

Bien plus, ce serpent dardant sa langue, et dressé menaçant sur la queue qui termine son corps énorme, si, prenant un fer, il te plaît de trancher ses deux parties en plusieurs tronçons, tu verras chacun de ces fragments fraîchement coupés se tordre sur le sol, humecter la terre de son venin ; la partie antérieure se retourner pour saisir dans sa gueule le reste de son propre corps, et, dans la douleur furieuse que lui cause son mal, chercher à lui imprimer sa morsure.

Disons-nous donc que dans tous ces tronçons résident des âmes entières? Mais il s'ensuivra qu'un seul animal avait dans son corps plusieurs âmes. Ainsi donc cette âme, qui formait une unité entière, a été partagée en même temps que le corps, et il faut les tenir l'une et l'autre pour mortels, puisqu'ils se laissent également diviser en tronçons.

670 *Si l'âme était immortelle, elle aurait connaissance de sa vie antérieure.* En outre, si l'âme est immortelle, et qu'elle s'insinue dans le corps au moment de la naissance, pourquoi de notre vie passée n'avons-nous aucun souvenir? Pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? Car si les facultés de l'esprit sont altérées au point que tout souvenir du passé soit sorti de sa mémoire, un tel état, à mon sens n'est pas tellement éloigné de la mort. Ainsi donc il te faut confesser que l'âme d'autrefois est morte, et que celle de notre temps a été créée de notre temps.

680 *L'âme, inhérente au corps, ne peut s'en dégager sans périr.* D'ailleurs, si c'est après l'achèvement du corps que les facultés vivantes de l'âme s'introduisent en nous, à l'heure même où nous nais-

sons et franchissons le seuil de la vie, on ne devrait pas, en ce cas, voir l'âme grandir avec le corps et les membres dans le sang même ; mais elle devrait vivre
 685 comme dans une cage, toute seule, à part, tout en continuant de répandre par tout le corps la sensibilité. Aussi, encore une fois, faut-il admettre que les âmes ne sont ni exemptes de commencement, ni affranchies de la loi du trépas. Peut-on imaginer, du reste, qu'elles auraient pu s'entrelacer si intimement à nos corps
 690 si elles s'y étaient glissées du dehors, alors que l'évidence même nous enseigne tout le contraire? Car l'âme s'entremêle si étroitement aux veines, à la chair, aux nerfs, aux os, que les dents mêmes participent à la sensibilité, comme l'indiquent leurs maux, et l'élancement produit par l'eau glacée, et la rencontre douloureuse d'un gravier mêlé au pain que l'on mâche.
 695 Et d'autre part, puisque leur tissu s'enchevêtre si étroitement à celui du corps, il ne semble pas qu'elles puissent s'échapper indemnes et se dégager saines et sauves de tous les nerfs, os et articulations.

Serait-elle un fluide extérieur, elle est aussi périssable. Vas-tu t'imaginer qu'introduite du dehors l'âme se coule comme un fluide à travers nos membres ?
 700 Elle n'en périra que davantage, en se répandant à travers le corps pour se mêler à lui. Car tout fluide en s'écoulant se désagrège : donc il périt. Or l'âme se disperse à travers les pores du corps tout entier. De même que les aliments, en se répandant partout dans les membres et les organes, se décomposent et périssent pour se transformer en une nou-
 705 velle substance, de même l'âme et l'esprit, bien qu'intacts à leur entrée dans le corps nouveau-né, se

dissolvent néanmoins en s'y répandant ; leurs particules en effet se dispersent, pour ainsi dire, par tous les pores dans les membres, et vont y former cette nouvelle âme, maîtresse actuelle de notre corps, et
710 fille de la première qui a péri tout à l'heure en se distribuant dans l'organisme. Il n'est donc pas possible que l'âme n'ait pas eu son jour de naissance, ni qu'elle soit soustraite à la mort.

L'âme, le cadavre et les vers. En outre, des éléments de l'âme demeurent-ils ou non dans le corps
715 privé de vie? S'il en demeure d'enfermés, on n'aura plus le droit de la tenir pour immortelle, puisque c'est appauvrie de la perte de quelques parties qu'elle s'est retirée. Si au contraire elle a pu s'arracher les membres intacts, et s'enfuir sans laisser dans le corps aucune partie d'elle-même, d'où vient que les cadavres dans leurs chairs déjà putrides don-
720 nent naissance à des vers? D'où vient cette multitude d'êtres vivants, privés d'os et de sang, dont les flots grouillent au milieu des membres tuméfiés? Croirais-tu par hasard que des âmes venues du dehors se glissent dans les vers, et que chacune d'elles peut venir se loger dans un corps, sans te demander comment tant
725 de milliers d'âmes se rassemblent en un lieu d'où une seule s'est retirée? Il y a pourtant une question qu'il faut poser et mettre en discussion : les âmes, finalement, font-elles la chasse à chaque germe de ces vermisseaux, afin de bâtir à elles-mêmes leur demeure, ou bien est-ce dans des corps achevés, pour ainsi dire,
730 qu'elles s'introduisent? Mais pourquoi feraient-elles elles-mêmes leur corps, pourquoi prendraient-elles cette peine? On n'en saurait dire la raison. Car, tant

qu'elles sont privées de corps, elles voltigent sans être inquiétées par les maladies, par le froid et la faim. Le corps est bien plus exposé à souffrir de ces accidents, et l'âme à son contact est sujette à de nombreux
 735 maux. Admettons pourtant qu'elles aient quelque avantage à se faire un corps pour s'y loger : par quelles voies y arriveraient-elles, on ne le voit pas. Donc les âmes ne se construisent pas pour elle un corps et des membres. D'autre part, elles ne peuvent s'introduire dans des corps achevés : car elles ne pourront former
 740 avec eux un tissu bien serré, ni réaliser avec eux l'accord de leurs sensations.

La persistance des caractères spécifiques empêche de croire aux métempsycoses d'une âme immortelle. Pourquoi enfin la violence courroucée s'attache-t-elle toujours à la race cruelle des lions, la ruse aux renards ; pourquoi chez les cerfs l'instinct de la fuite se transmet-il du père aux enfants ; pourquoi une timidité héréditaire fait-elle trembler leurs membres ? En un mot, pour-
 745 quoi toutes les qualités de ce genre s'engendrent-elles dès le plus jeune âge dans les membres et dans l'instinct de chacun, sinon parce que, dans chaque germe, dans chaque espèce, réside une âme déterminée qui partage la croissance de chaque corps ? Que si l'âme était immortelle, et passait d'un corps dans un autre,
 750 les mœurs des animaux se confondraient : souvent un chien de race hyrcanienne fuirait l'attaque d'un cerf hautement encorné ; dans les airs l'épervier tout tremblants'envolerait à l'approche de la colombe ; les hommes seraient sans raison et les animaux raisonnables. Car c'est une erreur de prétendre que l'âme, tout en
 755 demeurant immortelle, se modifie en changeant de

corps. Tout ce qui se change se décompose : donc il périt. Les parties de l'âme en effet se déplacent et se transposent : aussi doivent-elles pouvoir se décomposer dans l'organisme, pour finalement périr toutes avec le
760 corps. Dira-t-on que les âmes humaines émigrent toujours dans des corps humains, je ne laisserai pas de demander pourquoi de sages elles peuvent devenir sottes, pourquoi l'enfant n'a pas l'expérience de l'homme, ni le poulain l'entraînement du cheval dans toute sa force.
765 Sans doute dira-t-on, pour dernier recours, que dans un corps faible, l'âme s'affaiblit. En ce cas, il faut avouer aussi qu'elle est mortelle, puisqu'en changeant de corps elle perd aussi complètement la notion de sa vie et de sa sensibilité d'autrefois. Mais comment pourra-
770 t-elle se fortifier de concert avec le corps, et atteindre avec lui à cette fleur de l'âge tant souhaitée, si elle n'est point liée à lui par une commune origine? Et pourquoi veut-elle s'échapper de ses membres décrépits? Craindrait-elle de demeurer enfermée dans un corps en ruines, et de voir sa demeure délabrée par le long âge
775 s'écrouler sur elle? Mais pour un immortel, il n'y a rien à craindre.

Des âmes immortelles ne sauraient se disputer l'entrée dans un corps mortel. Enfin, n'est-ce pas le comble du ridicule que les âmes soient postées à surveiller les accouplements chers à Vénus et la délivrance des femelles, et que ces immortelles se pressent en foule innombrable
780 dans l'attente de corps mortels, et luttent entre elles de vitesse à qui s'y introduira la première? Ou bien peut-être y aurait-il entre elles un traité d'établi, suivant lequel la première arrivée en volant au but y pénétrera la première, sans violence ni contestation?

L'âme ne peut vivre en dehors du corps mortel. Or on ne peut unir le mortel à l'immortel. Enfin l'arbre ne peut subsister dans l'air, ni les nuages dans la mer profonde, ni les poissons vivre dans les champs ; le sang ne se trouve pas dans le bois, ni la sève dans les pierres. Un ordre fixe assigne à chaque objet l'endroit où il doit grandir et habiter. Ainsi la substance de l'esprit ne peut naître seule et sans le corps, ni vivre à l'écart des nerfs et du sang. Que si elle en était capable, à plus forte raison pourrait-elle résider dans la tête, dans les épaules, dans les talons, et se former dans n'importe quelle partie du corps, puisqu'en fin de compte elle serait toujours dans le même homme, dans le même vaisseau. Or, puisque dans notre corps lui-même sa place apparaît fixée, qu'il s'y trouve réservé un endroit spécial où l'âme et l'esprit puissent habiter et grandir, nous devons d'autant plus nous refuser à croire qu'ils puissent naître et subsister en dehors du corps tout entier. C'est pourquoi, quand le corps meurt, il te faut avouer que l'âme meurt aussi, déchirée dans tout le corps. Car joindre le mortel à l'éternel, et supposer à tous deux des sentiments communs, des réactions réciproques est pure folie. Que peut-on imaginer de plus contradictoire, de plus disparate, de plus discordant qu'une substance mortelle unie à une substance sans commencement ni fin, et toutes deux supportant conjointement l'assaut des mêmes tempêtes ?

Enfin impossibilité de reconnaître à l'âme les caractères de l'immortalité. En outre, tous les corps, pour subsister dans l'éternité, doivent ou bien être formés d'une substance pleine et solide qui puisse repousser

les chocs, et ne se laisse pénétrer par aucun corps capable de détruire à l'intérieur l'étroite cohésion de
810 ses parties : tels sont ces éléments de la matière dont nous avons précédemment exposé la nature ; ou bien ils peuvent encore subsister pendant toute la durée des temps, parce qu'ils sont à l'abri des coups, comme est le vide qui demeure intangible et n'est atteint par aucun choc ; ou encore parce qu'à l'entour il n'y a pas
815 de place pour un lieu où les choses puissent, en quelque sorte, aller se perdre et se dissoudre : telle est l'éternité de cet ensemble des ensembles, en dehors duquel il n'y a ni endroit où puissent s'échapper ses parties, ni corps susceptibles de fondre sur elles et de les désagréger par la violence du choc. Prétendra-t-on qu'il faut plutôt considérer l'âme comme immortelle, parce
820 qu'elle est tenue à l'abri des causes de destruction ; soit que les chocs funestes à son existence ne puissent l'atteindre, soit que ceux qui l'atteignent soient repoussés de quelque façon, avant que nous puissions sentir toute leur force nocive,

(lacune)

en effet, sans parler des maladies du corps dont l'âme
825 souffre, elle aussi, souvent encore la pensée de l'avenir la tourmente, la ronge de crainte et la consume en soucis, comme au souvenir de ses fautes passées le remords la déchire. Ajoutes-y cette folie qui lui est propre, et la perte de la mémoire ; ajoute ces noires ondes de la léthargie où elle va s'abîmer.

- 830 *L'âme étant mortelle, la mort ne peut être une souffrance, mais une délivrance. Prosopopée de la Nature.* La mort n'est donc rien pour nous et ne nous touche en rien, puisque la substance de l'âme apparaît comme mortelle. Et de même que, dans le passé, nous n'avons point senti de douleur, quand pour nous combattre on vit de toutes parts se ruer les Carthaginois, quand le monde, secoué tout entier par le choc effroyable de
- 835 la guerre, frissonna d'épouvante sous la haute voûte du ciel, et que tous les humains se demandèrent anxieux auquel des deux peuples devait échoir l'empire et sur terre et sur mer : de même, quand nous cesserons d'être, après le divorce du corps et de l'âme dont l'union compose notre individu, nous pouvons
- 840 être sûrs qu'à ce moment où nous ne serons plus, rien absolument ne pourra nous atteindre ni émouvoir nos sens, même si la terre vient à se confondre avec la mer, et la mer avec le ciel. A supposer même que, après leur départ du corps, l'esprit et le corps conservent le sentiment, il n'y a pourtant là
- 845 rien qui nous touche, nous qui n'existons que par l'union de l'âme et du corps dont l'assemblage constitue notre individu. Et même, si rassemblant toute notre matière, le temps, après notre mort, la remettait dans l'ordre où elle est rangée maintenant, et que de nouveau nous fût donnée la lumière de la vie, nous ne
- 850 serions néanmoins nullement touchés par un tel événement, puisqu'il y aurait eu rupture dans la chaîne de nos souvenirs. Et de même maintenant, il ne nous importe de savoir ce que nous fûmes autrefois, et la pensée de ce moi de jadis ne nous étreint d'aucune angoisse. Car si nous tournons nos regards vers l'immen-
- 855 sité du temps écoulé, et que nous songions à la variété

infinie des mouvements de la matière, nous arriverons facilement à cette conviction que les mêmes éléments dont nous sommes actuellement formés ont déjà été rangés dans le même ordre qu'ils occupent actuellement ; et pourtant notre mémoire ne peut ressaisir
860 cet état du passé. Dans l'intervalle, en effet, il y a eu cessation de la vie, et tous les mouvements se sont égarés sans but ni cohésion, en dehors de toute sensation. Car il faut, pour que le malheur et la souffrance puissent atteindre un homme, que cet homme soit lui aussi vivant à l'époque où il doit lui arriver malheur. Puisque la mort détruit cette existence et empêche
865 d'être celui que menacerait un tel concert de maux, nous en pouvons conclure qu'il n'y a rien de redoutable dans la mort, que celui qui n'est pas ne peut devenir malheureux, et qu'il n'importe qu'il soit ou non déjà né à quelque époque, puisque cette vie mortelle, la mort immortelle l'a détruite.

870 Aussi, quand tu vois un homme se lamenter sur lui-même, à la pensée qu'après la mort il pourrira, une fois son corps abandonné, ou qu'il sera dévoré par les flammes, ou par la mâchoire des bêtes sauvages, tu peux dire que sa voix sonne faux, et que se cache dans son cœur quelque aiguillon
875 secret, malgré son refus affecté de croire qu'aucun sentiment puisse subsister en lui dans la mort. A mon avis, il n'accorde pas ce qu'il annonce, il ne donne pas ses véritables raisons ; ce n'est pas radicalement qu'il s'arrache et se retranche de la vie, mais à son insu même, il suppose qu'il survit quelque chose de lui. Le vivant, en effet, qui se représente que son corps,
880 après la mort, sera déchiré par les oiseaux et les bêtes de proie, s'apitoie sur sa propre personne : c'est qu'il

ne se sépare pas de cet objet, il ne se distingue pas assez de ce cadavre étendu, il se confond avec lui, et, debout à ses côtés, il lui prête sa sensibilité. Voilà
885 pourquoi il s'indigne d'avoir été créé mortel, sans voir que dans la mort véritable, il n'y aura pas d'autre lui-même qui, demeuré vivant, puisse déplorer sa propre perte, et resté debout, gémir de se voir gisant à terre en proie aux bêtes ou aux flammes. Car, si dans l'état de mort c'est un malheur que d'être broyé par les
890 mâchoires et la morsure des bêtes fauves, je ne vois pas pourquoi il n'est pas douloureux de prendre place sur un bûcher pour y rôtir dans les flammes, ou d'être mis dans du miel qui vous étouffe, ou d'être raidi par le froid sur la pierre glacée du tombeau où l'on vous a couché, ou enfin d'être écrasé et broyé sous le poids de la terre qui vous recouvre.

« Désormais il n'y aura plus de maison joyeuse pour
895 t'accueillir, plus d'épouse excellente, plus d'enfants chéris pour courir à ta rencontre se disputer tes baisers, et pénétrer ton cœur d'une douceur secrète. Tu ne pourras plus assurer la prospérité de tes affaires et la sécurité des tiens. O malheur ! disent-ils, ô malheureux, tant de joies de la vie il a suffi d'un seul jour funeste pour te les arracher toutes. » Cepen-
900 dant ils se gardent bien d'ajouter : « Mais le regret de tous ces biens ne te suit pas, et ne pèse plus sur toi dans la mort. » Si l'on avait pleine conscience de cette vérité, si l'on y conformait ses paroles, on libérerait son esprit d'une angoisse et d'une crainte bien grandes. — « Pour toi, tel que tu es endormi dans
905 la mort, tel tu demeureras pour le reste du temps exempt de douleur et de mal. Mais nous, tout près de cet horrible bûcher où tu achèves de te réduire en

cendres, inlassablement nous t'avons pleuré, et ce chagrin éternel, nulle journée ne pourra l'arracher de notre cœur. » A qui parle ainsi il faut donc demander ce qu'il peut y avoir de tellement amer, si tout se ramène au sommeil et au repos, qu'on puisse se consumer dans un deuil éternel.

D'autres encore, une fois étendus à table, tenant la coupe en mains, et le front ombragé de couronnes, se plaisent à dire d'un ton convaincu :

« Brève est pour les pauvres hommes la jouissance de ces biens ; bientôt ils auront passé, et jamais nous ne pourrons plus les rappeler. » Comme si dans la mort le premier mal à craindre pour les malheureux, devait être d'être brûlés et desséchés par une soif ardente ou de sentir peser sur soi le regret de quelque autre chose. Nul en effet ne se prend à regretter sa personne et la vie, lorsque l'esprit et le corps reposent également assoupis. Or, il ne tient qu'à nous qu'il en soit ainsi du sommeil éternel, et aucun regret de nous-mêmes ne vient nous y affliger. Et pourtant, dans le sommeil proprement dit, les principes répandus dans l'organisme ne vont pas se perdre au loin, en dehors des mouvements sensitifs, puisque l'homme se ressaisit au réveil et recouvre ses facultés. Il faut donc penser que la mort est bien moins encore pour nous, s'il peut y avoir moins que ce qui n'est rien à nos yeux. Plus grands en effet sont le désordre et la dispersion de la matière à la suite de la mort, et personne ne se réveille et ne se relève, une fois que le froid du trépas est venu le saisir.

Enfin, si, prenant soudain la parole, la Nature en personne adressait à l'un de nous ces reproches :
Qu'est-ce donc qui te tient tant à cœur, ô mortel,

pour t'abandonner à cette douleur et à ces plaintes sans mesure? Pourquoi la mort t'arrache-t-elle
935 ces gémissements et ces pleurs? Car si tu as pu jouir à ton gré de ta vie passée, si tous ces plaisirs n'ont pas été comme entassés dans un vase percé, s'ils ne se sont pas écoulés et perdus sans profit; pourquoi, tel un convive rassasié, ne point te retirer de la vie; pourquoi, pauvre sot, ne point prendre de
940 bonne grâce un repos que rien ne troublera! Si au contraire tout ce dont tu as joui s'est écoulé en pure perte, si la vie t'est à charge, pourquoi vouloir l'allonger d'un temps, qui doit à son tour aboutir à une triste fin, et se dissiper tout entier sans profit? Ne vaut-il pas mieux mettre un terme à tes jours et à tes souffrances? Car imaginer désormais quelque invention
945 nouvelle pour te plaire, je ne le puis: les choses vont toujours de même. Si ton corps n'est plus décrépité par les années, si tes membres ne tombent pas d'épuisement, il te faut néanmoins toujours t'attendre aux mêmes choses, même si la durée de ta vie devait triompher de toutes les générations, et bien plus encore,
950 si tu ne devais jamais mourir.» Que répondre, sinon que la Nature nous intente un juste procès, et qu'elle plaide la cause de la vérité?

Et si c'est un vieillard tout chargé d'ans qui se plaint et se lamente sans mesure sur le malheur de mourir, n'aurait-elle pas raison d'élever la voix
955 et de le gourmander d'un ton plus sévère?

« Essuie ces larmes, bélièvre, et fais taire ces plaintes. Toutes les joies de la vie, tu les as épuisées avant d'en venir à cette décrépitude. Mais à désirer toujours ce que tu n'as pas, à mépriser les biens présents, ta vie s'est écoulée incomplète et sans joie, et soudain tu as

960 vu la mort debout à ton chevet, avant de pouvoir
t'en aller le cœur content et rassasié de tout. Mais
maintenant quitte tous ces biens qui ne sont plus de
ton âge, et, sans regret, allons, cède la place à d'au-
tres : il le faut. »

Juste à mon sens serait ce plaidoyer, justes seraient
ces blâmes et ces reproches. Toujours en effet la vieil-
965 lesse cède la place au jeune âge qui l'expulse ; et les
choses se renouvellent les unes aux dépens des autres
suivant un ordre nécessaire. Personne ne descend dans
le gouffre ténébreux du Tartare ; il faut des matériaux
pour que croissent les générations nouvelles ; celles-ci
à leur tour, après avoir achevé leur vie iront toutes se
rejoindre. Toutes celles donc qui t'ont précédé ont
déjà succombé ; de même succomberont celles qui
970 viendront après toi. Ainsi jamais les êtres ne cesseront
de naître les uns des autres, et la vie n'est la propriété
de personne, mais l'usufruit de tous. Regarde main-
tenant en arrière ; et vois quel néant fut pour nous
cette vieille période de l'éternité qui a précédé notre
naissance. Voilà donc le miroir où la nature nous
975 présente ce que nous réserve l'avenir après la mort.
Y voit-on apparaître quelque image horrible, quelque
sujet de deuil ? N'est-il pas un état plus paisible que
n'importe quel sommeil ?

*Les châtimens in-
fernaux ne sont
que des légendes
ou des symboles.*

De même assurément, tous les
châtiments que la tradition place
dans les profondeurs de l'Achéron,
tous, quels qu'ils soient, c'est dans
980 notre vie qu'on les trouve. Il n'est point, comme le dit
la fable, de malheureux Tantale craignant sans cesse
l'énorme rocher suspendu sur sa tête, et paralysé

d'une terreur sans objet : mais c'est plutôt la vaine
 crainte des dieux qui tourmente la vie des mortels,
 et la peur des coups dont le destin menace chacun de
 nous. Il n'y a pas non plus de Tityos gisant dans
 985 l'Achéron, déchiré par des oiseaux ; et ceux-ci d'ail-
 leurs dans sa vaste poitrine ne sauraient trouver
 de quoi fouiller pendant l'éternité. Si effroyable que
 fût la grandeur de son corps étendu, quand même,
 au lieu de ne couvrir que neuf arpents de ses membres
 écartelés, il occuperait la terre tout entière, il ne
 990 pourrait pourtant endurer jusqu'au bout une douleur
 éternelle, ni fournir de son propre corps une pâture
 inépuisable. Mais pour nous Tityos est sur terre : c'est
 l'homme vautré dans l'amour, que les vautours de la
 jalousie déchirent, que dévore une angoisse anxieuse,
 ou dont le cœur se fend dans les peines de quelque
 995 autre passion. Sisyphe lui aussi existe dans la vie ;
 nous l'avons sous nos yeux, qui s'acharne à briguer
 auprès du peuple les faisceaux et les haches redou-
 tables, et qui toujours se retire vaincu et plein d'afflic-
 tion. Car solliciter le pouvoir qui n'est qu'illusion
 et n'est jamais donné, et dans cette recherche supporter
 1000 sans cesse de dures fatigues, c'est bien pousser avec
 effort sur la pente d'une montagne un rocher qui, à
 peine au sommet, retombe et va aussitôt rouler en
 bas dans la plaine. De même repaître sans cesse les
 désirs de notre âme ingrate, la combler de biens sans
 1005 pouvoir la rassasier jamais, à la manière des saisons
 lorsque, dans leur retour annuel, elles nous apportent
 leurs produits et leurs grâces diverses, sans que jamais
 pourtant notre faim de jouissances en soit apaisée,
 c'est là, je pense, ce que symbolisent ces jeunes filles
 dans la fleur de l'âge, que l'on dit occupées à verser de

1010 l'eau dans un vase sans fond, que nul effort ne saurait
jamais remplir. Cerbère, et les Furies encore, et le
manque de lumière

(lacune)

le Tartare dont les gorges vomissent d'effroyables
flammes, qui n'existent nulle part et ne peuvent en
effet exister. Mais il y a dans la vie pour d'insignes
1015 méfaits une crainte insigne des châtiments, et pour
le crime, l'expiation : prison, effroyable chute du haut
de la roche, verges, bourreaux, carcan, poix, lame rougie,
torches : et même en l'absence de ces punitions, l'âme
consciente de ses crimes et prise de terreur à leur
1020 pensée s'applique à elle-même l'aiguillon, se donne la
brûlure du fouet, sans voir cependant quel peut être
le terme de ses maux, quelle serait à jamais la fin de
ses peines, et craignant au contraire que les uns et les
autres ne s'aggravent dans la mort. Enfin c'est ici-bas
que la vie des sots devient un véritable enfer.

La mort est la loi commune. Parfois encore tu pourrais te dire
1025 à toi-même : « Le bon Ancus a lui
aussi clos ses yeux à la lumière, et pourtant,
coquin, il valait bien mieux que toi. Depuis bien
d'autres rois, d'autres puissants du monde sont
morts à leur tour, qui commandèrent à de grandes
nations. Et celui-là même, qui jadis, à travers la grande
1030 mer, construisit une route ; celui qui, ouvrant à ses
légions un chemin sur les flots, leur apprit à franchir
à pied sec les abîmes salés ; qui, foulant l'Hellespont
du pas de ses chevaux, insulta à ses grondements :
celui-là s'est vu ravir la lumière et exhala son âme de

son corps moribond. Scipion, ce foudre de guerre,
1035 terreur de Carthage, a rendu ses os à la terre comme le
plus bas des esclaves. Ajoutes-y les inventeurs des
sciences et des arts, ajoute les compagnons des Muses
de l'Hélicon, parmi lesquels Homère, le poète unique,
après avoir tenu le sceptre, s'est endormi du même
sommeil que les autres. Démocrite enfin, parvenu au
1040 terme de la vieillesse, et sentant s'alanguir en son esprit
les mouvements de la mémoire, alla de lui-même au-
devant de la mort pour lui offrir sa tête. Épicure lui-
même est mort, après avoir parcouru la carrière lumi-
neuse de la vie, lui qui par son génie s'éleva au-dessus
de l'humanité, et plongea dans l'ombre tous les autres
sages, comme dans les régions de l'éther le soleil levant
1045 éteint les autres étoiles. Et toi, tu hésiteras, tu t'indi-
gneras de mourir? Toi qui, jouissant de la vie et de la
vue, ne mènes guère qu'une vie morte, qui gaspilles
dans le sommeil la majeure partie de ton âge, qui ronfles
tout éveillé, l'esprit sans cesse hanté par des songes,
1050 et sans pouvoir jamais trouver la source de ton mal,
alors que, pauvre homme, tu es dans ton ivresse pressé,
accablé de mille maux, et que tu flottes et titubes,
ballotté au gré des erreurs de ton esprit?

La crainte de la mort et le dégoût de la vie sont l'effet de l'ignorance. Si les hommes pouvaient, de même qu'ils semblent sentir au fond du cœur le poids dont la lourdeur les accable, apprendre à connaître d'où

1055 vient le mal, et pourquoi ce lourd fardeau de misère séjourne dans leur cœur, ils ne vivraient pas comme nous les voyons pour la plupart, ignorant ce qu'ils veulent l'un et l'autre, et cherchant sans cesse à changer de place, comme s'ils pouvaient ainsi jeter

1060 bas leur charge. Souvent l'un s'élance hors de sa
 riche demeure, par dégoût d'être chez lui, et sou-
 dain il y retourne, ne se sentant nullement mieux
 au dehors. Il court, poussant ses poneys tête baissée
 vers sa métairie, comme s'il volait au secours de sa
 1065 maison en flammes. Il bâille aussitôt qu'il en a touché
 le seuil, ou bien, la tête lourde, il se réfugie dans le
 sommeil pour y chercher l'oubli, ou même il se hâte
 de regagner la ville. C'est ainsi que chacun cherche
 à se fuir soi-même ; mais le plus souvent incapable,
 on le voit, d'y échapper, on reste attaché malgré
 1070 soi à ce moi qu'on déteste, parce que, malade, on ne
 saisit pas la cause de son mal. Si on la voyait bien
 laissant là tout autre objet, chacun s'attacherait, avant
 tout à étudier la nature des choses ; car c'est l'éter-
 nité qui est en cause, et non pas une seule heure ; cette
 1075 éternité dans laquelle les mortels auront à passer tout
 le temps qui reste à courir après la mort.

Au reste, la vie Enfin, pourquoi trembler ainsi dans
n'est rien en com- les dangers et les alarmes ? Quel
paraison de l'éter- est ce misérable amour de la vie
nité.

qui nous y contraint avec tant de
 force ? La fin de la vie est là toute proche, et fixée
 pour les mortels ; et personne ne peut éviter de paraître
 1080 devant la mort. En outre, toujours nous tournons dans
 le même cercle sans pouvoir en sortir, et la prolonga-
 tion de la vie ne saurait nous procurer de plaisir nou-
 veau. Seulement, tant que demeure éloigné l'objet de
 nos désirs, il nous semble supérieur à tout le reste ;
 est-il à nous que nous désirons autre chose, et la même
 1085 soif de la vie nous tient toujours en haleine. Puis nous
 sommes dans l'incertitude du sort que nous amènera

l'avenir, des hasards de la fortune, et de la fin qui nous attend. Et pourtant la durée plus grande de notre vie ne retranche rien du temps réservé à la mort ; de celui-ci nous ne pouvons rien soustraire pour diminuer peut-être le temps de notre anéantissement. Aussi, tu auras beau enterrer durant ta vie autant de générations que tu voudras : toujours néanmoins la mort t'attendra qui est, elle, éternelle ; et tous deux seront aussi longtemps à ne plus être, de celui dont la fin date d'hier, ou de tel autre qui est mort depuis bien des mois et des années.

LIVRE IV

Préambule. Apologie du poème. Je parcours des régions non frayées
du domaine des Piérides, que nul
encore n'a foulées du pied. J'aime aller puiser aux
sources vierges ; j'aime cueillir des fleurs inconnues,
afin d'en tresser pour ma tête une couronne merveil-
5 leuse, dont jamais jusqu'ici les Muses n'aient ombragé
le front d'un mortel. C'est que d'abord je donne de
grandes leçons, et tâche à dégager l'esprit des liens
étroits de la superstition ; c'est aussi que sur un sujet
obscur je compose des vers lumineux, le parant tout
10 entier des grâces de la Muse. Cette méthode même
n'apparaît point comme absurde. Quand les médecins
veulent donner aux enfants la répugnante absinthe,
ils parent auparavant les bords de la coupe d'une
couche de miel blond et sucré : de la sorte, cet
15 âge imprévoyant, les lèvres séduites par la douceur,
avale en même temps l'amère infusion et, dupe mais
non victime, en retrouve au contraire force et santé.
Ainsi fais-je aujourd'hui, et comme notre doctrine

semble trop amère à qui ne l'a point pratiquée, comme
 20 la foule recule avec horreur devant elle, j'ai voulu
 te l'exposer dans l'harmonieuse langue des Muses,
 et pour ainsi dire, la parer du doux miel poétique,
 essayant de tenir ton esprit sous le charme de
 25 mes vers, pour lui faire percevoir en même temps
 tous les secrets de la nature, et le pénétrer de leur
 utilité.

Argument du livre Maintenant, après t'avoir fait con-
IV : les simula- naître la nature des éléments consti-
crés; visions et tutifs de l'univers, la variété de leurs
terreurs dont ils formes, le mouvement éternel qui les
sont cause.

entraîne spontanément dans l'espace, et la possibi-
 30 lité qu'ils ont de créer toutes choses ; après t'avoir
 enseigné également la nature de l'âme, sa constitution,
 son union intime avec le corps pendant la vie, et
 comment, une fois arrachée d'avec lui, elle retourne
 en ses éléments premiers, je m'en vais t'entretenir d'un
 sujet qui se rattache étroitement à ce dernier. De tous les
 objets il existe ce que nous appelons des simulacres :
 35 sortes de membranes légères détachées de la surface
 des corps, et qui voltigent en tous sens parmi les airs.
 Et dans la veille comme dans le rêve, ce sont ces mêmes
 images dont l'apparition vient jeter la terreur dans nos
 esprits, chaque fois que nous apercevons des figures
 étranges ou les ombres des mortels ravis à la lumière ;
 40 c'est elles qui bien souvent nous ont arrachés au sommeil,
 tout frissonnants et glacés d'effroi. N'allons donc pas
 croire que des âmes puissent s'échapper de l'Achéron, ou
 des spectres, voltiger parmi les vivants ; ne croyons pas
 davantage que rien de nous puisse subsister après la
 mort, puisque le corps et l'âme, simultanément anéan-

45 tis, se sont dissociés l'un et l'autre en leurs éléments respectifs.

Preuves de l'existence des simulacres.

Je dis donc que des figures et des images subtiles sont émises par les objets, et jaillissent de leur surface :

50 ces images, donnons-leur par à peu près le nom de membranes ou d'écorce, puisque chacune d'elles a la forme et l'aspect de l'objet, quel qu'il soit, dont elle émane pour errer dans l'espace. Ceci, grâce à mon raisonnement, l'esprit le plus obtus le pourra comprendre.

Tout d'abord, parmi les objets à la portée de nos
55 sens, on en voit beaucoup émettre de leurs éléments : de ceux-ci, les uns se dissipent et se résolvent dans les airs, comme la fumée du bois vert ou la chaleur de la flamme ; les autres au contraire sont d'une contexture plus serrée : telles les rondes tuniques qu'à l'été abandonnent les cigales, les membranes dont les
60 veaux se défont en naissant, ou encore la robe que le serpent glissant quitte au milieu des ronces — dépouille flottante dont souvent nous voyons s'enrichir les buissons.

Puisque de tels phénomènes se produisent, une image impalpable doit également émaner des corps et
65 se détacher de leur surface. Pourquoi en effet les éléments que je viens de citer se détacheraient-ils des objets plutôt que des émanations subtiles ? A cela nul ne saurait répondre, d'autant plus que nombre de ces éléments minuscules, se trouvant à la surface des corps, peuvent la quitter sans modifier leur ordre,
70 sans changer d'aspect, et avec une vitesse d'autant plus grande que, placés en première ligne, peu d'entre eux rencontrent des obstacles sur leur route.

Car il est certain que nous voyons de nombreux objets émettre en abondance, non seulement de leur substance intime, comme nous l'avons dit plus haut, mais même de leur superficie, les éléments de leur couleur.

75 C'est le cas, notamment, des voiles jaunes, rouges et verts qui, tendus dans nos vastes théâtres, flottent et ondulent le long des mâts et des traverses ; au-dessous d'eux, tout le public réuni sur les gradins, le décor de la scène, les rangs augustes des sénateurs
80 se colorent et se teignent de leurs reflets mouvants. Et plus l'enceinte du théâtre est haute et étroite, plus aussi tous les objets sont baignés de ces riantes couleurs, dans la lumière raréfiée du jour. Si donc les étoffes émettent extérieurement des éléments colorés,
85 tout objet doit également envoyer des images subtiles, puisque dans les deux cas, c'est la surface qui les projette. Il existe donc bien des figures à l'image des corps ; formées d'un tissu impalpable, elles voltigent dans l'espace, et leurs éléments isolés ne sauraient être aperçus.

90 En outre, si toute odeur, fumée, chaleur, et autres émanations semblables se dissipent au sortir des objets, c'est que, en cheminant depuis les profondeurs où elles ont pris naissance, elles se divisent dans les sinuosités du parcours, et ne trouvent pas d'issues directes pour s'échapper ensemble après leur formation.
95 Au contraire, la mince membrane colorée émise de la surface ne rencontre rien qui puisse la déchirer, puisque sa place en première ligne lui assure un libre chemin.

Enfin, tous les simulacres qui se reflètent dans les miroirs — bassins d'eaux ou surfaces polies — puisqu'ils
100 offrent l'apparence exacte des objets, n'en peuvent être que des images détachées de la surface. De tous

les objets il existe donc des reproductions exactes et
105 subtiles, dont les éléments isolés sont invisibles, mais
dont l'ensemble, sous l'impulsion du miroir qui ne
cesse de le renvoyer, est capable d'apparaître à nos
yeux. On ne saurait, semble-t-il, expliquer d'autre
manière comment ils se conservent assez bien pour
rendre la parfaite image de chaque chose.

110 *Nature des simula-* Et maintenant apprends de quelle
cres. essence subtile est formée l'image.
Ceci résulte d'abord du fait que les éléments sont
bien au-dessous de la portée de nos sens, bien plus
petits que les objets dont nos yeux commencent à
ne plus soupçonner l'existence. Néanmoins, pour en
115 avoir une nouvelle preuve, sache en quelques mots
combien sont ténus les principes de toutes choses.

D'abord, certains animaux sont si petits que, cou-
pés en trois, leurs fractions deviennent invisibles.
Leur intestin, ou ce qui en tient lieu, comment se
l'imaginer? Et les organes du cœur, des yeux? Les
120 membres? Les jointures? Quelle petitesse! Que dire
alors de chacun des éléments, dont il faut bien que soit
formée la substance de leur âme, et ne vois-tu pas
combien ils sont subtils, combien menus?

Passons maintenant aux plantes qui exhalent une
odeur pénétrante : la panacée, la répugnante absinthe,
125 l'aurone écœurante, l'amère centaurée ; prends celle
que tu veux, et légèrement entre deux doigts

(lacune)

Reconnais bien plutôt que de toutes parts les corps
répandent des simulacres, dénués de force, impercep-
tibles à nos sens.

Images qui se for- Mais ne va pas croire que seuls
ment spontanément. parcourent l'espace les simulacres
 130 qui émanent des corps. Il est d'autres
 images, engendrées spontanément, qui se constituent
 d'elles-mêmes dans cette région du ciel qu'on nomme
 l'atmosphère. Formées de mille manières, elles s'élèvent
 dans les hauteurs, et ne cessent dans leur course de
 135 se fondre et de se transformer, et de prendre les aspects
 les plus divers : tels ces nuages que nous voyons par-
 fois se rassembler dans les hauteurs et qui, caressant
 l'air de leur vol, altèrent la sérénité du ciel. Souvent
 alors il nous semble voir voler des faces de géants qui
 140 répandent au loin leur ombre, ou encore s'avancer
 de hautes montagnes, entraînant des roches arrachées
 à leurs flancs, et dont la marche masque le soleil :
 puis c'est quelque autre figure bizarre qui attire à
 elles d'autres nuages pour s'en affubler.

Rapidité de forma- Disons maintenant avec quelle
tion des simula- facilité, quelle légèreté ces images
cres. se forment, et comme un flot
 intarissable ne cessent de se détacher des corps

(lacune)

145 Car des éléments superficiels s'écoulent et rayon-
 nent sans relâche de tous les objets : rencontrent-
 ils des corps poreux, ils les traversent, tel notam-
 ment le verre ; mais s'ils se heurtent aux aspérités
 d'une roche, ou à du bois, ils s'y déchirent, sans pou-
 150 voir produire d'images. Enfin un objet brillant et
 compact, comme l'est un miroir, s'oppose-t-il à leur
 marche, rien de semblable n'arrive. Ils ne peuvent
 le traverser comme le verre, ni s'y déchirer : le poli

de ces corps assure leur salut. Voilà pourquoi de telles
155 surfaces nous renvoient les images. Aussi soudaine-
ment que tu veux, en n'importe quel temps, présente
au miroir n'importe quel objet, toujours apparaît
l'image.

Apprends donc par là que de la surface des corps
s'écoulent sans cesse de minces tissus, d'impalpables
images. Ainsi donc une foule de simulacres s'en-
160 gendrent en un instant, et l'on peut à bon droit dire
que leur naissance est rapide. Et de même que le soleil
doit émettre en peu de temps de nombreux rayons
pour que l'univers en soit constamment rempli, de
même, et pour la même raison, il faut qu'en un instant
165 les corps émettent de toutes parts de nombreux simu-
lacs, puisque, partout où nous tournons le miroir,
nous les voyons s'y refléter avec leur forme et leur
couleur.

Autre chose encore. Le ciel, tout à l'heure encore
170 si limpide, soudain se trouble horriblement. On dirait
que les ténèbres ont en masse quitté l'Achéron pour
emplir l'immense voûte céleste ; tant une affreuse
nuit tombe des nuages, tant nous menace du haut du
ciel la face noire de l'Épouvante. Et de ces objets
175 quelle part infime est leur image ! Personne ne saurait
le dire, ni en rendre un compte exact.

Sache maintenant quelle est la vitesse de ces simu-
lacs, avec quelle mobilité ils se déplacent à travers
l'air, au point de franchir en un court instant de longs
espaces, quel que soit le but vers lequel les portent leurs
180 inclinaisons diverses. Je vais l'exposer en des vers
harmonieux plutôt qu'abondants : ainsi le chant bref
du cygne surpasse en beauté ces cris lancés par les

grues dans les nuages éthérés que l'Auster nous apporte.

Tout d'abord les corps légers et composés de parties
menues sont le plus souvent rapides, comme il est facile
185 de le voir. De ce nombre sont par exemple la lumière
et la chaleur du soleil, puisqu'elles sont formées d'élé-
ments subtils qui, se poussant les uns les autres,
n'hésitent pas, sous l'impulsion de ces chocs succes-
sifs, à traverser les régions de l'air. Car la lumière
190 succède sans relâche à la lumière ; le rayon s'élance
sans répit sous l'aiguillon, pour ainsi dire, du rayon qui
le suit. Il faut donc que les simulacres soient également
capables de parcourir en un instant des distances
inexprimables, d'abord parce qu'il y a par derrière
une toute petite cause pour les pousser et les projeter
195 en avant, quand, du reste, ils s'élancent déjà doués
d'une légèreté si prompte ; ensuite parce qu'ils sont
émis formés d'un tissu si lâche qu'ils peuvent ai-
sément pénétrer partout et, pour ainsi dire, 'se couler
dans les vides de l'air. .

De plus, si les éléments émis des profondeurs intimes
200 des corps, telles la lumière et la chaleur solaires,
peuvent, comme nous le voyons, se répandre en un
instant par toute l'immensité céleste, voler à travers
les mers et les terres, et inonder le ciel, qu'advien-
205 dra-t-il de ceux qui sont au premier rang lors de leur
émission, et dont en outre rien ne vient arrêter l'élan?
Ne vois-tu pas combien ils doivent aller plus vite et
plus loin, et qu'à temps égal ils franchiront un espace
bien supérieur à celui que parcourent dans le ciel les
rayons du soleil?

210 Voici encore une preuve convaincante de la vitesse
qui emporte les simulacres : place la nuit un miroir
d'eau sous un ciel étoilé ; tout aussitôt les astres écla-

tants qui illuminent le ciel viennent s'y refléter. Vois-tu
215 maintenant que l'image descend immédiatement des
régions du ciel jusqu'aux régions terrestres?

*Tous les corps émet-
tent des émana-
tions.*

Ainsi donc une fois de plus il faut
reconnaître que sont émis avec une
merveilleuse

(lacune)

des atomes qui frappent nos yeux et provoquent la
vision. Certains corps aussi ne cessent de répandre
des odeurs, de même que les cours d'eau répandent le
220 froid, le soleil, la chaleur, les flots, l'embrun qui ronge
les murailles le long du littoral. Des voix diverses ne
cessent de voler dans le vent. Enfin, quand nous
sommes le long de la mer, une humidité salée se répand
sur nos lèvres ; et regardons-nous préparer devant nous
une infusion d'absinthe, son amertume vient nous
225 frapper. Tant il est vrai que de tous les corps s'écoulent
et se répandent en tous sens des émanations variées;
écoulement sans trêve ni repos, puisque nos sens en
sont toujours affectés, et que de tous les objets nous
pouvons toujours percevoir la forme, l'odeur et le son.

230 *La vision et les si-
mulacres.*

Ajoutons ceci : quand nous ma-
nions un objet dans les ténèbres,
nous l'identifions à celui que nous voyons à la
lumière éclatante du jour ; c'est donc nécessaire-
ment la même cause qui émeut le toucher et la
vue. Et maintenant si, palpant un objet dans
235 l'obscurité, nous avons l'impression d'un carré, le
carré que nos yeux apercevront à la lumière, que
pourra-t-il être sinon l'image de cet objet?

C'est donc dans les images que semble résider le principe de la vision, et sans elles nul objet ne peut nous apparaître. Du reste, les simulacres dont je parle
240 se portent sans doute de tous côtés et se distribuent en tous sens ; mais, comme nous ne pouvons les discerner que par les yeux, c'est seulement du côté où nous tournons nos regards que tous les objets viennent les frapper avec leur forme et leur couleur.

Quant à la distance qui nous sépare des objets,
245 c'est l'image qui nous la révèle, et nous permet de l'apprécier. En effet, l'image, aussitôt émise, pousse et chasse en avant tout l'air interposé entre elle et nos yeux ; cet air ainsi chassé se répand dans nos yeux ; son flot baigne nos pupilles, et passe.

250 Voilà comment nous voyons chaque objet à sa distance ; et plus grande est la colonne d'air agitée devant nous, plus le souffle qui baigne nos yeux vient de loin plus l'objet nous apparaît reculé dans le lointain. Sans doute toutes ces actions s'accomplissent-elles avec une
255 prodigieuse rapidité, pour que nous percevions en même temps la nature de l'objet et sa distance.

Dans tous ces phénomènes, il ne faut pas s'étonner que les simulacres isolés puissent frapper nos yeux sans être aperçus, alors que les objets eux-mêmes nous apparaissent. De même quand le vent nous bat à coups
260 redoublés, quand l'âpre froid se coule en nous, nous ne sentons pas chaque particule isolée de vent et de froid, mais une impression d'ensemble ; et nous voyons alors notre corps se meurtrir, comme si une force étran-
265 gère venait le battre et se révélait du dehors. D'autre part, quand nous frappons du doigt une pierre, c'est proprement sa couleur extérieure que nous touchons tout à la surface ; et pourtant ce n'est pas elle que le

toucher nous fait sentir, mais bien la dureté qui réside au fond même du bloc.

Théorie du miroir. Et maintenant, apprends pourquoi l'image apparaît au delà du miroir; car il est certain que nous la voyons dans un fond reculé. Il en est de même des objets que nous apercevons réellement au dehors, lorsqu'une porte ouverte offre aux regards un champ libre, et nous permet de distinguer du dedans les choses de l'extérieur. C'est qu'alors aussi la vision est produite par une double
275 colonne d'air.

Tout d'abord en deçà de la porte, nous distinguons une première couche d'air; ensuite à droite et à gauche les panneaux de la porte même, enfin la lumière du dehors vient inonder nos yeux, puis une seconde couche d'air, suivie des objets que nous apercevons réellement à l'extérieur.

Ainsi en est-il de l'image : une fois projetée par le
280 miroir, elle chasse et pousse devant elle, en se dirigeant vers nos regards, la couche d'air interposée entre elle et nos yeux, et nous en donne la sensation avant celle du miroir; à peine percevons-nous à son tour le miroir même, qu'immédiatement une
285 image venue de nous parvient à celui-ci, et, reflétée par lui, revient jusqu'à nos yeux ; et comme dans sa marche, elle déplace en avant d'elle une autre couche d'air qu'elle nous fait voir tout d'abord, elle nous semble ainsi reculée au delà du miroir, à sa distance exacte.

Aussi, je le répète encore, rien d'étonnant que l'image
290 nous apparaisse avec son recul dans le miroir puisque, dans ce cas comme dans le précédent, l'impression est l'effet d'une double colonne d'air.

Et si le côté droit de notre corps apparaît à gauche dans le miroir, c'est qu'après avoir heurté le plan de
295 celui-ci, l'image ne nous revient pas dans le même état, mais en rebondissant elle se retourne, comme un masque de plâtre qu'on lancerait encore humide contre un pilier ou une poutre : s'il pouvait garder intacts ses traits primitifs, et qu'il rebondît en arrière après le
300 choc, l'œil droit dans ce cas deviendrait le gauche, et réciproquement le gauche passerait à droite.

Il arrive aussi que l'image se transmet de miroir en miroir, si bien que d'un même objet peuvent apparaître jusqu'à cinq ou six reproductions. Ainsi les simulacres
305 cachés derrière un miroir, au fond d'une pièce, aussi détournée et profonde que soit leur retraite, en seront néanmoins tous tirés par la réflexion des images et se révéleront à nous grâce au jeu des miroirs. Tant il est vrai que l'image se reflète de miroir en miroir : est-elle d'abord à gauche, elle apparaît ensuite à droite, puis
310 elle se réfléchit à nouveau et reprend sa première position.

Quant aux miroirs à petites faces, dont la courbure rappelle celle de nos flancs, s'ils nous renvoient les simulacres sans les retourner, c'est que l'image est
315 transmise de miroir en miroir, et ne nous revient qu'après une double réflexion, ou encore qu'elle fait en chemin un tour sur elle-même, suivant docilement l'impulsion que lui donne la courbe du miroir.

D'autre part, si les images paraissent se mettre en marche, poser le pied en même temps que nous, imiter
320 nos gestes, c'est que la partie du miroir dont nous nous retirons cesse immédiatement de nous renvoyer les simulacres : car la nature exige que tout objet se réfléchisse suivant un angle égal à celui de son incidence.

Phénomènes divers Pourquoi nos yeux évitent et fuient-ils un trop vif éclat? Pourquoi le

325 soleil va-t-il jusqu'à nous aveugler, si nous essayons de le regarder en face? C'est que sa violence est elle-même très grande, et que ses simulacres, grâce au poids qu'ils acquièrent par la hauteur de leur chute à travers l'air pur, blessent nos yeux dont ils ravagent les organes. De plus, tout éclat trop vif brûle
330 généralement les yeux, parce qu'il renferme de nombreux éléments ignés, dont l'entrée dans nos yeux provoque la douleur.

Si pour les malades atteints de la jaunisse tout objet devient jaune, c'est que des éléments de cette couleur s'élancent de leur corps à la rencontre des simulacres, et qu'en outre leurs yeux sont remplis de ces
335 particules qui déteignent sur tout ce qui les touche.

Des ténèbres nous pouvons voir ce qui est à la lumière; car à peine la colonne d'air obscur plus proche a-t-elle pénétré dans nos yeux sans défense, qu'elle est
340 aussitôt suivie par l'air embrasé et lumineux; il en nettoie, pour ainsi dire, nos regards et dissipe les ombres de cet air obscur, car il est bien plus rapide, plus subtil et plus puissant. Dès qu'il a rempli de lumière les
345 canaux de nos yeux, et qu'il a libéré ceux que l'air obscur avait envahis, aussitôt les simulacres des objets exposés à la lumière viennent solliciter notre vue.

Par contre, de la lumière nous ne pouvons voir dans les ténèbres; car l'air obscur qui se trouve derrière le jour, étant plus épais, bouche toutes les ouvertures, obstrue les canaux des yeux, si bien que le choc d'aucun simulacre ne saurait ébranler la vue.

Souvent les tours carrées d'une ville, vues dans
355 le lointain, nous semblent arrondies; car de loin tout

angle apparaît émoussé, ou plutôt même, il n'est plus visible ; le choc de son image s'arrête avant de frapper nos yeux, parce que, dans leur long trajet, les simulacres, à force d'être repoussés par l'air qu'ils déplacent, perdent peu à peu toute vigueur. Ainsi à cette distance, tout angle échappe à nos sens, et l'édifice semble passé au tour : non pourtant qu'il soit comparable aux objets réellement ronds qui sont à notre portée, mais les contours en apparaissent comme noyés dans une ombre imprécise.

365 *L'ombre.* De même, au soleil notre ombre
semble se mouvoir avec nous, suivre
nos traces, imiter nos gestes. Mais crois-tu que de
l'air privé de lumière puisse marcher comme les hommes,
reproduire leurs mouvements et leurs gestes? Que
peut être, en effet, ce que nous appelons une ombre,
370 sinon de l'air dépourvu de lumière?

La vérité, c'est que certains endroits du sol se trouvent, pendant notre marche, successivement privés de la lumière du soleil, que nous interceptons ; puis ils s'en emplissent de nouveau à mesure que nous nous en éloignons. De là vient que l'ombre projetée par
375 notre corps semble attachée à nos pas. En effet, de nouveaux rayons lumineux ne cessent de se répandre et de s'évanouir tour à tour, comme de la laine qu'on déviderait dans le feu. Et c'est ainsi qu'avec la même facilité la terre est privée de lumière, ou s'en emplit et se purge des ombres ténébreuses.

Illusions de la vue. Cependant nous n'accordons pas qu'ici les yeux se trompent en rien.
380 Voir la lumière et l'ombre, où qu'elles soient, tel est

leur rôle ; mais est-ce ou non la même lumière, est-ce la même ombre qui, naguère à cet endroit, est passée à cet autre ; ou les choses se passent-elles plutôt comme nous venons de le dire ? C'est la raison
385 seule qui doit résoudre le problème, et les yeux ne peuvent connaître les lois de la nature. Ainsi n'impute pas à la vue l'erreur de l'esprit.

Le navire qui nous porte s'avance, tout en paraissant immobile, et celui qui demeure à l'ancre semble se déplacer. Le long de la poupe nous croyons voir fuir
390 les plaines et les collines que, toutes voiles au vent, le vaisseau dépasse de son vol.

Tous les astres semblent demeurer fixés à la voûte céleste, et tous sont animés d'un mouvement incessant, tous, depuis leur lever jusqu'à leur couchant lointain, parcourent les immensités du ciel qu'ils illuminent de leurs clartés.
395

Le soleil et la lune paraissent également immobiles, et pourtant ils se meuvent, les faits le prouvent assez.

Vues dans le lointain, des montagnes surgissant du milieu des flots, et qui laissent ouvert entre elles un large passage aux flottes, semblent se confondre pour
400 ne former qu'une seule île.

Les galeries paraissent saisies de vertige, les colonnes semblent former une ronde autour des enfants, quand ceux-ci ont eux-mêmes cessé de tourner ; si bien qu'alors ils ont peine à croire que la maison tout entière ne menace pas de s'écrouler sur eux.

Quand au lever du jour la nature lance dans les airs
405 le rouge soleil aux feux ondoyants, et l'élève au-dessus des montagnes, ces monts sur lesquels il semble se dresser, les embrasant au contact même de sa flamme

ardente, sont à peine à deux mille portées de flèche,
410 à peine à cinq cents lancers de javelot ; entre eux et
lui s'étendent les vastes plaines de l'océan qui s'étalent
sous l'immensité du ciel, et s'interposent les terres innom-
brables qu'habitent des peuples et des animaux divers.

Et par contre une flaque d'eau, profonde d'un
415 doigt à peine, amassée entre les pavés de nos routes,
semble ouvrir dans les entrailles du sol des perspec-
tives dont la profondeur égale celle du gouffre qui
s'étend entre le ciel et la terre, si bien que l'on croit
apercevoir sous ses pieds les nuages, le ciel, et voir,
miraculeusement enfoncés sous la terre, les corps qui
peuplent le ciel.

420 Enfin, notre ardente monture s'est-elle arrêtée au
milieu d'un fleuve ; fixons les yeux sur les ondes
rapides : bien qu'immobile, le corps du cheval semble
entraîné par une force irrésistible qu' l'emporte contre
le courant ; et partout où nous promenons nos regards,
425 les objets nous paraissent également être entraînés
et flotter dans le même sens.

Voici un portique, soutenu par des colonnes paral-
lèles et toutes de niveau jusqu'à son extrémité : s'il
est long, et qu'à l'un des bouts nous regardions l'en-
semble, sa perspective prend, à mesure qu'il s'éloigne,
430 l'aspect d'un cône allongé : le toit va rejoindre le
sol, le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce
que tout se confonde dans la pointe obscure du cône.

Sur l'océan, les matelots croient voir le soleil sortir
des flots et disparaître dans les flots où il engloutit
sa lumière. C'est qu'ils n'aperçoivent rien que l'eau et
435 le ciel ; mais ne va pas croire à la légère que nos sens
soient partout sujets à l'erreur.

Pour ceux qui ne connaissent point la mer, les

navires au port semblent, poupe brisée, boiter de l'arrière en s'inclinant sur l'eau. Toute la partie des rames qui s'élève au-dessus des vagues est droite ; droite aussi, la partie supérieure du gouvernail. Mais
 440 les portions qui plongent dans l'élément liquide semblent, par la réfraction, changer de direction, retourner de bas en haut, et venir presque flotter à la surface des eaux.

La nuit, quand dans le ciel les vents emportent quelques rares nuages, on croit voir les astres glisser
 445 à l'encontre des nuées qu'ils dominant, dans un sens tout autre que celui où ils sont emportés.

Si parfois nous plaçons la main sous un de nos yeux et que nous en pressions le globe, il arrive, par je ne sais quelle sensation, que tous les objets fixés par nous
 450 semblent se dédoubler ; double est la flamme dont la fleur brille au sommet des flambeaux, double aussi le mobilier qui garnit la maison ; doubles enfin les visages et les corps des personnes.

Enfin quand la douce torpeur du sommeil tient nos membres enchaînés, que tout notre corps est plongé
 455 dans le plus profond repos, nous nous figurons que nous sommes encore éveillés et que nous remuons nos membres ; dans les ténèbres aveugles de la nuit, nous pensons voir le soleil et la lumière du jour ; dans notre chambre close, nous croyons changer de ciel, de mer, de fleuves, de montagnes, franchir à pied des plaines ;
 460 nous entendons des bruits, bien que partout règne le grave silence de la nuit, et, tout en ne disant mot, nous avons l'illusion de parler.

Apologie des sens. Nous voyons bien d'autres faits
Réfutation des étranges de même nature, qui sem-
sceptiques. blent se liguer pour ruiner le témoi-

gnage des sens : vaine besogne, car la plupart de
465 ces erreurs sont dues aux jugements que l'esprit porte
spontanément sur les faits, nous faisant voir ce qu'en
réalité n'ont pas vu nos sens. Car rien n'est plus
ardu que de distinguer la vérité des hypothèses que
notre esprit y ajoute de son propre fonds.

Enfin, quant à ceux qui pensent que toute science
470 est impossible, ils ignorent également si elle est pos-
sible, puisqu'ils font profession de tout ignorer. Je
négligerai donc de discuter avec des gens qui veulent
marcher la tête en bas. Et pourtant, je veux bien leur
accorder qu'ils ont sur ce point une certitude ; mais je
leur demanderai à mon tour comment, n'ayant jamais
475 rencontré la vérité, ils savent ce qu'est savoir et ne pas
savoir ? d'où leur vient la notion du vrai et du faux ?
comment sont-ils parvenus à distinguer le certain de
l'incertain ? (Tu trouveras que ce sont les sens qui les
premiers nous ont donné la notion de la vérité, et que
leur témoignage est irréfutable.

480 Car on doit accorder plus de créance à ce qui est
capable par soi-même de faire triompher le vrai du
faux. Or, quel témoignage est plus digne de foi que
celui des sens ? S'ils nous trompent, est-ce la raison
qui pourra déposer contre eux, elle qui tout entière
485 en est issue ? Suppose-les trompeurs, la raison tout
entière devient mensongère à son tour. Ou bien la
vue sera-t-elle rectifiée par l'ouïe ? l'ouïe par le tou-
cher ? Et le toucher sera-t-il convaincu d'erreur par
le goût ? Est-ce l'odorat qui confondra les autres sens ?
Sont-ce les yeux ? Rien de tout cela à mon avis ; à
490 chacun d'eux sont répartis des pouvoirs limités, des
fonctions propres. Il faut donc que la consistance, la

température soient le domaine d'un sens spécial, qu'un sens spécial encore perçoive les diverses couleurs, et tout ce qui s'y rattache; qu'à des sens spéciaux corres-
495 pondent les saveurs, les odeurs, les sons. Il s'ensuit que les sens sont incapables de se contrôler entre eux. Ils ne peuvent davantage se corriger eux-mêmes, puisque toujours nous devons les tenir pour également dignes de foi. Par conséquent, leurs perceptions de tous les instants sont vraies.

500 Et si la raison est incapable de déterminer la véritable cause pour laquelle, par exemple, un objet carré de près semble rond de loin, il vaut mieux, dans l'impuissance de notre raison, donner une explication fautive du phénomène que de laisser échapper de nos
505 mains des vérités manifestes, d'abjurer la première de toutes les croyances, et de ruiner les bases mêmes sur lesquelles reposent notre vie et notre salut. Car ce n'est pas la raison seulement qui s'écroulerait tout entière, mais la vie même qui périrait, si, n'osant nous fier à nos sens, nous renoncions à éviter les précipices, comme
510 tous les dangers du même ordre, et à suivre ce qui est bon. Considérons donc comme un vain amas de paroles l'ensemble des arguments dirigés et dressés contre les sens.

Enfin si, dans une construction, la règle est fausse dès le commencement, si l'équerre est menteuse et
515 s'écarte de la verticale, si le niveau cloche en rien dans l'une de ses parties, nécessairement tout est fautif et de travers; difforme, aplati, penchant en avant, en arrière, discordant, l'édifice semble vouloir tomber, et tombe en effet par endroits, trahi par l'erreur des

520 premiers calculs : ainsi notre jugement des faits deviendra nécessairement vicieux et faux, s'il s'appuie sur des sens mensongers.

Transition : Maintenant, comment chacun des
les autres sens. autres sens reçoit-il les impressions qui lui sont propres? Il ne reste plus de difficulté pour en rendre compte.

L'ouïe, le son et la voix. Pour commencer, on entend en général le son et la voix quand leurs
525 éléments, en se glissant dans l'oreille, ont ébranlé l'organe. Que la voix et le son soient de nature corporelle, on ne saurait le nier, puisqu'ils peuvent ébranler nos sens. D'ailleurs, la voix déchire souvent la gorge, et les cris arrachent les canaux par où ils
530 s'échappent. La raison en est que, pressés dans un passage trop étroit pour leur nombre, les éléments des sons, en se ruant vers l'extérieur, maltraitent l'entrée de la bouche qu'ils obstruent. Il n'est donc pas douteux que la voix et les paroles se composent d'éléments corporels, puisqu'ils peuvent causer des blessures.

535 Tu n'ignores pas non plus quelle vigueur nous enlève, quel affaiblissement des nerfs et des forces produit une conversation menée sans relâche depuis la clarté naissante de l'aurore jusqu'aux ombres de la nuit noire ; surtout si nous nous répandons en éclats de
540 voix. Il faut donc que la voix se compose d'éléments corporels, puisqu'en parlant beaucoup on perd une partie de sa substance.

La rudesse de la voix est faite de la rudesse des éléments, sa douceur, de leur douceur. Car ce ne sont pas

des éléments de même forme qui entrent dans l'oreille,
545 quand la trompette barbare fait entendre ses mugissements graves et profonds, dont l'écho réveillé renvoie le rauque gémissement, ou quand, jaillissant des fougueux torrents de l'Hélicon, la voix funèbre des cygnes élève sa plainte claire.

Au moment donc où nous tirons du fond de nous-
550 mêmes ces éléments de la voix et que nous les émettons tout droit par la bouche, la langue, agile ouvrière, les articule pour en faire des mots, secondée dans sa tâche par la conformation des lèvres. De là vient que si la distance que doit franchir chaque son pour nous
555 parvenir n'est pas trop longue, nous devons entendre clairement tous les mots, et distinguer les articulations; car leurs éléments gardent leur disposition et leur forme. Mais si l'espace intermédiaire se trouve trop grand, les mots se confondent et la voix se trouble
560 dans leur long vol à travers les airs. On peut alors percevoir le son, mais non distinguer le sens des mots: tant la voix nous arrive confuse et embarrassée.

Souvent encore, un mot lancé par la bouche d'un seul crieur public frappe les oreilles de toute une assem-
565 blée. C'est donc qu'une seule voix se partage aussitôt en une foule de voix, puisqu'elle se répand dans les oreilles de chacun, y imprimant la forme et le son distinct de chaque mot. Une portion de ces voix qui ne tombe point dans nos oreilles, continue sa route et
570 va se perdre et s'évanouir dans les airs; une autre, se heurtant à des corps durs qui la renvoient, revient à nous, et parfois sommes-nous dupes de cet écho trompeur.

L'écho et ses légendes. Instruit de ces vérités, tu pourras expliquer à toi-même comme aux

autres comment, dans les lieux déserts, les rochers nous renvoient exactement les mots dans leur ordre, lorsque, cherchant nos compagnons égarés dans les montagnes noyées d'ombre, nous appelons à grands cris leur troupe dispersée.

J'ai même vu jusqu'à six ou sept échos redire la parole qu'on leur lançait une seule fois ; les collines se chargeaient de la transmettre aux collines, et les mots se répondaient, docilement renvoyés.

Ces lieux, au dire des habitants du voisinage, sont la demeure des Satyres aux pieds de chèvre, des Nymphes et des Faunes ; ce sont, affirment-ils, leurs courses, leurs cris et leurs ébats nocturnes qui rompent partout le muet silence de ces déserts ; alors on entend le son des harpes et les douces plaintes que répand la flûte animée par les doigts des chanteurs. Et les villageois entendent de loin le dieu, lorsque Pan, secouant sa tête bestiale voilée de branches de pins, parcourt de sa lèvre recourbée les roseaux de sa flûte, pour que son chalumeau ne cesse de répandre toutes les grâces de la Muse pastorale. Combien de prodiges et de merveilles semblables racontent nos campagnards, de peur qu'on ne croie leurs solitudes désertées par les dieux mêmes ! De là ces miracles dont ils ne cessent de parler. Peut-être aussi sont-ils guidés par quelque autre raison, car l'humanité est avide de tout ce qui peut captiver l'oreille.

L'ouïe et la vue. Enfin, il ne faut pas s'étonner si des obstacles, qui dérobent à nos

yeux la vue des objets, laissent les sons passer et frapper nos oreilles. Souvent ne voyons-nous pas une conversation se poursuivre à travers des portes fermées ?

600 C'est qu'en effet la voix peut traverser sans dommage les canaux sinueux des corps, et que les simulacres s'y refusent : car ils se déchirent s'ils ne voyagent par des conduits rectilignes, tels que ceux du verre, que toute image traverse de son vol.

605 De plus, la voix se disperse en tous sens, puisque les sons naissent les uns des autres, et que l'un d'eux, une fois produit, se résout en une foule d'autres, de même qu'une étincelle éclate souvent en une gerbe d'étincelles. Ainsi les sons emplissent toutes les régions les plus retirées de l'espace environnant, et les réveillent de leurs échos. Les simulacres au contraire vont tous
610 en ligne droite, dans le sens de leur première émission : voilà pourquoi on ne peut voir derrière un mur, mais on peut entendre au delà. Et cependant la voix, elle aussi, en franchissant les murs de nos demeures, s'émousse et n'arrive plus que confusément à nos oreilles : nous percevons les sons plutôt que les paroles.

615 *Le goût.* Quant aux organes du goût, c'est-à-dire la langue et le palais, l'explication en est tout aussi aisée. Tout d'abord, nous sentons le goût d'un aliment, quand par la mastication nous en exprimons le suc, à la manière d'une éponge pleine d'eau que l'on vide en la pressant de la main. Le
620 suc ainsi exprimé se distribue dans les canaux du palais, et dans les conduits compliqués que forme le tissu poreux de la langue. Les éléments du suc qui les baigne sont-ils lisses, leur contact est agréable, ils cha-

625 touillent agréablement toutes les régions de la langue qui, autour d'eux, s'humectent de salive. Au contraire, plus ils sont remplis d'aspérités, plus ils piquent l'organe et le déchirent.

630 En outre, le plaisir que nous cause le suc des aliments est limité au palais; une fois que le suc s'est précipité par le gosier, il ne cause aucun plaisir en se distribuant tout entier dans les membres; peu importe le goût de la nourriture, pourvu qu'on la digère, qu'elle puisse se répandre dans tout le corps, et que l'estomac garde sa complexion humide.

635 Maintenant, pourquoi certains aliments conviennent-ils uniquement à certaines créatures; pourquoi ce qui est rebutant et amer pour les uns peut-il sembler délicieux à d'autres? La variété et la différence sont si grandes en ce point que l'aliment des uns est pour d'autres un violent poison. Il en est ainsi du serpent qui, dès qu'il est touché par la salive de l'homme, meurt en se déchirant de ses propres morsures. De 640 même l'ellébore, qui est pour nous un poison violent, engraisse néanmoins les chèvres et les cailles.

645 Pour connaître la raison de ces faits, il convient de se rappeler d'abord ce que j'ai dit plus haut de la diversité des éléments qui se mélangent dans les corps. Vois tous les êtres qui se nourrissent : s'ils diffèrent d'aspect, et que, suivant les espèces, les lignes et les contours varient, c'est qu'ils sont constitués par des 650 atomes de formes diverses. Or puisque les atomes diffèrent, cette diversité se retrouve nécessairement dans les intervalles et les canaux, appelés ordinairement pores, qui existent dans tous les organes, et précisément dans la bouche et le palais. Chez les uns ils

doivent être plus petits, chez d'autres plus grands :
triangulaires ici, carrés ailleurs; beaucoup sont ronds,
655 quelques-uns ont de nombreux angles. Et, comme
l'exigent en effet la forme et le mouvement des atomes,
les pores et les conduits ne peuvent manquer de pré-
senter des formes différentes suivant les variations du
tissu qui les enserme. Dès lors, si un aliment agréable
pour les uns devient amer pour les autres, c'est que
660 chez les premiers, ce sont des atomes extrêmement lisses
qui viennent caresser leur palais; pour les autres au
contraire, ce sont des éléments rugueux et piquants
qui pénètrent dans leur gosier.

Ces principes permettent maintenant d'expliquer
tout le reste : ainsi lorsque la fièvre se déclare, qu'elle
665 soit provoquée par un excès de bile ou par toute autre
cause, il se produit dans tout le corps du malade des
troubles profonds qui bouleversent l'arrangement
des atomes ; il en résulte que des substances, qui avant
l'accès convenaient bien à nos sens, ne leur conviennent
plus ; d'autres au contraire s'y adaptent mieux, qui
670 pourtant d'ordinaire causent une sensation désagréable.
Les deux effets se trouvent combinés dans la saveur du
miel, comme nous te l'avons déjà montré plus d'une
fois.

L'odorat ; sa portée. Et maintenant, je dirai comment
les odeurs viennent affecter les na-
rines. Tout d'abord il doit exister une foule de corps
675 d'où émane le flot des odeurs variées; et ce flot, il
est à penser qu'il s'écoule et s'émet et se répand
de tous côtés ; mais telle odeur convient mieux à
telle créature, suivant les différentes espèces : ainsi
les abeilles sont guidées à travers l'espace par

680 l'odeur du miel, si lointaine soit-elle, les vautours, par celle des cadavres ; où que se soit posé le pied fendu d'une bête fauve, lâchez les chiens, ils vous y mènent ; et de même l'odeur de l'homme est flairée de loin par l'oiseau qui sauva la citadelle des fils de Romulus, l'oie au blanc plumage. C'est ainsi que les effluves
685 propres à chaque objet guident l'animal vers sa pâture, et l'éloignent avec dégoût du poison : c'est par ce moyen qu'est assurée la conservation des espèces.

Parmi les odeurs qui viennent frapper nos narines, certaines ont une portée plus grande que d'autres ; mais jamais aucune d'elles ne va aussi loin que le son
690 et la voix, ni — ai-je besoin de le dire? — que les images qui frappent nos yeux et provoquent la vision, L'odeur vagabonde chemine lentement, et meurt avant le but, se dissipant peu à peu dans l'air qui l'absorbe ; car, dès l'origine, elle a peine à sortir des profondeurs
695 du corps où elle s'est formée. Toute émanation odorante, en effet, vient de l'intérieur : la preuve en est que tout le corps, une fois brisé, broyé, ou réduit par le feu, semble exhaler un parfum plus fort.

De plus, l'odeur, comme il est aisé de s'en rendre compte, est formée d'éléments plus grands que ceux
700 de la voix, puisqu'elle est arrêtée par des murailles, que franchissent sans peine la voix et le son. Voilà pourquoi aussi il n'est pas facile, comme tu peux voir, de découvrir où se cache un objet odorant. Les émanations se refroidissent en s'attardant parmi les airs ; elles n'accourent pas toutes chaudes dénoncer les ob-
705 jets à l'odorat. De là vient que souvent les chiens s'égarrent et cherchent la piste.

La vue a aussi des Cependant il n'y a pas que les
objets de répul- odeurs et les saveurs qui ne con-
sion. viennent pas également à tous ; les
images et les couleurs, elles aussi, provoquent des sen-
sations différentes chez les créatures, et certaines
710 blessent particulièrement certains yeux. Cela va si
loin que la vue du coq qui, applaudissant de ses ailes
au départ de la nuit, salue l'aurore d'une voix écla-
tante, est insupportable au lion ; sa fureur n'y saurait
résister, il ne songe plus qu'à la fuite. Sans doute
la nature du coq renferme-t-elle certains éléments
715 qui, lorsqu'ils atteignent les yeux du lion, en crèvent
les pupilles et y provoquent une douleur si aiguë que,
malgré toute sa fierté, l'animal n'y peut tenir. Et pour-
tant ces éléments sont incapables de blesser nos yeux,
soit parce qu'ils n'y pénètrent pas, soit qu'une fois
720 pénétrés, ils trouvent une libre sortie, si bien que leur
séjour n'y peut causer aucune lésion.

La vision de l'es- Et maintenant, quels sont les ob-
prit. jets qui émeuvent l'âme, et d'où
vient ce qui vient à l'esprit ? Écoute, et apprends-le
brièvement. Tout d'abord je dis ceci, que de toutes
725 parts errent en foule des simulacres de toute espèce,
subtils, et qui dans les airs n'ont pas de peine, en se
rencontrant, à se souder les uns aux autres, comme
des toiles d'araignée ou des feuilles d'or. Ils sont en
effet d'un tissu beaucoup plus ténu que les éléments
qui frappent nos yeux et provoquent la vision, puis-
730 qu'ils pénètrent à travers les pores, et vont éveiller
dans ses retraites la substance impalpable de l'âme,
dont ils excitent la sensibilité.

C'est ainsi que nous voyons des Centaures, des formes

de Scyllas, des mufles de Cerbères et les fantômes des
735 morts dont la terre recouvre les os. En effet des simulacres de toute sorte sont emportés dans l'espace, les uns engendrés spontanément dans l'air même, d'autres échappés des différents objets, d'autres enfin formés de la réunion des diverses images. Ce n'est certes pas d'un modèle vivant que provient l'image du Centaure,
740 puisqu'un tel animal n'a jamais existé : seulement si le hasard rapproche l'image d'un cheval de celle d'un homme, elles se soudent sans peine aussitôt l'une à l'autre, comme nous l'avons dit plus haut, grâce à leur nature subtile et à leur tissu délié. Toute autre idée
745 semblable a la même origine. Extrêmement mobiles et légères, comme je l'ai montré, ces images subtiles, quelles qu'elles soient, émeuvent facilement notre âme au premier choc, car l'esprit est lui-même merveilleusement délié et mobile.

Et, pour te donner la preuve de ce que j'avance :
750 puisque la vision de l'esprit est semblable à celle des yeux, il faut bien que dans les deux cas le phénomène se passe de la même manière. Or j'ai montré que, si je vois un lion, c'est par les simulacres qui viennent frapper mes yeux ; on en peut donc conclure que l'esprit
755 est ému par la même cause, et que, s'il voit cet animal ou tout autre objet, c'est au moyen de simulacres, tout comme les yeux, sauf qu'il distingue des images plus subtiles encore.

Et si, lorsque le sommeil a détendu nos membres, notre esprit demeure éveillé, c'est encore qu'il est à ce moment sollicité par les mêmes simulacres que pendant la veille : l'illusion est telle que nous croyons
760 réellement voir ceux que la vie a déjà quittés, et que la terre et la mort tiennent en leur pouvoir. La nature

produit ces apparitions, parce qu'alors tous les sens émoussés sont au repos parmi le corps, et ne peuvent
765 opposer victorieusement la vérité à l'erreur. En outre la mémoire, inerte et alanguie par le sommeil, n'objecte pas à l'esprit que celui qu'il croit voir vivant est depuis longtemps au pouvoir de la mort.

Il n'est pas étonnant non plus que les simulacres se meuvent et agitent en cadence leurs bras et les
770 autres membres, comme ils semblent le faire dans le rêve. En effet, à peine une image a-t-elle disparu qu'une autre est déjà née dans une autre attitude, et l'on dirait que c'est la première qui a modifié son geste. Cette succession, il faut bien se l'imaginer, est très rapide : telle est la mobilité, telle est la multitude des images,
775 et telle est aussi l'abondance des particules émises en un point du temps à peine perceptible, qu'elles peuvent suffire à tout.

Et à ce propos mille questions se posent qu'il nous faut élucider, si nous voulons aplanir toutes les difficultés. Tout d'abord, pourquoi, dès qu'il nous prend
780 fantaisie d'un objet, l'esprit en a-t-il aussitôt l'idée? Les simulacres sont-ils donc attentifs à nos ordres, et l'image accourt-elle à notre premier commandement, l'objet de nos désirs serait-il la terre, ou la mer, ou le ciel? Assemblées, cortège, festins, batailles, nous
785 suffit-il d'un mot pour que la nature nous crée et nous présente tous ces spectacles? Merveille d'autant plus grande que des hommes réunis dans un même lieu conçoivent chacun dans leur esprit toutes sortes d'objets très différents ! Et comment expliquer que, dans le rêve, nous voyions des simulacres s'avancer en mesure
790 et mouvoir leurs membres souples ; souples, dis-je,

puisque leurs bras prennent tour à tour des inflexions diverses, qu'ils accompagnent pour notre œil de pas harmonieux ! Est-ce donc que les simulacres sont imbus des principes de la danse, et ces images errantes ont-elles reçu des leçons des maîtres pour être capables de nous offrir ces spectacles nocturnes ? Ou bien la
795 vérité n'est-elle pas plutôt que, dans le moment perçu comme unique par nous, dans le temps d'une émission de voix, se dissimulent une foule de moments dont la raison découvre l'existence, et qu'ainsi s'explique qu'à tout instant, en tout lieu, toute espèce de simulacres se trouve à notre portée ?

[Si grande est la vitesse, et si grand le nombre des simulacres. Aussi, à peine une image a-t-elle disparu
800 qu'une autre est déjà née dans une autre attitude, et l'on dirait que c'est la première qui a modifié son geste.]

Du reste, la ténuité de ces simulacres empêche l'esprit de les voir clairement, s'il n'est attentif : de là vient que tous passent et se perdent, sauf ceux qu'il
805 s'est préparé à distinguer. Il s'y applique donc de lui-même, et s'attend à voir les conséquences de chaque action : aussi y réussit-il. De même, quand nos yeux se mettent à fixer des objets minuscules, ne remarques-tu pas qu'ils se tendent et s'appliquent, et que
810 sans cela il nous est impossible de rien distinguer nettement ? Et s'agit-il même des objets bien visibles, tu pourras observer que, si tu regardes distraitement, la chose se passe toujours comme s'ils étaient dans un recul extrêmement lointain. Pourquoi donc s'étonner
815 si l'esprit laisse perdre tous les simulacres, hormis ceux des objets qui retiennent son attention ? Souvent encore sur de faibles indices nous imaginons les rêves

les plus vastes, et nous sommes nous-mêmes les artisans de notre erreur.

Parfois il arrive aussi que des images différentes se succèdent : la femme que nous croyions tenir dans nos
820 bras, tout à coup apparaît transformée en homme ; des visages et des âges divers défilent l'un après l'autre ; mais le sommeil et l'oubli se chargent de dissiper notre étonnement.

Contre les causes A ce propos, signalons un vice
finales. grave de raisonnement

(lacune)

évite cette erreur et garde-toi bien d'y tomber. La clairvoyance des yeux n'a pas été créée, comme tu
825 pourrais croire, pour nous permettre de voir au loin ; ce n'est pas davantage pour nous permettre de marcher à grands pas que l'extrémité des jambes et des cuisses s'appuie et s'articule sur les pieds ; non plus que les bras que nous avons attachés à de solides épaules,
830 les mains qui nous servent des deux côtés, ne nous ont été données pour subvenir à nos besoins. Toute interprétation de ce genre doit son origine à un raisonnement vicieux, et n'est que le contre-pied de la vérité. Aucun organe de notre corps, en effet, n'a été créé
835 pour notre usage ; mais c'est l'organe qui crée l'usage. Ni la vision n'existait avant la naissance des yeux, ni la parole avant la création de la langue : c'est bien plutôt la naissance de la langue qui a précédé de loin celle de la parole ; les oreilles existaient bien avant
840 l'audition du premier son ; bref tous les organes, à mon avis, sont antérieurs à l'usage qu'on en a pu faire. Ils n'ont donc pu être créés en vue de nos besoins.

Par contre, les hommes ont su en venir aux mains, lutter, batailler, se déchirer, souiller leurs membres
345 de sang, bien avant de faire voler les traits étincelants ;
la nature leur avait appris à se garer des blessures
- quand l'art n'avait pas encore, pour les couvrir, armé
leur bras gauche du bouclier. Sans doute aussi, l'habi-
tude de reposer ses membres las est de beaucoup anté-
350 rieure aux lits moelleux, et on a su apaiser sa soif avant
l'invention des coupes. Pour toutes ces découvertes,
on peut donc croire que, nées des besoins de la vie,
elles ont été faites en vue de l'utilité. Mais il faut
mettre à part toutes les choses qui, d'abord créées spon-
tanément, nous ont ensuite donné la notion de leur
utilité. Et dans cet ordre, nous voyons en première
355 ligne les sens et les membres. Aussi, encore une fois,
sommes-nous loin de pouvoir croire qu'ils aient été
créés pour nous rendre service.

La faim et la soif. Il ne faut point s'étonner non plus
que tout animal soit naturellement
porté à chercher sa nourriture. De tous les corps, il
360 émane en effet et se détache une multitude d'éléments
divers, comme je l'ai montré ; mais c'est des ani-
maux qu'il doit s'en échapper le plus. Toujours
agités et remuants, ils perdent par la sueur beaucoup
d'éléments venus des parties internes ; ils en exha-
lent également par la bouche, quand ils halètent, à
365 bout de forces ; aussi leur substance se raréfie-t-elle,
et tout leur être est prêt à succomber : état qui s'accom-
pagne de souffrance. L'animal prend donc de la nour-
riture pour étayer ses organes chancelants, ranimer
ses forces, enfin pour que l'aliment, distribué dans ses
membres et dans ses veines, y aille combler les vides

870 creusés par la faim. De même les liquides se répandent dans toutes les régions du corps qui en réclament ; les éléments de chaleur, dont l'amas produit à l'estomac une sensation de brûlure, se dissipent et s'éteignent, comme un incendie, à l'arrivée du liquide, si bien que la chaleur engendrée par la sécheresse cesse de nous
875 consumer plus longtemps. C'est ainsi, vois-tu, que la soif brûlante est éteinte dans notre corps, et que se dissipe le besoin de manger.

La marche et le mouvement. Maintenant, comment pouvons-nous, quand nous voulons, porter nos pas en avant, et nous mouvoir à notre gré ? Quelle est la force capable de déplacer le poids énorme de
880 notre corps ? Je vais le dire : à toi de recueillir mes paroles.

Je dis que des simulacres de mouvement viennent d'abord frapper notre esprit, comme nous l'avons dit plus haut. De là naît la volonté de bouger : car nul ne commence aucune action que l'esprit n'ait d'abord
885 vu ce qu'il veut faire : et s'il le prévoit, c'est que l'image de cet acte est présente à ses yeux. Donc quand l'esprit s'émeut dans la volonté de marcher, il heurte aussitôt la substance de l'âme qui se trouve disséminée dans tout le corps, à travers les membres et les organes : chose facile, en raison de l'étroite union des
890 deux substances. L'âme à son tour heurte le corps, et ainsi de proche en proche toute la masse s'agite et se met en mouvement.

En outre, les tissus du corps se relâchent, et l'air, obéissant à sa nature toujours mobile, arrive par les ouvertures ; il pénètre à flots par les pores pour se
895 répandre en tous sens jusque dans les parties les plus

petites. Ainsi, grâce à ces deux causes agissant de part et d'autre, le corps est mis en mouvement, de même que le navire est poussé par les voiles et le vent.

Rien d'étonnant d'ailleurs que de si petits corpus-
900 cules puissent manœuvrer un corps aussi grand que le nôtre, et manier un tel fardeau. Le vent, avec sa matière subtile et déliée, pousse la grande masse d'un grand vaisseau ; et ce vaisseau, une seule main le dirige, si rapidement qu'il s'élance ; un seul gouvernail
905 le fait tourner à sa fantaisie ; et, grâce aux poulies et aux grues, une machine déplace et soulève d'un effort léger les plus pesants objets.

Le sommeil et ses causes. Maintenant, comment le sommeil
répand-il le repos dans nos membres, en soulageant le cœur des soucis qui l'oppressent ? Je vais l'exposer en des vers harmonieux plutôt qu'abon-
910 dants : ainsi le chant bref du cygne surpasse en beauté ces cris lancés par les grues à travers les nuages éthérés que l'Auster nous apporte. Pour toi, prête-moi une oreille subtile comme un esprit sagace ; ne va pas nier la possibilité de ce que j'avance et t'éloigner de moi en chassant de ton cœur ces paroles
915 de vérité, alors que par ta propre faute tu n'aurais pas su voir.

D'abord le sommeil se produit dès que l'énergie de l'âme est dispersée dans l'organisme, et qu'une partie de ses éléments se trouve expulsée hors de nous, tandis que l'autre, à bout de forces, s'est retirée au fond du corps. C'est alors que les membres s'amollissent et se
920 relâchent. Car sans nul doute la sensibilité est l'œuvre de l'âme ; aussi quand elle est entravée par le sommeil, faut-il admettre qu'alors l'âme a été bouleversée et

rejetée hors de nous ; non tout entière pourtant, car le corps serait pour toujours immobile et plongé dans
925 le froid de la mort. Si, en effet, nulle partie de l'âme ne subsistait, cachée dans le corps, à la façon d'un feu qui dort enseveli sous la cendre, comment la sensibilité pourrait-elle soudain se ranimer, comme la flamme surgit du feu qui couve?

Et comment ce changement se fait-il? Sous quelles
930 influences se produisent le bouleversement de l'âme et l'alanguissement du corps? Je vais l'expliquer : à toi de ne pas laisser mes paroles se perdre aux vents.

En premier lieu, la partie externe du corps, étant toujours en contact avec l'air qui l'environne, ne peut
manquer d'être sans cesse heurtée et battue en brèche
935 par ses assauts. Et c'est pourquoi la plupart des corps sont revêtus de cuir, de coquilles, de parties calleuses ou d'écorce. La partie interne est, elle aussi, frappée par l'air que nous respirons, durant l'inspiration et l'expiration. Comme le corps se trouve battu des deux
940 côtés, comme aussi les chocs atteignent par les petits vaisseaux jusqu'aux éléments primordiaux de notre être, l'organisme tombe, pour ainsi dire, peu à peu en ruines. Le désordre se met en effet dans les atomes du corps et de l'âme. Il s'ensuit qu'une partie de l'âme
945 est expulsée, qu'une autre va se cacher à l'intérieur ; une autre enfin, dispersée dans tous les membres, ne peut maintenir sa cohésion, ni recevoir ou transmettre les mouvements, car la nature ferme la voie aux contacts et aux communications ; et sous l'effet de ces déplacements, la sensibilité se réfugie au fond de l'être.
950 Et comme rien alors n'étaie plus l'organisme, le corps perd toute vigueur, tous les membres s'alanguissent, les bras et les paupières tombent ; et même est-on

couché, que les jambes se dérobent et défaillent.

De plus, si le sommeil suit les repas, c'est que les
955 effets de l'air sont également produits par les aliments,
quand ils se distribuent dans toutes nos veines ; et si
le sommeil de beaucoup le plus lourd est celui que l'on
goûte après des fatigues ou un abondant repas, c'est
qu'alors le bouleversement des atomes est plus général,
en raison des grands efforts fournis. En même temps,
960 le retrait de l'âme est plus profond, la partie expulsée
plus considérable, enfin à l'intérieur la division et la
dispersion de ses éléments sont plus grandes qu'en
tout autre moment.

Les rêves.

Et quels que soient les objets de
notre prédilection et de notre atta-
chement, ou ceux qui nous ont tenus longtemps occu-
pés, et qui ont exigé de notre esprit une attention par-
965 ticulière, ce sont ceux-là mêmes que nous croyons voir
se présenter à nous dans le rêve. L'avocat rêve qu'il
plaide et confronte des lois, le général qu'il bataille et
se lance dans la mêlée, le marin qu'il continue la
lutte engagée contre les vents ; et nous que nous
poursuivons notre ouvrage, que nous explorons sans
970 relâche la nature, et que nous exposons nos décou-
vertes dans la langue de nos pères. Toutes les passions,
tous les sujets d'étude, occupent ainsi de leurs vaines
images l'esprit des hommes dans les rêves. Vois tous
ceux qui pendant de nombreux jours ont été les specta-
teurs attentifs et fidèles des jeux du cirque ; quand ils
975 ont cessé d'en jouir par les sens, le plus souvent il
reste encore dans leur esprit des voies ouvertes, par
où peuvent s'introduire les images de ces objets.
Aussi pendant bien des jours encore, ces mêmes images

rôdent devant leurs yeux, et, même éveillés, ils croient
980 voir des danseurs se mouvoir avec souplesse ; leurs
oreilles perçoivent le chant limpide de la cithare et la
voix des instruments à cordes, ils contemplent la
même assemblée, et voient resplendir en même temps
les décors variés de la scène. Telle est l'influence des
985 goûts, des plaisirs, des travaux habituels, non seulement
chez les hommes, mais même chez tous les animaux.

Ainsi tu verras des chevaux ardents, même couchés
et endormis, se couvrir de sueur pendant le rêve, souf-
fler sans relâche, tendre leurs dernières énergies, comme
990 s'il s'agissait de vaincre, et que, par les barrières
ouvertes...

Souvent les chiens de chasse, dans la détente du
repos, bondissent tout à coup sur leurs jarrets, donnent
brusquement de la voix, reniflent l'air à plusieurs
reprises, comme s'ils avaient découvert et tenaient
995 la piste du gibier. Souvent même ils s'éveillent, et
poursuivent l'image illusoire d'un cerf, comme s'ils
le voyaient prendre la fuite, jusqu'à ce que l'erreur se
dissipe et qu'ils reviennent à eux. De même l'espèce
999 flatteuse des petits chiens de maison s'agite soudain
et se lève en hâte, s'imaginant apercevoir des visages
inconnus et des figures suspectes. Et plus une race est
1005 formée d'éléments rudes, plus elle doit manifester de
violence dans le rêve. Mais les oiseaux s'enfuient au
contraire, et soudain leurs battements d'ailes troublent
le silence nocturne des bois sacrés, si pendant le doux
1010 sommeil, ils ont cru voir des éperviers leur livrer
bataille, les poursuivre et fondre sur eux.

Et de même les hommes, dont l'esprit est occupé
des grandes et violentes actions qu'ils ont accomplies,
souvent répètent et revivent leurs exploits dans leurs

rêves. Ils prennent d'assaut les rois, sont faits prison-
niers, ils se lancent dans la mêlée, poussent des cris
1015 comme s'ils étaient égorgés sur place. D'autres se
débattent, poussent des gémissements de douleur,
et, comme s'ils étaient dévorés par la morsure d'une
panthère ou d'un lion furieux, ils emplissent l'air de
leurs clameurs. Beaucoup en dormant révèlent d'im-
portants secrets, et plus d'un a dénoncé ainsi ses
1020 propres crimes. Beaucoup affrontent la mort. Beaucoup
croyant tomber à terre de tout le poids de leur corps
du haut des montagnes, sont éperdus de terreur, et une
fois tirés du sommeil, ils ont peine à recouvrer leurs
esprits égarés, tant l'agitation les a bouleversés. Un
autre, pris de soif, s'arrête auprès d'un cours d'eau ou
1025 d'une source délicieuse, et voudrait l'engloutir tout
entière dans sa gorge. Et les plus pudiques mêmes, une
fois dans les liens du sommeil, s'il leur arrive de croire
qu'ils relèvent leurs vêtements devant un bassin ou
un tonneau coupé pour cet usage, répandent le liquide
filtré dans leurs organes, et inondent la magnifique
splendeur de leurs tapis de Babylone.

1030 De même l'adolescent dont la semence commence
à se répandre dans tous les vaisseaux de son corps,
au jour même où elle s'est mûrie dans l'organisme,
voit s'avancer en foule des simulacres de diverses
personnes qu'il lui présentent un visage charmant, un
teint sans défaut : vision qui émeut et sollicite en lui
les parties gonflées d'une abondante semence, au point
1035 que, dans l'illusion d'avoir consommé l'acte, il répand
à larges flots cette liqueur et en souille son vêtement.

*La puberté et
l'amour.*

Cette semence, dont nous venons
de parler, s'agite en nous dès que

l'adolescence commence à fortifier nos organes. Et
comme chaque objet est ému et sollicité par une
1040 cause particulière, seule l'influence d'un être humain
est capable de faire jaillir du corps humain la se-
mence de l'homme. A peine expulsée des parties du
corps où elle avait son siège, celle-ci traverse les
membres et les organes, et, se retirant de l'ensemble
de l'organisme, elle va se concentrer dans certaines
1045 régions nerveuses, pour éveiller aussitôt et surtout les
parties génitales. Ces parties irritées se gonflent de
semence ; et la volonté surgit de la répandre dans
l'objet que brûle d'atteindre la fureur du désir ; le
corps vise l'objet qui a blessé l'âme d'amour. Car c'est
un fait général que le blessé tombe du côté de sa plaie :
1050 le sang gicle dans la direction où le coup nous a frap-
pés, et l'ennemi même, s'il se trouve à portée, est cou-
vert par le jet rouge. Ainsi en est-il de l'homme blessé
par les traits de Vénus : qu'ils lui soient lancés par un
jeune garçon aux membres féminins, ou par une femme
1055 dont toute la personne répand l'amour, il pousse droit
vers l'auteur de son mal, il brûle de s'unir étroitement
à lui, et de lui lancer dans le corps la liqueur jaillie
du sien ; car le muet désir qui l'anime lui donne un
avant-goût de la volupté.

Dangers de l'amour. Voilà pour nous ce qu'est Vénus,
Souffrances et il- de là vient le nom de l'Amour ; c'est
1060 *lusions des amou-* ainsi que Vénus distille dans notre
reux. cœur les premières gouttes de ses
plaisirs, auxquels succède le souci glacial. Car, en
l'absence de l'objet aimé, toujours son image est pré-
sente à nos yeux, toujours son doux nom obsède notre
oreille.

Mais il convient de fuir sans cesse ces simulacres, de repousser ce qui peut nourrir notre amour, de tourner notre esprit vers d'autres objets ; il vaut mieux
1065 jeter dans le premier corps venu la liqueur amassée en nous que de la garder pour un unique amour qui nous prend tout entiers, et de nous réserver la peine et la douleur certaines. Car, à le nourrir, l'abcès se ravive et devient un mal invétéré ; de jour en jour, la frénésie s'accroît, la peine devient plus lourde, si tu
1070 n'effaces par de nouvelles plaies les premières blessures, si au hasard des rencontres tu ne les confies encore fraîches aux soins de la Vénus vagabonde, et ne diriges vers d'autres objets les impulsions de ton cœur.

Éviter l'amour, ce n'est point se priver des jouissances de Vénus, c'est au contraire en prendre les avantages
1075 sans rançon. Assurément ceux qui gardent la tête saine jouissent d'un plaisir plus pur que les malheureux égarés. Au moment même de la possession, l'ardeur des amoureux erre et flotte incertaine : jouiront-ils d'abord par les yeux, par les mains ? Ils ne savent se fixer. L'objet de leur désir, ils le pressent étroitement, ils le
1080 font souffrir, ils impriment leurs dents sur ses lèvres mignonnes, qu'ils meurtrissent de baisers : c'est que chez eux le plaisir n'est pas pur ; des aiguillons secrets les pressent de blesser l'objet, quel soit-il, qui fait lever en eux ces germes de fureur.

Du reste l'intervention de Vénus brise les élans furieux
1085 de la passion, et les caresses de la volupté se mêlent aux morsures pour les refréner ; car l'amour espère toujours que l'objet qui alluma cette ardente flamme est capable en même temps de l'éteindre : illusion que combattent les lois de la nature. C'est le seul cas en effet où plus nous
1090 possédons, plus notre cœur s'embrase de désirs furieux.

Les aliments, les boissons, sont absorbés et passent dans notre organisme ; ils peuvent y occuper des places fixes : aussi est-il facile de chasser le désir du boire et du manger. Mais d'un beau visage et d'un bel incarnat, rien ne pénètre en nous dont nous puissions jouir, sinon des simulacres, d'impalpables simulacres, espoir misérable que bientôt emporte le vent. Semblables à l'homme qui, dans un rêve, veut apaiser sa soif, et ne trouve pas d'eau pour éteindre l'ardeur qui le consume : il s'élance vers des simulacres de sources, il s'épuise en vains efforts, et demeure assoiffé au milieu du torrent où il s'efforce de boire ; ainsi les amoureux sont dans l'amour le jouet des simulacres de Vénus. Ceux-ci ne peuvent les rassasier par la vue de l'être aimé ; leurs mains ne sauraient détacher une parcelle de ces membres délicats sur lesquels ils laissent errer leurs caresses incertaines. Enfin, membres accolés, ils jouissent de cette fleur de jeunesse, déjà leur corps pressent la volupté prochaine ; Vénus va ensemer le champ de la femme ; ils pressent avidement le corps de leur amante, ils mêlent leur salive à la sienne, ils respirent son souffle, les dents collées contre sa bouche : vains efforts, puisqu'ils ne peuvent rien dérober du corps qu'ils embrassent, non plus qu'y pénétrer et s'y fondre tout entiers. Car c'est là par moments ce qu'ils semblent vouloir faire ; c'est là l'objet de cette lutte : tant ils mettent de passion à resserrer les liens de Vénus, quand leurs membres se fondent, pâmés de volupté. Enfin quand le désir amassé dans leurs veines a trouvé son issue, cette violente ardeur se relâche pour un moment ; puis un nouvel accès de frénésie survient, la même fureur les reprend : c'est qu'ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils désirent, et ne peuvent trouver le remède qui triom-

1120 phera de leur mal, tant ils ignorent la plaie secrète qui les ronge.

Ajoute qu'ils se consomment et succombent à la peine ; ajoute que leur vie se passe sous le caprice d'autrui. Cependant leur fortune se fond et se dissipe en tapis de Babylone ; leurs devoirs sont négligés, 1125 leur réputation chancelle et faiblit. Sans doute à leurs pieds parfumés brillent les chaussures de Sicyone ; à leurs doigts jettent leurs feux d'énormes émeraudes enchâssées dans l'or ; les vêtements de pourpre, qu'ils ne quittent plus, sont fatigués de boire la sueur de Vénus. Les biens honorablement acquis de leurs pères 1130 sont convertis en bandeaux, en mitres, en robes de femmes, en étoffes d'Alinde ou de Céos. Ce ne sont que banquets où la chère et le décor rivalisent de raffinements, jeux, coupes sans cesse remplies, parfums, couronnes, guirlandes : vains efforts ! De la source même des plaisirs surgit je ne sais quelle amertume, qui jusque dans les fleurs prend l'amant à la gorge. Tantôt c'est 1135 dans sa conscience le remords d'une vie oisive et perdue de débauche ; tantôt c'est une parole ambiguë, lancée par sa maîtresse au moment du départ, qui s'enfonce comme une flamme dans son cœur tourmenté de désir, et le consume sans relâche ; tantôt c'est qu'il la soupçonne de trop jouer des yeux, d'en regarder un autre, 1140 ou qu'il surprend sur son visage la trace d'un sourire.

Encore ces tourments-là, les trouve-t-on dans un amour heureux, à qui tout réussit, mais que dire d'un amour malheureux et sans espoir ? Même les yeux fermés, on y découvrirait des maux, et innombrables. Aussi vaut-il mieux se tenir d'avance en éveil, comme je l'ai 1145 enseigné, et prendre garde de ne point se laisser prendre au piège. Car il est plus facile d'éviter de tom-

ber dans les filets de l'amour, que de s'en dégager une fois pris, et de rompre les rêts où Vénus enserre solidement sa proie. Et pourtant, même engagé et embarrassé dans le piège, pourrait-on échapper à l'ennemi, si l'on ne se faisait obstacle à soi-même, en fermant les yeux sur toutes les tares morales ou physiques de celle que l'on désire et que l'on veut. C'est le défaut le plus fréquent chez les hommes aveuglés par la passion, et ils attribuent à celles qu'ils aiment des mérites qu'elles n'ont pas. Aussi voyons-nous des femmes laides et repoussantes de tout point être adorées et traitées avec les plus grands honneurs. Et pourtant les amoureux se rient les uns des autres et se conseillent réciproquement d'apaiser Vénus pour qu'elle éteigne l'amour honteux dont ils sont affligés ; sans avoir d'yeux, les malheureux, pour leurs plus grandes misères. Une peau noire a la couleur du miel, une femme malpropre et puante est une beauté négligée ; a-t-elle les yeux verts, c'est une autre Pallas ; est-elle toute de cordes et de bois, c'est une gazelle ; une naine, une sorte de pygmée, est l'une des Grâces, un pur grain de sel ; une géante colossale est une merveille, pleine de majesté. La bègue, qui ne sait dire mot, gazouille ; la muette est pleine de modestie ; une mégère échauffée, insupportable, intarissable, devient un tempérament de flammes ; c'est une frêle chère petite chose que celle qui dépérit de consommation ; se meurt-elle de tousser, c'est une délicate. Une mafflue, toute en mamelles, c'est Cérès elle-même venant d'enfanter Bacchus. Un nez camus, c'est une Silène, une Satyre ; une lippue devient un nid de baisers. Mais je serais trop long si je voulais tout dire.

Mais, soit : son visage a toutes les beautés que vous

voudrez, et le charme de Vénus émane de toute sa personne. Eh bien, il y en a d'autres qu'elle, nous avons vécu sans elle jusqu'à ce jour. Elle est sujette, et nous
1175 le savons, à toutes les infirmités d'une laide. La malheureuse s'empoisonne elle-même d'odeurs repoussantes, à certains moments où ses servantes la fuient de loin pour aller rire à la dérobée. Bien des fois cependant, son amoureux, pleurant d'être éconduit, couvre son seuil de fleurs et de guirlandes ; il parfume de marjolaine la porte altière ; dans sa douleur, il en couvre les
1180 panneaux de baisers. S'il était reçu, à peine à son entrée la première émanation l'aurait-elle frappé, qu'il chercherait un prétexte honorable pour prendre congé ; son élégie longuement méditée et tirée de loin tomberait de ses mains ; il condamnerait sa sottise, en voyant qu'il a prêté à sa belle plus de qualités qu'il
1185 ne sied d'en accorder à une mortelle. Et nos Vénus ne l'ignorent point ; aussi mettent-elles tous leurs soins à dissimuler les coulisses de leur vie aux amants qu'elles veulent retenir enchaînés. Précautions inutiles, car l'esprit est capable malgré tout de tirer au clair tous leurs secrets, de pénétrer tous leurs ridicules ;
1190 et si la belle a bon caractère et n'est pas insupportable, on peut en retour fermer les yeux, et passer sur les faiblesses de l'humaine nature.

*Réciprocité de
l'amour.*

Du reste, ce n'est pas toujours un semblant d'amour qui fait soupirer la femme, quand, dans un étroit corps à corps, elle tient son amant enlacé, humectant de baisers ses
1195 lèvres qu'elle aspire. Souvent elle est sincère, et c'est en recherchant des plaisirs partagés qu'elle l'excite à parcourir la carrière de l'amour. Autrement, les

femelles des oiseaux, des bêtes sauvages, des bestiaux gros ou petits, les juments enfin ne sauraient se soumettre à leurs mâles, si l'ardeur débordante de
1200 la nature ne les mettait elles-mêmes en rut, et qu'elles ne prissent point plaisir à répondre à leurs assauts. Et même ne vois-tu pas comme les couples, enchaînés par la mutuelle volupté, sont souvent à la torture dans leurs chaînes communes? Que de fois rencontrons-nous dans les carrefours deux chiens avides de se séparer; ils tirent ardemment et de toutes leurs forces en sens contraires, sans pouvoir
1205 s'arracher aux liens que Vénus a si solidement noués. Jamais ils ne s'accoupleraient, s'ils ne connaissaient des joies réciproques, assez fortes pour les faire tomber dans le piège, et les tenir enchaînés. Aussi, pour le dire encore une fois, la volupté est bien partagée.

L'hérédité. S'il arrive que, lors du mélange des deux semences, la femme dans
1210 un élan d'énergie soudaine triomphe de l'énergie de l'homme, qu'elle surprend et devance, les enfants, issus dans ce cas de la semence maternelle naissent semblables à leur mère; comme ils ressemblent à leur père, si l'élément paternel domine. Quant à ceux que tu vois tenir de l'un et de l'autre, et présenter un mélange des traits de leurs parents, ils sont formés à la fois de la substance du père et du sang de la
1215 mère: c'est le cas lorsque les germes excités dans leurs organes par les aiguillons de Vénus se rencontrent et se mêlent par l'accord d'une égale ardeur, et que d'aucun côté il n'y a ni vainqueur, ni vaincu. Parfois aussi il peut se faire que les enfants ressemblent à un aïeul, parfois même ils reproduisent les traits d'un bisaïeul,

1220 car le corps des parents renferme une quantité d'éléments divers, provenant de la souche primitive, et transmis de père en fils. C'est ainsi que Vénus met au jour des visages de différentes sortes, et reproduit les traits des ancêtres, comme leur voix et leur chevelure;
1225 car tout cela provient d'une semence déterminée tout autant que la face, le corps et les membres. Au reste, une fille peut provenir de la semence paternelle, comme l'on voit des fils formés de la substance de leur mère. Toujours en effet l'enfantement est produit par un
1230 double germe ; seulement toute créature tient davantage de celui des deux auquel elle ressemble le plus : fait facile à constater, qu'il s'agisse d'un descendant mâle ou femelle.

Fécondité et stérilité. Ce ne sont pas d'ailleurs les puissances divines qui refusent à personne la semence créatrice, pour priver un malheureux de s'entendre appeler de ce doux nom de
1235 père, et le condamner toute sa vie à des amours stériles. Croyance pourtant fort répandue, et l'on voit des hommes en pleurs inonder de sang les autels, y répandre la fumée de leurs offrandes, afin d'obtenir une abondante semence qui rende leurs femmes grosses. En vain fatiguent-ils les dieux et leurs oracles. La stérilité est due en effet à une semence ou trop épaisse,
1240 ou trop liquide et trop claire. Trop claire, elle ne peut demeurer fixée à sa place assignée, et s'écoule aussitôt sans provoquer la fécondation. Trop épaisse au contraire, elle manque de fluidité dans l'émission, son élan est
1245 sans vitesse ni légèreté : aussi ne peut-elle pénétrer partout également, ou bien, après avoir pénétré à son endroit, se mêle-t-elle malaisément à la semence de la femme.

C'est que les sympathies diffèrent à l'infini dans l'acte de Vénus. Tel homme est plus fécond avec
1250 telle femme, et telle femme recevra plus facilement de tel autre le fardeau qui la rend gravide. Souvent des femmes, après être restées stériles pendant plusieurs hyménées, ont trouvé un époux capable de leur donner des enfants, et de les enrichir d'une douce lignée. Et des hommes dont les premières épouses,
1255 malgré leur fécondité, n'avaient pas connu l'enfantement, ont rencontré enfin une nature assez bien assortie pour pouvoir assurer à leur vieillesse l'appui d'une descendance. Tant il importe que les semences puissent s'adapter pour que leur mélange soit fécond ; tant leur épaisseur et leur fluidité doivent se convenir mutuellement.

1260 Et le régime joue, lui aussi, un très grand rôle : certains aliments épaississent la semence dans notre corps ; d'autres au contraire ne font que l'appauvrir et la raréfier.

Non moins importante est la manière dont s'accomplit le doux acte de volupté : il semble bien que
1265 ce soit dans l'attitude des animaux quadrupèdes que la femme est le plus facilement fécondée, parce qu'ainsi les germes atteignent sans peine leur but, grâce à l'inclinaison de la poitrine et au soulèvement des reins.

Nos épouses n'ont d'ailleurs nul besoin de mouvements voluptueux. Car la femme s'empêche elle-même et s'interdit de concevoir, si de ses déhanchements lascifs elle stimule le désir de l'homme, et fait jaillir de son corps disloqué les flots de sa liqueur. Elle rejette ainsi le soc de la ligne du sillon, et détourne de son but le jet de la semence. L'intérêt seul pousse les filles à s'agiter ainsi : elles ne veulent

1275 pas subir la langueur de grossesses trop fréquentes, et en même temps elles procurent à leurs amants un plaisir plus raffiné. Mais de tout cela nos femmes ne sauraient avoir nul besoin.

L'habitude et l'amour. Enfin ce n'est pas une influence divine ou les flèches de Vénus qui font aimer parfois une femmelette de beauté assez
1280 médiocre. Souvent par sa conduite, sa complaisance, par le soin de sa personne, elle réussit d'elle-même à amener un homme à partager son existence. Au reste l'habitude engendre l'amour. Car les plus légers
1285 chocs, répétés sans relâche sur le même objet, arrivent à en triompher à la longue, et à le faire céder. Ne vois-tu pas même que des gouttes d'eau, tombant sur une roche, finissent avec le temps par percer cette roche?

LIVRE V

Nouvel éloge d'Épique. Quel homme à l'inspiration puissante saura composer un poème

digne de la majesté du sujet et de si grandes découvertes ? Qui donc se prévaut d'une éloquence assez forte pour louer selon ses mérites le sage qui, par les
5 recherches de son génie, a pu acquérir et nous laisser tant de biens ? Personne, à mon avis, de tous ceux qui sont nés d'un corps mortel. Car s'il faut en parler comme le demande elle-même la majesté enfin connue d'un tel objet, celui-là fut un dieu, oui un dieu, glorieux Memmius, qui le premier trouva cette
10 règle de vie aujourd'hui appelée sagesse, et qui par sa science arrachant notre existence à des tempêtes si grandes, à des ténèbres si profondes, a su l'asseoir dans un calme si tranquille, dans une si claire lumière.

Compare en effet les antiques découvertes attribuées à d'autres divinités. C'est ainsi que Cérès, dit-on, fit con-
15 naître aux mortels le blé, et Liber, la liqueur née du jus de la vigne : pourtant sans ces biens la vie aurait pu

subsister, comme l'on dit qu'aujourd'hui encore certains peuples vivent sans les connaître. Mais une vie heureuse était impossible sans un cœur purifié. Aussi est-ce à meilleur titre que nous honorons comme un
20 dieu celui dont la doctrine, encore vivante et répandue parmi les grandes nations, apaise les cœurs et leur apporte les douces consolations de la vie.

Hercule et ses travaux te sembleraient-ils mériter plus d'estime? Ce serait t'éloigner bien plus encore de la vérité. En quoi la vaste gueule béante du lion de
25 Némée nous nuirait-elle aujourd'hui, ou les soies hérissées du sanglier d'Arcadie? Enfin que pourraient contre nous le taureau de Crète, et le fléau de Lerne, cette hydre que défendait un rempart de venimeux serpents? Que pourraient les trois puissants torses du triple Géryon

(lacune)

et quel grand mal nous feraient les habitants du Stym-
30 phale, et les chevaux de Diomède soufflant le feu par leurs naseaux, en Thrace, dans les plaines Bistoniennes, au pied de l'Ismare? Et ce gardien des brillantes pommes d'or des Hespérides, ce serpent furieux, au regard cruel, dont le corps immense enlaçait le tronc de l'arbre précieux, de quel danger enfin serait-il pour
35 nous, là-bas, sur le rivage d'Atlas, près des colères de cet océan qu'aucun des nôtres ne visite, où le barbare même n'ose s'aventurer? Tous les autres monstres analogues qui furent anéantis, même s'ils n'avaient pas été vaincus, quel mal, vivants, pourraient-ils nous faire? Aucun, à mon avis ; car maintenant encore la
40 terre fourmille jusqu'à regorger de bêtes féroces ; et partout elle est pleine d'effroi et de terreur par les

taillis, les grands monts et les forêts profondes : mais ces lieux, presque toujours est-il en notre pouvoir de les éviter.

Mais si le cœur n'est point purgé de ses vices, quels combats, quels périls nous faut-il affronter sans relâche!

- 45 De quelles poignantes inquiétudes, de quelles affreuses craintes n'est pas déchiré l'homme que tourmente la passion ! Et l'orgueil, la débauche, l'emportement ? Quels ravages ne causent-ils pas ? Et le faste, et la paresse ! L'homme qui, sans armes, par sa seule parole
- 50 a su dompter tous ces monstres et les chasser de nos cœurs, ne sera-ce pas justice de le ranger, comme il en est digne, au nombre des dieux ? Et songeons encore et surtout qu'à propos des dieux immortels eux-mêmes il a su trouver mainte parole belle et divine, et qu'il nous a révélé la nature des choses.

- 55 *Rappel du sujet des livres précédents ; argument du livre V.* Pour moi, c'est en marchant sur ses traces que je poursuis les raisons des choses : j'enseigne après lui dans mes leçons les lois qui président à la création de chaque objet, et la nécessité pour chacun de leur demeurer soumis : lois puissantes du temps que rien ne saurait déchirer. Ainsi tout d'abord nous avons découvert que l'âme est
- 60 avant tout formée d'une substance soumise aux lois de la naissance, et qu'elle ne peut demeurer intacte durant toute l'éternité ; mais que ce sont des simulacres qui, dans les rêves, viennent leurrer notre esprit, quand nous croyons voir celui que la vie a quitté. Désormais, puisque c'est à ce point que
- 65 m'amène l'ordre de mon sujet, il me faut expliquer comment le monde lui-même est composé d'une

substance périssable, et soumis aux lois de la naissance ; de quelles façons le concours de la matière a formé d'abord la terre, le ciel, la mer, les astres, le
70 soleil et le globe de la lune ; quels êtres vivants sont sortis de la terre et quels autres n'ont jamais pu naître, comment aussi le genre humain a commencé à s'entretenir dans un langage aux sons divers à l'aide des noms donnés aux choses ; et comment s'est glissée dans
75 les cœurs cette crainte des dieux qui, sur toute la terre, protège et consacre les temples, les lacs, les bois, les autels et les images des divinités. Étudiant en outre le cours du soleil et les phases de la lune, je montrerai par quelle force la nature dirige leurs évolutions, pour que nous n'allions pas croire que, libres entre le ciel et la terre, ces astres poursuivent spontanément leur
80 course éternelle, afin de favoriser la croissance des moissons ou des êtres animés, ou encore qu'ils roulent dans l'espace suivant un ordre établi par les dieux. Car il arrive que les hommes, après avoir bien appris que les dieux vivent sans se soucier du monde, se demandent étonnés suivant quel plan chaque chose peut s'accomplir, surtout parmi les grands objets qu'au-
85 dessus de leurs têtes ils aperçoivent dans les régions éthérées ; et, retombant une fois de plus dans les anciennes religions, ils font intervenir des maîtres cruels, auxquels les malheureux attribuent la toute-puissance, dans leur ignorance de ce qui peut naître, de ce qui ne le peut, et des lois qui délimitent le pouvoir
90 de chaque chose suivant des bornes inébranlables.

Le monde est destiné à périr ; il n'est pas d'essence divine. Au reste, pour ne pas te retenir plus longtemps sur des promesses, considère en premier lieu les mers,

les terres et le ciel : leur triple nature, leurs trois corps,
ô Memmius, leurs trois aspects si dissemblables, leurs
95 trois tissus si solides, un seul jour suffira pour les
détruire ; après s'être soutenue pendant tant d'années,
s'écroulera la masse énorme de la machine qui forme
notre monde.

Et je n'ignore pas combien c'est chose nouvelle,
étonnante et imprévue pour l'esprit que cette destruc-
tion future du ciel et de la terre, et combien il me sera
difficile d'emporter ta conviction par mes paroles. Il
100 en est ainsi dès qu'on annonce aux oreilles une vérité
jusque-là inconnue, sans pouvoir d'autre part la faire
passer sous les yeux ou la mettre dans les mains, les
deux voies les plus sûres et les plus courtes ouvertes
à la confiance pour gagner le cœur humain et le séjour
de l'esprit. Pourtant je parlerai. Peut-être mes pa-
105 roles seront-elles confirmées par l'événement ; peut-
être qu'un effroyable tremblement de terre t'appor-
tera la preuve de l'écroulement universel. Puisse la
fortune souveraine écarter loin de nous ce malheur, et
le raisonnement plus que le fait lui-même nous con-
vaincre que le monde entier vaincu peut s'abîmer
dans un horrible fracas !

110 Mais avant d'entreprendre de révéler ces arrêts du
destin, plus sacrés et beaucoup plus véridiques que
les oracles rendus par la Pythie, du haut du trépied
et sous le laurier de Phébus, j'emprunterai à la science
mainte parole pour t'encourager : car peut-être, inti-
115 midé par la religion, crois-tu encore que la terre et le
soleil et le ciel, la mer, les astres, la lune, en vertu de
leur essence divine, doivent demeurer éternellement ;
qu'il est donc juste de punir, comme le furent les
Géants, de toutes les peines qu'il mérite, l'effroyable

crime de ceux qui osent par leur doctrine ébranler les
120 remparts du monde, qui veulent éteindre dans le ciel
ce soleil à l'éclat sans égal, flétrissant dans leur lan-
gage mortel des êtres immortels. Et pourtant les choses
dont je parle sont tellement éloignées de la divinité,
tellement indignes d'être mises au nombre des dieux
qu'on les croirait plutôt destinées à nous faire con-
125 naître ce qu'est un corps privé du mouvement et du
sentiment propres à la vie.

Car il ne faut pas s'imaginer qu'à tous les corps
indifféremment puissent s'allier l'âme et l'intelligence;
pas plus que l'arbre ne peut subsister dans l'éther,
les nuages dans les flots salés, les poissons dans les cam-
130 pagnes, le sang résider dans le bois, la sève dans les
pierres. Un ordre fixe assigne à chacun le lieu où il doit
grandir et habiter. Ainsi la substance de l'esprit ne
peut naître toute seule et sans le corps, ni vivre en
dehors des nerfs et du sang. Que si elle en était capable,
à plus forte raison l'activité même de l'esprit pourrait-
135 elle résider dans la tête, dans les épaules, dans le bas
des talons, et prendre l'habitude de se former dans
n'importe quelle partie du corps, puisqu'en fin de
compte elle demeurerait dans le même homme, dans
le même vaisseau. Or puisque dans notre corps lui-
même la place de l'âme apparaît fixée, qu'il s'y trouve
réservé un endroit spécial où puissent résider et grandir
140 l'âme et l'esprit, il nous faut d'autant plus nier qu'ils
puissent subsister hors de la totalité du corps et d'une
forme vivante, dans les glèbes friables de la terre ou
dans les feux du soleil, qu'ils puissent demeurer dans
l'eau ou dans les hautes régions de l'éther. Ces derniers
objets ne jouissent donc pas de la nature divine, puis-
145 qu'ils ne peuvent même pas être vivifiés par une âme.

*Les dieux sont
étrangers à notre
monde et à sa
création.*

De même il t'est impossible de croire que les saintes demeures des dieux se trouvent dans aucune partie du monde. Subtile en effet est la nature des dieux, et bien au delà de la portée de nos
150 sens, à peine concevable même pour l'esprit. Or comme elle échappe au contact et à l'emprise de nos mains, elle ne peut nécessairement toucher aucun des objets qui nous sont tangibles : car le toucher est interdit à tout ce qui est en soi intangible. Voilà pourquoi leurs demeures doivent être très différentes des nôtres,
155 et subtiles comme leur substance même : vérité que que dans la suite je te démontrerai plus longuement.

Prétendre d'autre part que c'est pour les hommes que les dieux ont voulu préparer le monde et ses merveilles ; qu'en conséquence leur admirable ouvrage mérite toutes nos louanges ; qu'il faut le croire éternel
160 et voué à l'immortalité ; que cet édifice bâti par l'antique sagesse des dieux à l'intention du genre humain et fondé sur l'éternité, il est sacrilège de l'ébranler sur ses bases par aucune attaque, de le malmenier dans ses discours, et de vouloir le renverser de fond en comble : tous ces propos, et tout ce qu'on peut imaginer de plus
165 dans ce genre ne sont, Memmius, que pure déraison. Quel bénéfice des êtres jouissant d'une éternelle béatitude pouvaient-ils espérer de notre reconnaissance, pour entreprendre de faire quoi que ce soit en notre faveur ? Quel événement nouveau a pu les pousser, après tant d'années passées dans le repos, à vouloir
170 changer leur vie précédente ? Sans doute la nouveauté doit plaire à ceux qui souffrent de l'état ancien. Mais celui qui n'avait point connu la souffrance dans le passé, alors qu'il vivait les plus beaux jours, quelle

raison a pu l'enflammer d'un tel amour de la nouveauté? Et pour nous quel mal y avait-il à n'être pas
175 créés? Croirai-je que la vie se traînait dans les ténèbres et la douleur, jusqu'à ce qu'elle eût vu luire le jour de la création des choses? Sans doute, une fois né, tout être tient à conserver l'existence, tant qu'il se sent retenu par l'attrait du plaisir. Mais pour qui n'a
180 jamais savouré l'amour de la vie, et qui n'a jamais compté parmi les créatures, quel mal y a-t-il à n'être point créé?

D'ailleurs le modèle nécessaire pour créer le monde, où les dieux l'ont-ils trouvé? D'où leur est venue la notion même de l'homme, pour savoir et voir clairement dans leur esprit ce qu'ils voulaient faire? Comment ont-ils jamais pu connaître les vertus des corps
185 premiers, et ce que ceux-ci étaient capables de réaliser en modifiant leur ordre, si la nature elle-même ne leur a fourni l'exemple de la création? Car les choses sont telles, et les innombrables éléments des corps, heurtés de mille manières et de toute éternité par des chocs extérieurs, entraînés d'autre part dans l'espace par
190 leur propre poids, n'ont cessé de se mouvoir et de s'unir de toutes les façons, d'essayer toutes les créations dont leurs diverses combinaisons étaient susceptibles ; aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient abouti à ces arrangements, qu'ils en soient venus à des mouvements tels que ceux qui permettent à l'ensemble des choses de s'accomplir encore dans un perpétuel renouvellement.

195 Et même si j'ignorais encore ce que sont les principes des choses, j'oserais pourtant, et sur la simple étude des phénomènes célestes, et sur bien d'autres faits encore, soutenir et démontrer que la

nature n'a nullement été créée pour nous par une volonté divine : tant elle se présente entachée de défauts !

200 Tout d'abord de cette terre que couvre l'immense élan du ciel, les montagnes et les forêts pleines de fauves ont conquis une part dévorante ; une autre est occupée par des rochers et des marais déserts, une autre enfin par la mer dont le large domaine sépare les rives des continents. En outre, près des deux tiers du sol
205 sont ravis aux mortels et par une chaleur torride, et par la chute incessante de la gelée. Ce qui reste de terre cultivable, la nature, laissée à elle-même, le ferait disparaître sous les ronces, si l'effort de l'homme ne le lui disputait, si le besoin de vivre ne l'avait habitué à gémir sous le lourd hoyau, à fendre le sol
210 en pesant sur la charrue. Si nous ne retournions avec le soc les glèbes fécondes, si nous ne préparions pas le sol pour faire éclore les germes, ils ne pourraient d'eux-mêmes éclore et apparaître à l'air lumineux. Encore trop souvent, ces fruits gagnés par tant de peines, les voyons-nous, au moment où tout sur terre
215 se couvre de feuilles et de fleurs, ou bien brûlés par l'ardeur excessive du soleil éthéré, ou bien détruits par des pluies soudaines et par la gelée blanche, ou enfin emportés par les vents soufflant en tourbillons ravageurs.

Et les espèces redoutables des animaux féroces, ennemis acharnés du genre humain, pourquoi sur terre
220 et sur mer la nature se plaît-elle à les nourrir et à les multiplier ? Pourquoi les saisons de l'année nous apportent-elles leurs maladies ! Pourquoi voit-on rôder la mort prématurée ? Et l'enfant ? Semblable au matelot que les flots furieux ont rejeté sur le rivage, il gît,

tout nu, par terre, incapable de parler, dépourvu de tout ce qui aide à vivre, dès l'heure où le projetant sur les rives que baigne la lumière, la nature l'arrache
225 avec effort du ventre de sa mère : de ses vagissements plaintifs il remplit l'espace, comme il est juste à qui la vie réserve encore tant de maux à traverser ! Au contraire, on voit croître sans peine les animaux domestiques, gros et petits, et les bêtes sauvages :
230 ils n'ont besoin ni de hochets, ni des mots caressants que chuchote la voix d'une tendre nourrice ; ils ne sont pas en quête de vêtements qui changent avec les époques de l'année ; enfin ils n'ont besoin ni d'armes ni de hautes murailles pour défendre leurs biens, puisque pour parer à tous leurs besoins, la terre et la nature inventive enfantent d'elles-mêmes toutes sortes d'abondantes ressources.

235 *L'univers est mortel, comme les parties qui le composent.* Tout d'abord, puisque la matière de la terre, et l'eau, et les souffles légers des vents, et les vapeurs brûlantes du feu, dont la réunion constitue notre univers, sont tous formés d'une matière sujette à la naissance et à la mort, il faut bien penser qu'il en est de même de l'ensemble du monde.
240 En effet tout composé dont nous voyons les parties et les membres formés d'une substance sujette à naître et d'éléments mortels, nous apparaît également soumis aux lois de la naissance et de la mort. Aussi, lorsque considérant les membres gigantesques et les parties de ce monde, je les vois mourir et naître,
245 je ne puis douter que le ciel et la terre n'aient eu également leur première heure et ne doivent succomber un jour.

A ce propos ne va pas croire que j'aie dénaturé les faits à mon profit, quand j'ai prétendu que la terre et le feu sont de nature mortelle, quand j'ai affirmé comme hors de doute que l'eau et l'air sont périssables, 250 et que ces mêmes substances naissent et s'accroissent à nouveau. En premier lieu, une partie non négligeable de la terre, calcinée par l'ardeur incessante du soleil, battue du pied par la multitude, exhale des nuées de poussière, nuages au vol léger, que le puissant souffle des vents dissipe dans toute l'atmosphère. Une 255 autre partie des glèbes est délayée par les pluies, et les rives des cours d'eau sont rongées par le courant qui les rase. En outre chaque corps que la terre nourrit et fait croître, lui fait retour pour la part qu'il en a reçue. Et puisqu'il apparaît comme hors de doute qu'elle est à la fois la mère de toutes choses et leur commun 260 tombeau, tu vois donc que tour à tour elle s'épuise, et se répare et s'accroît.

Pour le reste, que de nouvelles ondes affluent sans cesse vers la mer, les fleuves, les sources; que les eaux jaillissent dans un écoulement intarissable, point n'est besoin de le dire : l'immense quantité d'eaux qui 265 tombent de toutes parts le prouve assez. Mais les eaux se perdent à mesure de leur formation, si bien que, dans l'ensemble, nulle part l'élément liquide ne déborde. Les vents, en balayant la mer de leur souffle puissant, le soleil éthéré, en la pompant de ses rayons, en diminuent le volume ; une autre partie se distribue de toutes parts sous la terre, où elle se filtre et dépose 270 son amertume ; puis l'élément liquide, revenant sur ses pas, remonte vers la source des fleuves où il va se rassembler ; et de là, son flot adouci coule et chemine à la surface du sol, suivant la route une fois

creusée que descend la marche limpide des ondes.

Passons maintenant à l'air, qui dans toute sa substance subit à chaque instant des changements innombrables. Toujours en effet, toute émanation des corps est emportée tout entière dans le vaste océan de l'air ; et si celui-ci à son tour ne restituait aux choses des éléments pour réparer leurs pertes, tout depuis longtemps serait dissous et converti en air. Il ne cesse donc point d'être engendré aux dépens des corps et de se résoudre en eux, puisqu'il est constant que tout est dans un perpétuel écoulement.

De même cette large source de la limpide lumière, le soleil éthéré, baigne le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et sans relâche alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle. Car chacun de ses rayons se perd, aussitôt formé, en quelque endroit qu'il tombe ; et voici qui t'en donnera la preuve. Dès qu'un nuage vient à passer sous le soleil, et à interrompre, pour ainsi dire, la marche des rayons lumineux, sur le champ la partie inférieure de ceux-ci disparaît entièrement, et la terre se couvre d'ombre partout où se porte le nuage. Tu vois par là que les choses ont sans cesse besoin d'un éclairage nouveau, que les jets de lumière périssent à mesure qu'ils se forment, et qu'autrement il serait impossible d'apercevoir les objets à la clarté du soleil, si cette clarté n'était sans cesse renouvelée par sa source même.

Et même nos lumières nocturnes, qui sont d'origine terrestre, ces lustres suspendus, ces torches grasses, qui mêlent à l'éclat de leurs lueurs clignotantes une fumée épaisse, se hâtent également, avec les ressources de leurs flammes, de renouveler sans cesse leur lumière ; leurs feux tremblants se pressent, se pressent, et mal-

gré leur intermittence, la lumière ne cesse de baigner
300 tous les lieux d'alentour : tant tous les feux mettent
de hâte à dissimuler la mort de la vieille flamme par
la naissance rapide d'une nouvelle. C'est de même,
selon nous, que le soleil, la lune, les étoiles doivent
nous envoyer leur lumière, par des émissions sans cesse
renouvelées ; et leurs flammes doivent se pérdre sans
305 cesse à mesure qu'elles se forment : ne va donc pas
leur supposer une vigueur que nulle violence ne pourra
détruire.

Enfin ne vois-tu pas les pierres mêmes succomber
aux assauts du temps, les hautes tours s'écrouler, les
rochers tomber en poussière ? Ne vois-tu pas les temples
et les statues des dieux se fendre par la fatigue de
l'âge, et la puissance divine incapable de reculer les
310 limites du destin, de lutter contre les lois de la nature ?
Enfin ne vois-tu pas les monuments des héros se
délabrer à leur tour et se demander eux aussi.....
ne vois-tu pas tomber, arrachés aux hautes montagnes,
des quartiers de roche incapables de résister davan-
315 tage aux puissants efforts d'un temps, même limité ?
Car ils ne s'arracheraient pas pour tomber tout d'un
coup, si de toute éternité ils avaient pu soutenir sans
broncher les assauts de tous les siècles.

Enfin considère ce vaste ensemble qui, tout autour
comme au-dessus de nous, enveloppe toute la terre
dans sa vaste étreinte : si, comme on le dit, il procrée
320 toutes choses de sa propre substance, et les reçoit
après leur mort, il est évidemment tout entier d'une
matière sujette à naître et à périr. Car toute substance
qui fournit à d'autres corps des aliments pour leur
croissance, doit éprouver des pertes, comme elle se
répare, quand les corps lui font retour.

En outre, s'il n'y a jamais eu de commencement
325 ni de naissance pour la terre et pour le ciel, s'ils
ont toujours été depuis l'éternité, pourquoi, par delà
la guerre de Thèbes et la mort de Troie, n'y a-t-il
pas eu d'autres poètes pour chanter d'autres évé-
nements? Où donc sont allés tant de fois se perdre les
exploits de tant de héros; pourquoi ne voit-on nulle
part leur gloire fleurir sur les monuments éternels
330 gravés par la renommée? Mais non, tout est nouveau
dans ce monde, tout est récent; c'est depuis peu qu'il
a pris naissance. Voilà pourquoi encore aujourd'hui
certains arts se perfectionnent, et aujourd'hui encore
vont en progressant; c'est ainsi qu'à notre époque,
des agrès nouveaux sont venus s'ajouter aux navires;
et que récemment les musiciens ont inventé des
335 mélodies nouvelles: enfin ce système de la nature que
j'expose est une découverte récente; et moi-même
aujourd'hui je me trouve être le premier avant tout
autre qui puisse le traduire dans notre langue mater-
nelle.

Peut-être crois-tu que toutes ces mêmes choses ont
existé autrefois, mais que les hommes d'alors ont péri
340 dans un vaste embrasement, ou que les villes ont suc-
combé dans une convulsion gigantesque du monde,
ou qu'à la suite de pluies incessantes les fleuves,
débordant de leurs lits, ont ravagé les terres et sub-
mergé les cités? Ce serait une nouvelle nécessité pour
toi de t'avouer vaincu, et de reconnaître que la terre
345 et le ciel auront aussi leur fin. Car au moment où de
tels maux, de tels périls venaient éprouver le monde,
si quelque fléau plus funeste s'était abattu sur lui,
il n'eût plus été que désastre et que vastes ruines.
Ce n'est pas autrement que nous nous apercevons que

nous sommes mortels ; je veux dire par une comparaison qui nous montre sujets aux mêmes maladies
350 que ceux que la nature a retranchés de la vie.

Il ne possède aucun des caractères de l'immortalité. En outre tous les corps, pour subsister dans l'éternité, doivent ou

bien être formés d'une substance pleine et solide qui puisse repousser les chocs, et ne se laisse pénétrer par aucun corps capable de détruire en elle l'étroite cohésion de ses parties : tels
355 sont les éléments de la matière dont nous avons précédemment exposé la nature ; ou bien ils peuvent encore durer dans l'infini du temps parce qu'ils sont à l'abri des coups : comme est le vide, qui demeure intangible et n'est atteint par aucun choc ; ou encore ils demeurent, parce que, tout autour d'eux, il n'y a pas
360 de place pour un lieu où les choses puissent en quelque sorte aller se perdre et se dissoudre : telle est l'éternité de cet ensemble des ensembles, en dehors duquel il n'y a ni endroit ouvert à la fuite de ses parties, ni corps susceptibles de fondre sur elles et de les désagréger par la violence du choc.

Mais, comme je l'ai enseigné, le monde n'est point
365 formé d'une substance pleine, puisque le vide est mêlé aux corps ; il n'est pourtant pas comme le vide ; et il ne manque pas non plus de corps qui, jaillissant en masse des profondeurs de l'infini, seraient sans doute capables de renverser l'ensemble de notre monde dans un tourbillon impétueux, ou de lui infliger quelque
370 autre désastre ; d'autre part l'espace, l'immensité du vide ne manquent pas davantage, où puissent s'éparpiller les remparts du monde ; enfin quelque autre force peut encore les faire périr sous ses coups. Ainsi donc

la porte de la mort, loin d'être fermée pour le ciel, pour le soleil et la terre, et les eaux profondes de l'océan, 375 leur est au contraire toute grande ouverte, et se prépare à les engloutir dans son vaste bâillement. Il faut donc reconnaître que ce monde a eu, lui aussi, un commencement ; car, puisqu'il est de substance mortelle, il n'aurait pu, depuis l'infinité des siècles écoulés, braver impunément jusqu'à ce jour les assauts vigoureux de l'immensité du temps.

380 *La lutte du feu et de l'eau aboutira à une catastrophe.* Enfin quand une lutte si furieuse met aux prises les membres gigantesques du monde, engagés dans une — *Phaéton.* guerre impie, ne vois-tu pas que ce long combat pourra un jour recevoir sa fin ? Le soleil, par exemple, et tous les feux de l'univers, après avoir absorbé toutes les eaux, ne seront-ils pas les vain- 385 queurs ? C'est à ce résultat qu'ils tendent, sans que jusqu'à présent leurs efforts aient abouti ; car les fleuves leur opposent des forces égales, et même menacent de tout engloutir, en débordant des profonds abîmes de l'océan : menace vaine du reste, car les vents qui balaient la surface des mers en diminuent la masse, comme aussi le soleil qui la décompose de ses 390 rayons ; et tous deux se flattent de pouvoir tout tarir, avant que l'élément liquide ait pu toucher au terme de son entreprise. C'est ainsi que ces éléments, animés d'une même ardeur dans une lutte à chances égales, combattent pour la décision qui leur livrera le vaste monde : et du reste dans ce duel, le feu a déjà triomphé, 395 et une fois aussi, dit la légende, les eaux ont régné sur les campagnes.

Le feu en effet fut vainqueur, et de ses langues de

de flamme consuma mainte partie du monde, lorsqu'écartant Phaéton de sa route, l'ardeur emportée des chevaux du soleil le traîna dans tout le ciel et par toutes les terres. Mais alors le père tout puissant des
400 dieux, saisi d'un violent courroux contre l'ambitieux Phaéton, d'un coup soudain de sa foudre le renversa de son char et le jeta sur la terre; et Phébus, allant à sa rencontre, recueillit dans sa chute l'éternel flambeau du monde, ramena les chevaux échappés, les attela tout frémissants encore, et les faisant rentrer dans leur route, rendit la vie à tous les êtres, une fois
405 maître du gouvernement. C'est du moins ce qu'ont chanté les vieux poètes grecs. Mais une telle fable s'écarte par trop de la vérité. Le feu peut bien être vainqueur quand ses éléments, se rassemblant des profondeurs de l'infini, arrivent à l'emporter en nombre; puis sa violence tombe, vaincue par quelque
410 autre cause; sinon ce sont les choses qui périssent, consumées par son souffle brûlant.

L'eau de même, s'étant amassée autrefois, commença, dit la légende, par être victorieuse; ce fut alors qu'elle engloutit de nombreuses cités des hommes. Puis lorsque sa force dut céder à quelque autre cause; lorsque se fut retirée cette masse qui s'était rassemblée
415 des profondeurs de l'infini, les pluies s'arrêtèrent, et les cours d'eau perdirent de leur violence.

Naissance et formation des diverses parties du monde. Mais de quelle façon cet amas de matière a-t-il pu former la terre et le ciel, et les abîmes de l'océan, le

soleil, la lune et leurs cours, c'est ce que je vais expliquer dans cet ordre. Car certes ce n'est pas en vertu
420 d'un plan arrêté, d'un esprit clairvoyant que les atomes

sont venus se ranger chacun à leur place ; assurément ils n'ont pas combiné entre eux leurs mouvements respectifs ; mais les innombrables éléments des choses, heurtés de mille manières et de toute éternité par de nombreux chocs extérieurs, entraînés d'autre part par leur propre poids, n'ont cessé de se mouvoir et de
425 s'unir de toutes les façons, d'essayer toutes les créations dont leurs diverses combinaisons étaient susceptibles ; voilà pourquoi, à force d'errer dans l'infini du temps, d'essayer toutes les unions, tous les mouvements possibles, ils aboutissent enfin à former ces assem-
430 blages qui, soudain réunis, sont à l'origine de ces grands objets, la terre, la mer, le ciel, et les espèces vivantes.

A ce moment, ici-bas, on ne pouvait voir encore la roue du soleil voler dans les hauteurs du ciel, et répandre les flots de sa lumière ; on n'apercevait non plus ni les astres du vaste monde, ni la mer, ni le ciel,
435 ni même la terre, ni l'air, ni enfin rien de semblable aux choses qui nous entourent. Il n'y avait à l'origine qu'une masse orageuse d'éléments de tout genre, en proie à la discorde qui confondait leurs distances, leurs directions, leurs combinaisons, leurs densités, leurs chocs, leurs rencontres, leurs mouvements, et les heur-
440 tait dans une mêlée générale, à cause même de la diversité de leurs formes et de la variété de leurs figures : car dans ce chaos, s'ils se joignaient, tous ne pouvaient rester également unis, ni se communiquer entre eux des mouvements capables de se correspondre. Puis des parties différentes commencèrent à se dessiner hors de cette masse ; les éléments semblables s'unirent avec leurs semblables, et renfermèrent notre monde
445 dans ses limites ; ils en distribuèrent les membres, dis-

posèrent en ordre ses vastes parties ; je veux dire qu'ils distinguèrent de la terre les hauteurs du ciel, mirent à part la mer, pour permettre à ses eaux de s'étaler dans un lit distinct, et séparèrent de même les feux purs et sans mélange de l'éther.

En effet tout d'abord, tous les éléments de la
450 terre, en vertu de leur poids et de leur enchevêtrement, tendaient à se rassembler au centre, et à occuper en masse les régions les plus basses ; et à mesure qu'ils resserraient davantage leur union et leur enchevêtrement, ils exprimèrent avec plus de force hors de leur matière les atomes qui devaient former la mer, les astres, le soleil, la lune, et les murailles du vaste monde.
455 Tous ces corps en effet se composent de principes plus lisses et plus ronds, d'éléments bien plus petits que ceux de la terre. Aussi, traversant les vides et les pores de la terre encore peu dense, et se dégageant de ses parties, le premier s'éleva l'éther siège du feu ; et avec lui, il entraîna, léger, un grand nombre de feux :
460 c'est, à peu près, ce que nous voyons souvent à l'heure matinale où, parmi les herbes toutes perlées de rosée, la lumière dorée du soleil levant jette le rouge de ses rayons : une vapeur s'élève des lacs et des fleuves intarissables, et parfois même la terre aussi apparaît
465 fumante à nos yeux. Toutes ces émanations qui s'élèvent et vont se réunir dans les hauteurs de l'air, forment en se condensant le tissu des nuages qui nous dérobent le ciel. C'est donc de cette façon qu'à cette époque l'éther léger et volatil, après s'être condensé, forma la voûte qui entoure notre monde, et se répandant au loin, partout, dans toutes les directions,
470 embrassant tout dans une étreinte avide, servit d'enceinte au reste des choses.

A sa suite on vit naître le soleil et la lune, dont les globes roulent dans les airs entre le ciel et la terre : ni la terre ne put les incorporer à sa substance, ni non plus l'immense éther : ils n'étaient ni assez pesants
475 pour se déposer au fond de l'univers, ni assez légers pour glisser à travers les régions les plus hautes du ciel ; suspendus néanmoins dans l'espace intermédiaire, ces corps tournent pleins de vie, et forment des parties de l'ensemble du monde : de même que dans notre corps certains membres peuvent demeurer en repos alors que d'autres sont en mouvement.

480 Après le retrait de ces éléments, soudain, à l'en droit où dans son immensité s'étend la plaine azurée de la mer, la terre s'affaissa, et recouvrit des flots salés les abîmes qu'elle avait creusés. Et de jour en jour, à mesure qu'à l'entour les feux de l'éther et les rayons du soleil, multipliant de toutes parts leurs attaques,
485 réduisaient davantage ses contours extérieurs, et l'obligeaient par leurs assauts à se condenser et à se concentrer, plus la liqueur salée qu'elle exsudait de son corps allait augmentant de ses flots la mer et ses plaines flottantes, plus aussi il s'en échappait et s'en envolait
490 d'atomes de feu et d'air qui, gagnant les hauteurs du ciel, allaient loin de la terre peupler de leur masse les espaces lumineux. En bas se formaient les plaines ; les montagnes gagnaient en hauteur ; car les roches ne pouvaient s'affaïsser comme la terre, ni toutes les parties du sol s'aplanir également.

495 Ainsi donc, en se resserrant sur elle-même, la terre prit un équilibre stable, et toute la vase du monde, pour ainsi dire, vint s'y précipiter en vertu de son poids, et se déposa dans le fond, comme la lie. Au-dessus d'elle s'élevèrent la mer, puis l'air, puis l'éther lui-même

avec les feux qu'il porte, tous corps qui, en raison de leur fluidité, demeurèrent purs de tout mélange. Du
500 reste ils n'avaient pas tous même légèreté, et le plus fluide et le plus léger à la fois, l'éther, roule ses ondes au-dessus des souffles de l'air, sans mêler sa transparence à leurs agitations : il laisse tous ces corps en proie aux violents tourbillons qui les agitent, il les laisse
505 bouleverser par le caprice des tempêtes ; quant à lui, il glisse entraînant ses feux d'un élan égal et sûr. Que l'éther en effet puisse cheminer d'une marche régulière et d'un élan uniforme, c'est ce que nous montre le Pont, dont le flot s'écoule suivant un courant immuable qui garde constamment la même régularité.

Causes du mouvement des astres. [Chantons maintenant les mouvements des astres et leurs causes. Tout
510 d'abord, si c'est la vaste sphère céleste qui tourne, il faut admettre qu'aux deux extrémités de son axe, chaque pôle se trouve pressé par une masse d'air qui le maintient de l'extérieur et l'enferme de chaque côté ; ensuite qu'un autre courant d'air, poussant le ciel par en haut, l'entraîne dans le sens où roulent
515 les astres éclatants de l'éternel univers ; ou bien qu'un autre courant inférieur, soufflant en sens contraire, fait mouvoir la sphère par sa partie inférieure, à la manière des roues à auges que le courant des fleuves fait tourner sous nos yeux.

Il se peut encore que le ciel tout entier demeure immobile, tandis que cependant les astres lumineux poursuivent leur course, soit que ceux-ci contiennent des vapeurs brûlantes empruntées à l'éther qui les
520 entraîne, et qui tournent sans cesse à la recherche

d'une issue, emmenant dans leur orbite les feux qui constellent la voûte nocturne du ciel ; soit qu'un courant d'air extérieur, venu de quelque part du dehors, entraîne et fasse tourner ces feux du ciel ; soit enfin qu'ils puissent glisser d'eux-mêmes partout où leur nourriture
525 les appelle et dirige leur marche, lorsqu'ils vont repaître dans toute l'étendue du ciel leurs corps enflammés.

Déterminer exactement celle de ces causes qui agit dans notre monde est chose difficile ; mais indiquer ce qui est possible, et ce qui s'accomplit dans le grand tout parmi ces divers mondes créés si diversement, voilà ce que j'enseigne ; et je m'attache à exposer
530 tour à tour les multiples causes qui, à travers le grand tout, peuvent être à l'origine du mouvement des astres : entre toutes il ne peut y en avoir qu'une, en ce monde comme ailleurs, qui fasse mouvoir nos étoiles : mais laquelle ? L'enseigner n'est pas donné à notre science, qui n'avance que pas à pas.]

Pourquoi la terre peut demeurer immobile et suspendue dans l'atmosphère. Pour que la terre puisse demeurer en repos au centre du monde, il faut
535 que son poids décroisse et s'évanouisse peu à peu, et qu'à sa partie inférieure elle soit formée d'une autre substance, étroitement unie dès l'origine et ne formant qu'un avec les parties aériennes du monde dont elle partage intimement l'existence. Voilà pourquoi la terre n'est pas
540 pour l'air un fardeau écrasant ; de même que les membres de notre corps ne pèsent pas pour nous, que la tête n'est pas un fardeau pour le cou, enfin que le poids du corps tout entier repose sur les pieds sans nous être sensible ; au lieu que les fardeaux extérieurs dont on nous charge nous incommode, quoique

545 souvent beaucoup moins lourds. Tant il importe de considérer jusqu'où s'étend le pouvoir de chaque chose. C'est ainsi que la terre n'est pas une étrangère qui s'est tout à coup ajoutée, comme une sorte de corps adventice, à une atmosphère qui lui était elle-même étrangère ; mais elle a été conçue en même temps que l'air, dès l'origine de ce monde dont elle est une partie bien distincte, comme les membres nous apparaissent partie de notre corps.

550 En outre qu'un violent coup de tonnerre ébranle soudain la terre, elle ébranle à son tour tout ce qui se trouve au-dessus d'elle : ce qu'elle ne pourrait nullement faire si elle n'était rattachée aux parties aériennes et au ciel de notre monde. Mais des racines communes tiennent ciel et terre étroitement unis et enlacés
555 de manière à ne faire qu'un, dès l'origine. Ne vois-tu pas de même qu'en dépit du poids énorme de notre corps, l'âme, avec sa nature si subtile, est capable de le soutenir, parce qu'elle lui est intimement unie et ne forme qu'un avec lui ? Enfin quand notre corps s'enlève
560 d'un bond léger, quelle force peut le soulever, sinon celle de l'âme qui gouverne nos membres ? Vois-tu maintenant combien la substance la plus subtile acquiert de force dès qu'elle est unie à une substance pesante, comme l'air l'est à la terre, et l'âme à notre corps ?

Grandeur du soleil et de la lune. La roue du soleil et la chaleur qu'elle dégage ne peuvent guère être

565 plus grandes ni moindres qu'elles n'apparaissent à nos sens : car à quelque distance de nous que se trouve un foyer, tant qu'il demeure capable de nous envoyer sa lumière, et de souffler sur nos membres sa chaude haleine, l'intervalle qui nous en sépare n'enlève rien

à la substance de ses flammes, ne rétrécit en rien à
570 nos yeux les dimensions de ses feux. Donc, puisque la
chaleur du soleil, la lumière qu'il répand parviennent
jusqu'à nos sens et caressent nos régions, on en doit
conclure que sa forme, son contour nous apparais-
sent, sans qu'on y puisse absolument rien ajouter ou
retrancher, sous leurs véritables dimensions.

575 La lune de même, soit qu'elle emprunte la lumière
dont elle nous éclaire dans sa course, soit qu'elle tire
de sa propre substance les rayons qu'elle projette, la
lune, quoi qu'il en soit, chemine avec un volume égal
au volume apparent que nous lui voyons de nos yeux.
Car tous les objets aperçus de fort loin, à travers une
580 épaisse couche d'air, perdent d'abord de la netteté de
leurs formes avant de nous paraître rapetissés. Aussi,
puisque la lune nous présente une apparence claire, une
forme nette, il faut donc qu'elle soit telle que la des-
sinent ses contours extérieurs, quelque aspect qu'ils lui
donnent, et quelques dimensions que d'ici-bas elle
585 nous paraisse avoir dans le ciel. Enfin il en est ainsi de
tous les feux que tu vois d'ici-bas briller dans l'éther :
puisque tous les feux que nous voyons sur la terre,
tant que leur scintillement demeure visible, que leur
éclat est perçu par nous, ne nous semblent que modi-
fier insensiblement dans les deux sens leurs dimensions
et leurs contours selon leur degré d'éloignement; on en
590 peut conclure que les feux de l'éther ne doivent être
que de bien peu, d'une toute petite et bien faible par-
tie, plus grands ou plus petits qu'ils ne paraissent.

*Origine de la lu-
mière et de la cha-
leur solaires.*

Il n'est pas étonnant non plus que
ce disque si petit du soleil puisse
émettre une lumière assez abondante

pour inonder de ses flots les mers, et les terres et le ciel
 595 tout entiers, et baigner de sa chaleur toute la nature.
 Peut-être dans tout notre monde n'y a-t-il d'ouverte
 que cette unique source d'où puisse jaillir à larges
 flots et s'échapper la lumière, parce que c'est le lieu
 où de toutes les parties du monde viennent se rassem-
 600 bler les atomes de chaleur; c'est là que leur élan les fait
 affluer tous, de manière à former une seule source
 d'où toute chaleur s'épanche. Ne vois-tu pas de même
 quel mince filet d'eau suffit pour arroser au loin les
 prés, parfois même pour inonder les plaines?

Peut-être aussi les feux du soleil, sans être très abon-
 605 dants, parviennent-ils à communiquer à l'air leur cha-
 leur et à l'enflammer, si l'on admet que l'air présente
 à la flamme un milieu favorable, et puisse s'allumer
 au contact de la moindre chaleur : au même titre que
 parfois nous voyons les épis et le chaume s'embraser
 de toutes parts au contact d'une seule étincelle.

610 Peut-être encore ce soleil, dont le rouge flambeau
 illumine les hauteurs du ciel, est-il environné d'une
 multitude de feux invisibles, qu'aucun éclat ne signale,
 et qui dégagent une chaleur uniquement destinée
 à augmenter l'ardeur de ses rayons.

*Hypothèses pour expliquer le cours
 du soleil, de la lune
 et des différents
 astres.* Quant à la marche du soleil, on
 615 ne saurait non plus expliquer par
 une simple et seule raison comment,
 quittant ses quartiers d'été, il inflé-
 chit sa course vers le tropique hivernal du Capricorne,
 et comment il s'en retourne pour se diriger vers le
 point solsticial de l'Écrevisse qui lui sert de borne. Et
 comment la lune semble-t-elle franchir en un mois
 l'espace que le soleil met tout un an à parcourir? Ces

620 faits, dis-je, n'ont pu être ramenés à une cause unique.

Tout d'abord il est possible, semble-t-il, que les choses se passent comme le suppose le génie divin du grand Démocrite : dans ce cas, plus les astres sont voisins de la terre, moins vite ils peuvent être emportés dans le tourbillon circulaire du ciel ; car celui-ci se
625 ralentit et perd de sa violence impétueuse à mesure qu'il s'abaisse ; et voilà pourquoi le soleil est distancé peu à peu avec les signes qui le suivent : il est en effet beaucoup moins haut dans le ciel que les étoiles enflammées.

Quant à la lune, elle est laissée bien plus en arrière :
630 car son cours étant plus bas, plus éloigné du ciel et rapproché de la terre, peut d'autant moins rivaliser de vitesse avec les étoiles. Et plus est languissant le tourbillon qui l'emporte, étant donnée sa place au-dessous du soleil, plus il est facile à tous les signes qui
635 l'entourent de l'atteindre et de la dépasser. Voilà pourquoi elle nous paraît revenir périodiquement vers chacun d'eux et les devancer dans sa marche : ce sont eux qui viennent la retrouver.

Il peut se faire aussi que, des deux extrémités de l'axe oblique du monde, s'écoulent dans une alternance régulière deux courants d'air : l'un qui puisse chasser le soleil des signes de l'été et l'amener jusqu'au
640 tropique d'hiver et à la rigidité de ses glaces ; l'autre qui le rejette des ombres glacées de la saison froide jusqu'à ses quartiers d'été, dans la région des signes brûlants.

De même on peut s'imaginer que la lune, que ces étoiles dont les grandes révolutions se déroulent durant
645 de grandes années, sont poussées par un double souffle dans les deux parties de leur course. Ne vois-tu pas

de même que les nuages, sous l'action de vents opposés, s'en vont dans des directions opposées, les plus bas croisant les plus hauts? Pourquoi ces astres qui tracent dans l'éther leurs vastes orbites ne pourraient-ils pas, eux aussi, être emportés par des tourbillons opposés?

650 Et si la nuit couvre les terres de son ombre immense, c'est ou bien que le soleil, venant au terme de sa longue course toucher à l'extrémité du ciel, y exhale, épuisé, ses derniers feux rompus par le voyage et succombant aux chocs répétés de l'air qu'ils ont traversé ; ou encore, parce qu'il poursuit sa course sous
655 la terre, sous l'impulsion de la même force qui a promené son disque au-dessus des terres.

Pourquoi encore est-ce à heure fixe que la déesse du Matin répand à travers les régions de l'éther l'aurore aux doigts de rose, et ouvre les portes à la lumière? C'est que le soleil demeure toujours le même; mais après son passage sous terre, au moment de revenir à l'horizon, il lance en avant ses rayons dont il tâche
660 d'enflammer le ciel. Ou bien encore, c'est qu'à heure fixe se rassemblent des feux, affluent régulièrement de nombreux atomes de chaleur qui chaque jour produisent un nouveau soleil doué d'une nouvelle lumière : c'est ainsi, dit-on, que des hauts sommets de l'Ida on aperçoit à la naissance du jour des feux épars,
665 qui se réunissent ensuite en une sorte de globe unique, et forment un disque parfait.

Du reste, on ne doit pas s'étonner ici que ces atomes de feu puissent si ponctuellement affluer au même endroit pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons en effet maint phénomène s'accomplir à date fixe
670 dans tous les domaines de la nature. C'est à date fixe que les arbres se couvrent de fleurs, c'est à date fixe

qu'ils s'en dépouillent. C'est à date non moins fixe que l'âge impérieux contraint nos dents à tomber, et qu'au moment de la puberté il revêt d'un tendre duvet le corps de l'adolescent, et laisse retomber sur ses deux joues les flocons égaux d'une barbe encore
675 tendre. Enfin, les éclairs, la neige, les pluies, les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. Car telles ont été les causes dès leur origine première, et telles les choses se sont présentées à la naissance du monde, telles maintenant encore elles se reproduisent suivant cette impulsion, et dans un ordre invariable.

680 *Origine de l'inégalité des jours et des nuits.* Et de même, si nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et inversement les jours raccourcir alors que les nuits s'allongent, c'est peut-être que le même soleil, en parcourant les régions de l'éther, décrit au-dessus et au-dessous de la terre des courbes de grandeurs différentes, et partage ainsi son orbite en
685 arcs inégaux. Ce qu'il retranche d'un côté, il le reporte dans la partie opposée de son orbite où il retourne décrire une courbe d'autant plus grande, jusqu'à ce qu'il ait atteint le signe céleste où l'équinoxe assure au jour et aux ombres de la nuit une égale durée; car alors, à mi-chemin entre l'hémisphère aus-
690 tral et celui où souffle l'aquilon, le point du ciel qu'il occupe est à égale distance des deux tropiques, en raison de l'inclinaison du zodiaque à l'intérieur duquel le soleil décrit en rampant sa révolution annuelle, frappant de ses rayons obliques le ciel et la terre. Ainsi du moins l'enseignent les calculs de ceux qui, obser-
695 vant toutes les régions du ciel et l'ordre des constellations dont il est orné, en ont dressé la carte.

Il se peut encore qu'un air plus épais par endroits arrête et retarde sous la terre l'éclat tremblant des feux du soleil, et que ceux-ci ne puissent les traverser facilement pour s'élever à l'orient. Ainsi s'expliquerait
700 que durant l'hiver les nuits s'allongent paresseusement jusqu'au retour du diadème radieux qui couronne le jour.

Il se peut enfin que, suivant l'alternance des saisons, ait lieu plus ou moins tard la réunion des feux dont le concours fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon : ce qui semblerait donner raison...

(lacune)

705 *La lune et ses phases.* Quant à la lune, il se peut qu'elle doive son éclat aux rayons du soleil qui la frappent, et que de jour en jour elle tourne davantage sa lumière vers nos regards, à mesure qu'elle s'éloigne du disque solaire, jusqu'au moment où, venant à lui faire face, elle brille dans tout son plein, et voit à son lever au-dessus de l'horizon le coucher
710 de cet astre. Puis elle doit de même cacher peu à peu, pour ainsi dire, sa lumière sur son autre face, à mesure qu'elle se rapproche des feux du soleil, en parcourant une autre partie du zodiaque. Tel est l'avis de ceux qui supposent la lune semblable à une boule, dont le cours se déroule au-dessous du soleil.

715 Il est possible aussi que la lune ait sa lumière propre quand elle roule dans le ciel, et nous présente différents aspects de son éclat. Peut-être en effet y a-t-il un autre corps, emporté d'un même mouvement, qui la suit dans sa marche, et, s'interposant entre elle et nous, l'éclipse de toutes les manières tout en demeurant invisible, parce qu'aucune lumière ne signale sa course.

720 Elle peut encore tourner sur elle-même, comme le
ferait une sorte de globe, teint d'une blanche lumière
dans une de ses moitiés; et par ce mouvement de ro-
tation produire ses différentes phases, jusqu'à ce que
sa face éclairée se tourne entièrement vers nos regards :
725 puis peu à peu elle ramène en arrière et dérobe à nos
yeux la partie lumineuse de sa sphère. C'est du moins
le système que la doctrine babylonienne des Chaldéens,
réfutant les astronomes grecs, s'efforce de faire triom-
pher contre ceux-ci ; comme si le phénomène n'admet-
tait pas les deux explications qui font l'objet de leur
730 querelle ; comme s'il y avait une raison pour embrasser
l'une plutôt que l'autre !

Enfin, pourquoi ne pourrait-il naître chaque fois une
lune nouvelle, avec une succession régulière de formes
et des phases déterminées ? Pourquoi de jour en jour
ne pourraient-elles disparaître chacune à leur tour,
à mesure de leur formation, pour être remplacées
735 par d'autres nouvelles ? Il serait difficile d'apporter
une démonstration convaincante du contraire, alors
qu'on voit nombre de choses se produire dans un ordre
aussi régulier. Le printemps s'avance avec Vénus, et
devant eux marche l'avant-coureur ailé de la déesse,
tandis que, sur les pas du Zéphyre, Flora sa mère
740 leur ouvre la route, qu'elle parsème à foison des cou-
leurs et des parfums les plus délicieux. A leur suite
vient l'aride été, avec sa compagne la poudreuse
Cérès, et le souffle des aquilons étésiens. Puis paraît
l'automne ; avec lui marche Bacchus au milieu d'Évoé !
Viennent ensuite d'autres temps et d'autres vents ora-
745 geux, le Vulturne tonnante dans le ciel, et l'Auster
puissant par sa foudre. Enfin la saison froide amène
les neiges ; l'hiver revient engourdir et glacer la nature :

derrière lui le frisson marche, claquant des dents. S'étonnera-t-on davantage que la lune naisse à date
750 fixe et soit détruite à date fixe, alors que tant de choses peuvent se produire dans un ordre aussi régulier?

✱

Les éclipses. Quant aux éclipses de soleil, aux disparitions de la lune, plusieurs causes, sois-en persuadé, peuvent également les produire. Car pourquoi la lune pourrait-elle seule nous intercepter la lumière du soleil, et entre la terre et lui interposer sa face dans les hauteurs du ciel, mas-
755 quant de son disque opaque ses rayons lumineux? Pourquoi, au moment même où il se produit, le même effet ne pourrait-il être attribué à un autre corps, qui parcourrait le ciel en demeurant toujours invisible? Le soleil lui-même ne pourrait-il en un temps donné s'alanguir et laisser tomber ses feux, pour renou-
760 veler ensuite sa lumière, quand il a traversé les régions de l'atmosphère hostiles à ses flammes, qui causent l'extinction et la mort de ses feux? Et pourquoi la terre seule pourrait-elle à son tour priver la lune de lumière, et par sa position au-dessus du soleil, intercepter sous elle ses rayons, à l'époque du mois où la lune parcourt
765 la masse opaque du cône d'ombres? Pourquoi à la même époque un autre corps ne pourrait-il passer sous la lune ou glisser devant le disque solaire, de manière à interrompre ses rayons et la marche de sa lumière? Et d'autre part, si la lune elle-même brille d'un éclat qui lui soit propre pourquoi ne pourrait-elle s'alanguir
770 dans une certaine partie du monde, en traversant des régions hostiles à ses propres feux?

Transition ; les ori- Et maintenant qu'à travers l'azur
gines de la terre. de notre vaste monde j'ai expliqué
comment chaque phénomène peut s'accomplir ; main-
775 tenant que nous connaissons les diverses révolutions du
soleil, la marche de la lune, et la force, la cause qui les
provoque ; puisque nous savons comment par l'inter-
ception de leur lumière ces astres peuvent s'éclipser
et couvrir de ténèbres soudaines la terre étonnée, sem-
blables pour ainsi dire à des yeux qui se ferment pour
se rouvrir ensuite, et parcourir de leur regard la terre
780 illuminée par leur éclat : maintenant, dis-je, je reviens
au temps où le monde était dans sa nouveauté, où la
terre était encore molle, et je dirai quelles productions
nouvelles elle décida de faire naître pour la première
fois aux rivages de la lumière, et de confier aux caprices
des vents.

Premières produc- Produisant d'abord les herbes de
tions de la terre : toute espèce et la verdure éclatante,
végétaux, ani- la terre en couvrit les collines et
maux, espèce hu-
785 *maine.* toutes les plaines ; tout fleuris, les
prés brillèrent d'un éclat verdoyant ; puis les diverses
sortes d'arbres purent s'élancer à l'envi dans les airs,
sans frein ni rênes pour brider leur croissance. Et, comme
les plumes, les poils, les soies sont les premiers à pousser
sur les membres des quadrupèdes ou sur le corps des
790 oiseaux, ainsi la terre dans sa nouveauté commença par
faire pousser les herbes et les arbrisseaux, pour créer en-
suite les espèces vivantes qui naquirent alors en grand
nombre, de mille manières, sous des aspects divers. Car
ni les animaux ne peuvent être tombés du ciel, ni les
espèces terrestres être sorties des profondeurs de la
795 mer : reste donc à admettre que la terre mérite bien

le nom de mère qu'elle a reçue, puisque c'est de la terre que proviennent toutes les créatures. Du reste, même encore de nos jours, on voit sortir de terre de nombreux animaux engendrés par les pluies et la chaleur du soleil : quoi d'étonnant dès lors qu'à cette époque des espèces plus nombreuses et plus grandes aient
800 pu naître de toutes parts, alors qu'elles grandissaient dans la pleine nouveauté de la terre et du ciel?

Tout d'abord les espèces ailées, les divers oiseaux quittaient leurs œufs éclos à la température printanière, comme de nos jours encore les cigales en été abandonnent d'elles-mêmes leurs rondes tuniques
805 pour chercher leur nourriture et leur vie. C'est alors, sache-le, que la terre commença de produire la race des mortels. En effet la chaleur et l'humidité se trouvaient en abondance dans les campagnes. Aussi, partout où la disposition des lieux s'y prêtait, il poussait des matrices fixées à la terre par des racines ; et quand, le terme venu, ces matrices s'étaient ouvertes sous l'effort des nou-
810 veau-nés, avides de fuir leur humidité et de gagner l'air libre, la nature dirigeait vers eux les canaux de la terre qu'elle forçait à leur verser par leurs orifices un suc semblable au lait : ainsi maintenant toute femme après l'enfantement se remplit d'un doux lait,
815 parce qu'alors tout l'élan des aliments se porte vers les mamelles. La terre donnait aux enfants la nourriture, la chaleur leur tenait lieu de vêtement, l'herbe leur fournissait un lit à l'épaisse et molle toison. Du reste la jeunesse du monde ne produisait encore ni froids rigoureux, ni chaleurs excessives, ni vents trop
820 violents : car tout s'accroît et se fortifie suivant une marche égale.

Causes de l'épuisement actuel de la terre.

Aussi, encore une fois, ce nom de mère que la terre a reçu, elle le garde à juste titre, puisque d'elle-même elle a créé le genre humain, et produit pour ainsi dire à la date fixée toutes les espèces animales qui errent et s'ébattent sur les hautes montagnes, en même temps que les oiseaux de l'air aux aspects différents. Mais comme sa fécondité doit avoir un terme, la terre cessa d'enfanter, telle une femme épuisée par la longueur de l'âge. Car la nature du monde entier se modifie avec le temps : sans cesse un nouvel état succède à un plus ancien suivant un ordre nécessaire ; aucune chose ne demeure semblable à elle-même : tout passe, tout change et se transforme aux ordres de la nature. Un corps tombe en poussière, et s'épuise et dépérit de vieillesse ; puis un autre croît à sa place et sort de l'obscurité. Ainsi donc la nature du monde entier se modifie avec le temps ; la terre passe sans cesse d'un état à un autre : ce qu'elle a pu jadis lui devient impossible ; elle peut produire ce dont elle était incapable.

Espèces disparues et animaux fabuleux.

Nombreux aussi furent les monstres que la terre en ce moment s'efforça de créer, et qui naissaient avec des traits et des membres étranges — tel l'androgyne, intermédiaire entre les deux sexes, et qui n'est ni l'un ni l'autre et n'appartient à aucun, — êtres privés de pieds, ou dépourvus de mains, ou encore muets et sans bouche, ou qui se trouvaient être aveugles et sans regard, ou dont les membres captifs demeuraient entièrement soudés au corps, et qui ne pouvaient rien faire, ni se mouvoir, ni éviter le danger, ni pour-

845 voir à leurs besoins. Tous ces monstres et tous les prodiges de cette sorte que la terre mettait au monde, c'est en vain qu'elle les créa ; car la nature interdit leur croissance, et ils ne purent toucher à cette fleur de l'âge tant désirée, ni trouver de nourriture, ni s'unir par l'acte de Vénus. Car, nous le voyons, il faut le
850 concours de bien des circonstances pour que les espèces puissent, en se reproduisant, se propager ; d'abord des moyens de se nourrir, puis une issue par où la semence génitale distribuée dans l'organisme puisse s'écouler hors du corps alangui ; enfin pour que la femelle puisse s'unir au mâle, la possession d'organes qui leur permettent d'échanger des joies partagées.

855 Nombreuses aussi furent alors les espèces qui durent disparaître, et qui ne purent en se reproduisant se créer une descendance. Car toutes celles que tu vois jouir de l'air vivifiant possèdent ou la ruse, ou la force, ou enfin la vitesse, qui dès l'origine ont assuré leur protection et leur salut. Bon
860 nombre en outre subsistent, que leur utilité nous recommande et remet à notre garde. Tout d'abord l'espèce cruelle des lions et les autres bêtes féroces furent protégées par leur force, les renards par la ruse, les cerfs par la fuite. D'autre part les chiens au
865 sommeil léger, au cœur fidèle, et toutes les espèces qui fournissent les bêtes de somme et de trait, et les troupeaux de moutons laineux, et ceux des bêtes à cornes, tous ont été confiés à la garde de l'homme, ô Memmius. Car leur instinct les poussait à fuir les bêtes sauvages, à rechercher la paix et une abondante pâture gagnée
870 sans fatigue : tous biens que nous leur donnons pour payer leurs services. Mais les animaux auxquels la nature avait refusé tout moyen, soit de vivre libres

et par eux-mêmes, soit de nous rendre quelque service pour prix duquel nous accorderions à leur race nourriture et sécurité sous notre protection, tous ceux-là
875 sans doute offriraient aux autres une proie et un butin sans défense, entravés qu'ils étaient tous par les chaînes de leur destinée, jusqu'au jour où la nature eut achevé l'extinction de leur espèce.

Mais de Centaures il n'y en eut point, et à aucun moment il ne peut exister d'êtres ayant double
880 nature et double corps, formés d'un assemblage de membres hétérogènes; et les propriétés et les forces de chacune des deux parties ne pourraient s'accorder. Ceci, l'esprit le plus obtus le pourra connaître à ce qui suit. Tout d'abord, au bout de trois ans révolus, le cheval est dans toute sa force et son ardeur; l'enfant nullement : même encore à cet âge, souvent il
885 cherchera en songe le bouton du sein qui l'a nourri de son lait. Puis quand le cheval sent ses forces et sa vigueur succomber à la vieillesse de l'âge, quand ses membres s'alanguissent, que la vie s'appête à le fuir, c'est alors seulement que l'enfant voit s'ouvrir la jeunesse dans toute sa fleur, qui revêt ses joues d'un
890 duvet soyeux. Ne va donc pas croire que du croisement de l'homme avec la race des chevaux puissent se former des Centaures, ni que ceux-ci existent, non plus que ces monstres au bas-ventre ceint de chiens furieux, ces Scylles aux corps demi-poissons, et tous les êtres de ce genre qui ne présentent à nos yeux que des
895 membres disparates : êtres dont les parties n'atteignent en même temps ni la fleur de l'âge, ni l'épanouissement des forces, ni le déclin de la vieillesse ; qui ne brûlent point des mêmes amours, ne s'accordent point dans leurs mœurs, et ne peuvent enfin se plaire

aux mêmes aliments : c'est ainsi qu'on peut voir les
900 chèvres à longue barbe s'engraisser avec la ciguë,
qui pour l'homme est un poison violent. Et puisque
d'autre part la flamme brûle et consume aussi bien le
corps fauve des lions que toute espèce de chair et de
sang qui existe sur terre, comment aurait-il pu se faire
905 qu'un monstre à la fois un et triple, lion par devant,
dragon par derrière, et par le milieu Chimère, comme
on l'appelle, soufflât par la bouche une ardente flamme
issue de son propre corps?

Ainsi donc imaginer qu'au temps où la terre était
nouvelle, le ciel nouveau-né, de tels animaux aient pu
naître, et s'appuyer pour cela uniquement sur ce vain
910 mot de nouveauté, c'est s'autoriser à débiter mille
fables de même nature : à cette époque, pourra-t-on
dire, des fleuves d'or coulaient tout à travers la terre ;
au lieu de fleurs, les arbres se couvraient de pierres pré-
cieuses ; ou bien encore il naquit alors un homme d'une
taille si prodigieuse, aux membres si gigantesques,
que d'un seul pas il pouvait franchir les mers pro-
915 fondes, et de ses mains faire tourner autour de lui le
ciel tout entier. Car de ce qu'il y eut sur la terre de
nombreux germes différents à l'époque où elle com-
mença à produire les animaux, on ne peut nullement
conclure, comme d'un signe certain, qu'il ait pu se
créer des êtres aussi hybrides, des assemblages de
920 membres aussi disparates. En effet les productions qui
maintenant encore jaillissent du sol en abondance,
les diverses sortes d'herbes, les céréales, les arbres
vigoureux ne peuvent, malgré leur nombre, se repro-
duire pêle-mêle, mais chaque chose suit sa marche
propre, et toutes, conformément aux lois fixées par
la nature, conservent les caractères qui les différencient.

925 *Vie des premiers* Alors vivait dans les campagnes une
 hommes. race d'hommes beaucoup plus dure,
comme devaient l'être des créatures sorties de la dure
terre; race dont des os plus grands et plus solides
formaient la charpente interne, dont les chairs étaient
930 reliées par des muscles puissants, et qui ne redoutait
guère l'emprise ni du froid ni du chaud, ni le changement
de nourriture, ni l'atteinte de la maladie. Durant de
nombreuses révolutions du soleil à travers le ciel, ils
prolongeaient leur vie vagabonde, semblable à celle des
bêtes. Point de robuste laboureur pour diriger la charrue
recourbée; personne ne savait retourner la terre à l'aide
935 d'un soc de fer, ni planter dans le sol de jeunes pousses
encore tendres, ni retrancher avec la serpe les branches
mortes des grands arbres. Ce que le soleil et les pluies
leur donnaient, ce que la terre produisait spontanément
était un présent suffisant pour contenter leurs cœurs. Le
gland du chêne composait le plus souvent toute leur
940 nourriture; et ces fruits que de nos jours tu vois en
hiver mûrir et se colorer de pourpre, les arbruses, la
terre les produisait alors plus nombreux et plus gros
encore. Enfin le monde, dans la fleur de sa nouveauté,
faisait croître en abondance une pâture grossière,
qui suffisait aux misérables mortels.

945 Pour apaiser leur soif, ils se rendaient à l'appel des
ruisseaux et des sources, comme aujourd'hui le torrent
qui tombe du haut des monts invite au loin de sa voix
claire les bêtes sauvages assoiffées. Enfin dans leurs
courses errantes ils avaient reconnu les demeures sil-
vestres des nymphes, et ils en gardaient la mémoire,
certains d'y voir jaillir une eau claire et rapide, qui
950 de ses larges ondes lavait sans cesse d'humides rochers,
humides rochers tout couverts d'une mousse verte et

perlée de gouttelettes; et ils connaissaient aussi des fontaines dont le flot sourdait et se répandait dans la plaine.

Et ils ne savaient encore ni traiter les objets par le feu, ni utiliser les peaux de bêtes et se vêtir de ces
955 dépouilles ; mais les bois, les cavernes des montagnes, les forêts étaient leurs demeures ; et c'est au milieu de branchages qu'ils abritaient leurs membres rudes et sales, afin d'éviter les coups cinglants des vents et des pluies.

Incapables d'envisager le bien commun, ils n'avaient ni coutumes ni lois pour régler leurs rapports ; mais
960 chacun emportait la première proie que la fortune lui offrait, instruit qu'il était à vivre et à user de sa force à sa guise et pour lui-même.

Et Vénus dans les bois accouplait les amants : toute femme en effet cédaît soit à son propre désir, soit à la violence brutale de l'homme et à sa passion impé-
965 rieuse, soit à l'appât de quelque gain : glands, arbrouses ou poires choisies.

Confiants dans l'étonnante vigueur de leurs mains et de leurs jambes, ils poursuivaient dans les bois les espèces sauvages avec les pierres de leurs frondes ou de pesantes massues ; vainqueurs du plus grand
970 nombre, ils fuyaient dans leurs retraites l'approche de quelques-unes ; et quand la nuit venait les surprendre, pareils aux sangliers couverts de soies, ils étendaient tout nus par terre leurs membres sauvages, en s'enveloppant de feuilles et de branchages. Mais une fois le jour et le soleil disparus, ils n'allaient pas avec de longs cris lugubres les rechercher à travers les campagnes, et errer pleins d'épouvante dans les ombres de
975 la nuit ; ils attendaient silencieux et ensevelis dans le sommeil que la torche rouge du soleil répandît sa

lumière dans le ciel. Accoutumés dès l'enfance à voir sans cesse les ténèbres et la lumière renaître alternativement, ils n'avaient point à s'en étonner, ni à redouter qu'une nuit éternelle ne s'emparât de la terre, et ne leur ravît pour jamais la lumière du soleil. Ce qui inquiétait bien autrement ces malheureux, c'étaient les attaques des fauves qui faisaient leur sommeil plein de périls. Chassés de leurs demeures, ils devaient s'enfuir de leur abri de pierre, à l'arrivée d'un sanglier écumant ou d'un lion plein de force ; et au plus profond de la nuit ils cédaient, pleins d'épouvante, à ces hôtes furieux leurs couches jonchées de feuillage.

Du reste, pas plus alors qu'aujourd'hui les hommes n'abandonnaient au milieu des gémissements la douce lumière de la vie. Sans doute était-il plus fréquent que l'un d'entre eux, surpris par des bêtes féroces, leur offrit une vivante pâture, vite engloutie sous leurs dents, et remplit de ses gémissements les bois, les monts et les forêts, à voir sa chair vivante ensevelie dans un tombeau vivant. D'autres encore que la fuite avait sauvés de la mort, le corps à demi dévoré, tenant leurs mains tremblantes serrées sur leurs plaies affreuses, appelaient Orcus avec des cris horribles, jusqu'à ce qu'ils mourussent dans des convulsions furieuses, sans secours, sans savoir les soins que voulaient leurs blessures. Mais on ne voyait pas des milliers d'hommes, enrôlés sous des enseignes, qu'un seul jour livrait à la mort ; les flots d'une mer démontée ne brisaient pas sur les écueils les vaisseaux et leurs équipages. C'est sans but, en vain, en pure perte que la mer soulevée déchaînait le plus souvent ses fureurs, ou sans plus de raison laissait tomber ses vaines menaces ; et la séduction traîtresse de ses flots apaisés ne prenait pas

les hommes au piège de son sourire [L'art funeste de la navigation gisait encore dans les ténèbres]. Alors aussi c'était la disette d'aliments qui livrait à la mort leurs membres épuisés ; maintenant au contraire c'est l'abondance qui les y plonge. Souvent, par ignorance, ils se versaient à eux-mêmes le poison : aujourd'hui, mieux instruits, c'est aux autres qu'ils le donnent eux-mêmes.

Origines de la vie en commun. Ensuite, quand ils surent se servir des huttes, des peaux de bêtes et du feu, quand la femme, par les liens <du mariage> devint la propriété d'un seul mari

(lacune)

furent connus, et qu'ils virent croître la descendance née de leur sang, alors le genre humain commença à perdre peu à peu de sa rudesse. Le feu rendit leurs corps frileux et moins capables de supporter le froid sous le seul abri de la voûte céleste ; Vénus leur enleva de leur vigueur ; et les enfants par leurs caresses n'eurent pas de peine à fléchir le naturel farouche de leurs parents. Alors aussi l'amitié commença à nouer ses liens entre voisins, désireux de s'épargner toute violence mutuelle ; ils se recommandèrent et les enfants et les femmes, faisant entendre confusément de la voix et du geste qu'il était juste que tous eussent pitié des faibles. Ce n'est pas que l'entente pût se faire partout et dans tous les cas ; mais une bonne, une grande partie des hommes observait pieusement les pactes conclus ; sinon le genre humain eût dès lors entièrement disparu, et sa descendance n'aurait pu se prolonger jusqu'à nos jours.

Origine du langage. Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui poussa les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui fit naître les
1030 noms des choses ; à peu près comme nous voyons l'enfant amené à recourir au geste par son incapacité même de s'exprimer avec la langue, qui lui fait désigner du doigt les objets présents. Tout être en effet a le sentiment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés. Avant même que les cornes aient commencé à poindre
1035 sur son front, le veau irrité s'en sert pour menacer son adversaire et le poursuivre sans répit. Les petits des panthères, les jeunes lionceaux se défendent avec leurs griffes, leurs pattes et leurs crocs, avant même que griffes et dents leur soient poussées. Quant aux
1040 oiseaux de toute espèce, nous les voyons se confier aussitôt aux plumes de leurs ailes, et leur demander une aide encore tremblante.

Aussi penser qu'alors un homme ait pu donner à chaque chose son nom, et que les autres aient appris de lui les premiers éléments du langage, est vraiment folie. Si celui-là a pu désigner chaque objet par un nom, émettre les divers sons du langage, pourquoi
1045 supposer que d'autres n'auraient pu le faire en même temps que lui ? En outre si les autres n'avaient pas également usé entre eux de la parole, d'où la notion de son utilité lui est-elle venue ? De qui a-t-il reçu le premier le privilège de savoir ce qu'il voulait faire et d'en
1050 avoir la claire vision ? De même un seul homme ne pouvait contraindre toute une multitude et, domptant sa résistance, la faire consentir à apprendre les noms de chaque objet ; et d'autre part trouver un moyen d'enseigner, de persuader à des sourds ce qu'il est besoin de faire, n'est pas non plus chose facile : jamais

ils ne s'y fussent prêtés ; jamais ils n'auraient souffert
1055 plus d'un temps qu'on leur écorchât les oreilles des sons
d'une voix inconnue.

Enfin qu'y a-t-il là-dedans de si étrange, que le
genre humain, en possession de la voix et de la langue,
ait désigné suivant ses impressions diverses les ob-
jets par des noms divers ? Les troupeaux privés de
1060 la parole, et même les espèces sauvages poussent
bien des cris différents, suivant que la crainte, la
douleur ou la joie les pénètre ; comme il est aisé de
s'en convaincre par des exemples familiers.

Ainsi quand la colère fait gronder sourdement les
chiens molosses, et retroussant leurs larges et molles
1065 babines, met à nu leurs dents dures, les sons dont nous
menace la rage qui fronce leur museau sont tout autres
que les aboiements sonores dont ensuite ils emplissent
l'espace. Et lorsque d'une langue caressante ils entre-
prennent de lécher leurs petits, ou qu'ils les agacent
à coups de pattes, et que menaçant de mordre et rete-
nant leurs crocs ils feignent délicatement de vouloir les
1070 dévorer, les jappements qu'ils mêlent à leurs caresses
ne ressemblent guère aux hurlements qu'ils poussent
laissés seuls à la garde de la maison, ou aux plaintes
qu'ils font entendre, l'échine basse et se dérochant
aux coups. Enfin ne nous semble-t-il point entendre
des hennissements différents, quand au milieu des
cavales s'emporte le fougueux étalon, dans la fleur
1075 de son âge, éperonné par l'amour son cavalier ailé,
et que les naseaux dilatés il frémit prêt à la lutte, ou
quand toute autre émotion secoue ses membres et le
fait hennir ? Enfin la gent ailée, les oiseaux divers, les
éperviers, les orfraies, les plongeurs qui dans les flots
1080 salés de la mer vont chercher leur nourriture et leur

vie, ont, en autre temps, des cris tout autres que lorsqu'ils luttent pour leur subsistance et que leurs proies se défendent. D'autres encore font varier avec les aspects du temps les accents de leur voix rauque :
085 telles les corneilles vivaces et les bandes de corbeaux, suivant que, dit-on, elles réclament les eaux de la pluie, ou qu'elles annoncent encore les vents et la tempête. Si donc la variété des sensations peut amener les animaux, tout muets qu'ils sont, à émettre des sons divers, combien n'est-il pas plus naturel que les
090 hommes d'alors aient pu désigner les différents objets par des sons différents?

Découverte du feu. Ici, pour prévenir une question que tu pourrais te poser en toi-même, c'est la foudre qui a fait descendre sur la terre à l'usage des mortels la première flamme; c'est là l'origine de ce feu partout répandu. C'est ainsi que nous voyons bien des corps s'embraser au contact de la flamme
095 céleste, dès qu'un coup de foudre leur a donné sa chaleur. Cependant, il arrive aussi que les branches d'un arbre épais, balancées par l'effort des vents, s'échauffent en se couchant sur les branches d'un autre arbre; la violence du frottement en fait jaillir les éléments ignés, et parfois l'on voit briller l'éclat d'une flamme
100 ardente, parmi l'entrechoquement mutuel des branches et des troncs. Aussi l'une et l'autre de ces causes peuvent-elles avoir donné le feu aux mortels. Quant à cuire les aliments, à les amollir à la chaleur de la flamme, ils l'apprirent du soleil, en voyant maint produit de la terre s'adoucir sous le choc de ses rayons, et s'attendrir à sa chaleur à travers les campagnes.

1105 *Invention de la royauté, de la propriété, de la richesse.* Et chaque jour, ils modifiaient davantage leur nourriture et leur vie d'antan, par de nouvelles découvertes et grâce aux bienfaits du feu, guidés en cela par les leçons des plus ingénieux et des plus sages.

Les rois commencèrent à fonder des villes, à choisir l'emplacement des citadelles, afin d'y trouver pour
1110 eux-mêmes une défense et un refuge ; puis ils distribuèrent les troupeaux et les terres qu'ils répartirent suivant la beauté, la force et les qualités d'esprit de chacun. Car la beauté fut en grand honneur, et la force était en grande estime. Plus tard fut inventée la richesse et découvert l'or, qui ravit sans peine à la force et à
1115 la beauté leur prestige ; car le plus souvent le riche trouve pour figurer dans sa suite les cœurs les plus vaillants et les corps les plus beaux.

Pourtant si l'on se gouvernait d'après la vraie doctrine, la plus grande richesse pour l'homme est de vivre le cœur content de peu ; car de ce peu il n'y a jamais
1120 disette. Mais les hommes ont voulu se rendre illustres et puissants pour asseoir leur fortune sur des fondements solides, et pouvoir au milieu de l'opulence mener une vie paisible : ambition vaine, car les luttes qu'ils soutiennent pour arriver au faite des honneurs
1125 en ont rendu la route pleine de dangers. Et même tiennent-ils ce sommet que souvent, semblable à la foudre, l'envie les frappe et les précipite ignominieusement dans l'affreux Tartare : car l'envie, comme la foudre, embrase de préférence les sommets et tout ce qui dépasse le niveau commun. Aussi vaut-il bien
1130 mieux obéir paisiblement que de vouloir soumettre le monde à son empire et occuper la royauté. Laisse-les

donc suer le sang et s'épuiser dans leurs vaines luttes sur l'étroit chemin de l'ambition ; puisqu'ils n'ont de goût que par la bouche d'autrui, et règlent leurs préférences sur les opinions reçues plus que sur leurs
1135 propres sensations. Et ce qui en est aujourd'hui, ce qui en sera demain, il en fut de même autrefois.

Renversement des rois. Le droit et la justice. Donc, après le meurtre des rois, gisaient renversés l'ancienne majesté des trônes et les sceptres orgueilleux ; et l'insigne éclatant de la tête souveraine, tout sanglant, sous les pieds de la foule, pleurait son grand
1140 honneur : car c'est avec passion qu'on piétine tout ce que l'on a trop craint. L'État, aux mains de la plus basse lie, était livré au désordre et à la violence, chacun cherchant à s'emparer pour soi du pouvoir et du rang suprême. Alors une élite apprit aux autres à créer des magistrats, à fonder les principes du droit, pour les
1145 amener à faire usage de lois. Car le genre humain, las de vivre dans la violence, épuisé par les inimitiés particulières, se soumit de lui-même et d'autant plus volontiers aux lois et à la stricte justice. En effet, comme la colère inspirait à chacun des vengeances plus cruelles que ne l'accordent aujourd'hui les lois équi-
1150 tables, les hommes en vinrent à se lasser de ce régime de violence. Depuis la crainte du châtiment entache les joies coupables de la vie. Car la violence et l'injustice sont comme des filets où l'on se prend soi-même ; d'où qu'elles proviennent, elles retombent le plus souvent sur leur auteur, et il n'est pas facile de mener une
1155 vie calme et paisible à qui viole par ses actes le contrat de la paix publique. Même s'il échappe à la vue des dieux et des hommes, il ne doit pas compter que son

crime demeurera toujours caché ; et nombre d'hommes, dit-on, par des paroles échappées en songe ou dans le
1160 délire de la maladie, ont révélé et produit à la lumière des fautes demeurées longtemps dans l'ombre.

La croyance aux dieux ; maux qui en résultèrent. Maintenant, quelle cause a répandu parmi les grandes nations l'idée de la divinité, a rempli d'autels les villes, et fait instituer ces cérémonies solennelles dont l'éclat se déploie de nos jours pour de grandes occasions
1165 et dans des lieux illustres ? D'où vient encore aujourd'hui chez les mortels cette terreur qui, sur toute la terre, leur fait élever de nouveaux sanctuaires aux dieux, et les pousse à les remplir en foule aux jours de fête ? Il n'est pas si difficile d'en donner la raison.

En effet, à cette époque lointaine les mortels, même
1170 pendant la veille, voyaient dans leur imagination des figures de dieux d'une beauté sans pareille, et qui, pendant les rêves, leur apparaissaient d'une grandeur plus étonnante encore. A ces figures ils attribuaient le sentiment et la vie, car elles leur semblaient mouvoir leurs membres, et émettre des paroles hautaines, en rapport avec leur beauté éclatante et leur force gigantesque.
1175 Ils leur accordaient l'éternité, car leur visage se renouvelait sans cesse et leur forme demeurait intacte ; et surtout parce qu'avec une vigueur aussi grande ils n'imaginaient pas qu'aucune puissance pût facilement en venir à bout. Leur bonheur, croyait-on, dépassait
1180 de loin celui des autres êtres, car jamais la crainte de la mort n'inquiétait aucun d'eux, et de plus on les voyait en songe accomplir mille actions merveilleuses sans en ressentir eux-mêmes aucune fatigue. D'un autre côté, les hommes observaient le système

céleste et son ordre immuable, et le retour périodique
1185 des saisons de l'année, sans pouvoir en reconnaître les
causes. Ils n'avaient donc d'autre recours que de tout
remettre aux dieux, et de faire tout tourner sur un
signe de leur tête. C'est dans le ciel qu'ils placèrent
les demeures et le séjour des dieux, parce que c'est
dans le ciel que l'on voit tourner la nuit et la lune, la
1190 lune, le jour et la nuit, et les astres nocturnes au sombre
éclat, et les feux errants de la nuit, et les flammes
au vol rapide, les nuages, le soleil, les pluies, la neige, les
vents, les éclairs, la grêle, et les grondements soudains,
et les roulements menaçants du tonnerre.

O race infortunée des hommes, d'avoir attribué
1195 aux dieux de tels effets, et de leur avoir prêté en
outre des colères cruelles ! Que de gémissements vous
êtes-vous alors préparés à vous-mêmes, que de plaies
pour nous, que de larmes pour nos descendants !

La piété, ce n'est point se montrer à tout instant,
couvert d'un voile et tourné vers une pierre, et s'appro-
1200 cher de tous les autels ; ce n'est point se pencher
jusqu'à terre en se prosternant, et tenir la paume de ses
mains ouvertes en face des sanctuaires divins ; ce n'est
point inonder les autels du sang des animaux, ou lier
sans cesse des vœux à d'autres vœux ; mais c'est plutôt
pouvoir tout regarder d'un esprit que rien ne trouble.
Car lorsque, levant la tête, nous contemplons les
1205 espaces célestes de ce vaste monde, et les étoiles scintil-
lantes fixées dans les hauteurs de l'éther, et que notre
pensée se porte sur les cours du soleil et de la lune, alors
une angoisse, jusque-là étouffée en notre cœur sous
d'autres maux, s'éveille et commence à relever la tête :
n'y aurait-il pas en face de nous des dieux dont la
1210 puissance infinie entraîne d'un mouvement varié les

astres à la blanche lumière? (Livré au doute par l'ignorance des causes, l'esprit se demande s'il y a eu vraiment un commencement, une naissance du monde, s'il doit y avoir une fin, et jusques à quand les remparts du monde pourront supporter la fatigue de ce mouvement inquiet); ou bien si, doués par les dieux d'une existence éternelle, ils pourront prolonger leur course dans l'infini du temps, et braver l'effort de l'immensité de la durée?

En outre, quel est le cœur qui ne se sente point serré par la crainte des dieux? Quel est l'homme dont les membres ne se contractent de terreur, quand sous les coups effrayants de la foudre la terre embrasée tremble de toutes parts, et que de sourds grondements parcourent le vaste ciel? Ne voit-on pas frémir peuples et nations, et les rois orgueilleux se blottir, frappés de la crainte des dieux, à la pensée que pour quelque crime honteux, pour quelque parole insolente, l'heure lourde du châtimement est peut-être venue? Et quand, au comble de leur fureur, les vents se déchaînent sur la mer et balayent sur les flots le chef de la flotte avec la masse de ses légions et de ses éléphants, ce chef n'essaye-t-il pas d'obtenir par des vœux la bienveillance des dieux, n'en implore-t-il pas, dans son effroi, l'apaisement de la tempête et des souffles favorables? Vaines prières du reste, car souvent, emporté par un violent tourbillon, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il est vrai qu'une certaine force secrète broie les destinées humaines, et piétinant les faisceaux glorieux, les haches redoutables, semble prendre plaisir à s'en faire un jouet. Enfin quand sous nos pieds la terre vacille tout entière, quand les villes ébranlées s'écroulent, ou chancellent et menacent ruine, est-il

surprenant que les mortels s'humilient, et laissent
subsister dans l'univers des puissances supérieures,
1240 des forces surnaturelles et divines, capables de gou-
verner toutes choses ?

Les premiers mé- Au reste, le bronze, l'or et le fer,
taux : l'or, l'ar- comme l'argent et le plomb furent
gent, le bronze, découverts, quand l'incendie eut con-
le plomb. sumé de sa flamme d'immenses forêts
sur les grandes montagnes, soit par la chute de la
1245 foudre céleste, soit qu'en se faisant la guerre dans les
bois, les hommes y missent le feu pour effrayer leurs
ennemis, soit que séduits par la bonté du sol, ils vou-
lussent y défricher des champs fertiles ou le convertir
en pâturages ; soit pour détruire les bêtes sauvages
1250 et s'enrichir de leur proie : car on se servit pour la
chasse de trappes et de feu avant d'entourer les bois
de filets et de les battre avec des chiens. Quoi qu'il en
soit, quelle que fût la cause de ces flammes, quand
leur ardeur avait au milieu d'un fracas horrible, dévoré
les forêts jusqu'au plus profond de leurs racines, et
quand leurs feux avaient calciné les entrailles de la
1255 terre, il coulait dans ses veines brûlantes et venait se
réunir dans les cavités du sol des ruisseaux d'or et
d'argent, comme de bronze et de plomb. Puis quand les
hommes voyaient ces métaux solidifiés répandre sur
la terre l'éclat de leurs vives couleurs, ils les empor-
taient, séduits par leur beauté brillante et polie, et
1260 remarquaient en outre que chacun d'eux gardait la
forme et l'empreinte du creux dont il provenait. Alors
l'idée entraînait en eux que ces métaux, fondus au feu,
étaient capables de prendre toutes les figures et les
formes d'objets possibles, et qu'on pouvait, en les for-

1265 geant, les aiguïser et les amincir en pointes aussi fines
qu'on voulait, de manière à s'en faire des armes, à pou-
voir couper les forêts, aplanir le bois, raboter et polir
les poutres, percer, trouer, perforer. Au début on
essaya d'employer à ces usages aussi bien l'argent et
1270 l'or que le bronze dont la résistance se prêtait mieux
aux violents efforts ; mais sans succès, car ils pliaient,
vaincus, sous les chocs, et ne pouvaient comme leur
rival résister aux dures besognes. Alors le bronze fut
plus apprécié, et l'or gisait négligé, comme un métal
inutile dont la pointe émoussée se retroussait facile-
1275 ment. Aujourd'hui c'est le bronze qui gît dédaigné, et
l'or lui a pris sa place au premier rang des honneurs.
C'est ainsi que la révolution des temps change le sort
de toutes choses. Ce que l'on jugeait précieux finit par
perdre tout honneur ; un autre objet prend sa place
et sort de l'ombre et du mépris ; chaque jour il est
recherché davantage, sa découverte est toute fleurie
1280 d'éloges, et il jouit parmi les mortels d'une estime
étonnante.

Découverte du fer. Maintenant comment le fer fut-il
découvert ? Il t'est facile de t'en
rendre compte par toi-même, ô Memmius. Les premières
armes furent les mains, les ongles et les dents, comme
aussi les pierres, les branches cassées aux arbres, puis
1285 la flamme et le feu dès qu'ils furent connus. Plus tard
les propriétés du fer et du bronze furent découvertes ;
et l'usage du bronze précéda celui du fer, car plus ma-
niable est sa matière, comme aussi plus abondante. C'est
avec le bronze qu'on travaillait le sol, c'est armés du
1290 bronze que les flots de combattants entraînent dans la
mêlée, semaient les larges blessures, et ravissaient trou-

peaux et champs : car les peuples armés de ce métal triomphaient sans peine de tout ce qui était nu et sans armes. Puis peu à peu apparut l'épée de fer ; et l'on vit tomber dans le décri la faux de bronze ; c'est
295 avec le fer qu'on se mit à fendre le sol, et que s'égalisèrent les chances des combats hasardeux.

Progrès dans l'art de la guerre. Et l'on sut monter tout armé sur le dos du cheval, et le conduire avec le mors tout en combattant de la main droite, avant d'aller sur un char à deux chevaux tenter les
300 périls de la guerre. Et l'on attela deux chevaux avant d'en atteler deux couples et de monter en armes sur des chars garnis de faux. Plus tard les bœufs de Lucanie, au dos garni de tours, monstres affreux, dont la trompe s'allonge en serpent, furent dressés par les Carthaginois à supporter les blessures de la guerre, et
305 à jeter le désordre dans les grands bataillons. C'est ainsi que successivement la discorde meurtrière inventa de nouveaux moyens pour répandre l'effroi parmi les peuples en armes, et que de jour en jour elle ajouta un surcroît aux horreurs de la guerre.

On essaya encore les taureaux aux travaux de la guerre, on tenta aussi de jeter sur l'ennemi des sangliers
310 furieux. Quelques peuples même lancèrent en avant d'eux des lions vigoureux avec leurs dompteurs armés, maîtres rigoureux chargés d'en modérer les fureurs et de les tenir dans les chaînes ; vaine tentative. Échauffées par le carnage et la mêlée, les bêtes furieuses jetaient indistinctement le trouble dans tous les esca-
315 drons, agitaient de tous côtés leurs terribles crinières ; et les cavaliers ne pouvaient calmer leurs montures effarées par les rugissements, ni à l'aide du mors les

ramener sur l'ennemi. Furieuses les lionnes bondissaient de toutes parts ; courant au devant des soldats,
1320 elles les mordaient au visage, ou, les surprenant par derrière, elles les jetaient à bas de leurs montures, et sans desserrer leur étreinte, elles terrassaient leur proie vaincue par la blessure, enfonçant dans ses chairs leurs crocs puissants et leurs griffes recourbées. Les taureaux projetaient en l'air les troupes qui les employaient, et les foulaient aux pieds ; ils plongeaient leurs cornes
1325 dans les flancs et sous le ventre des chevaux, et de leur front plein de menaces ils labouraient la terre. Et de leurs défenses robustes les sangliers massacraient leurs alliés ; et teignant de leur sang les traits venus se briser dans leur corps, furieux, ils confondaient dans
1330 un même massacre fantassins et cavaliers. Pour échapper à leurs sauvages coups de boutoir, les chevaux se jetaient de travers, ou se cabraient tout debout dans le vent ; mais en vain, et bientôt on les voyait, les jarrets tranchés, s'abattre d'une masse et dans une lourde chute venir joncher la terre. S'il était de ces fauves que
1335 l'on avait crus assez domptés et domestiqués, vite on les voyait s'échauffer dans l'action par l'effet des blessures, des clameurs, de la fuite, de la terreur, du tumulte ; et l'on ne pouvait ramener aucun d'eux ; c'était une fuite en tous sens des diverses espèces sauvages ; comme de nos jours encore, il arrive que les éléphants,
1340 mis à mal par le fer, s'enfuient de toutes parts, après avoir multiplié les coups furieux sur leurs maîtres.

[C'est peut-être ainsi que firent les hommes ; mais j'ai peine à croire qu'ils n'aient pu pressentir et prévoir tous ces maux avant de les voir se produire pour leur perte commune ; et sans doute serait-il plus juste d'at-
1345 tribuer cet usage à l'univers en général, aux divers

mondes diversement constitués par la nature, que de le restreindre à un seul monde particulier, quel qu'il fût]. Mais ce procédé fut moins inspiré par l'espoir de vaincre que par le désir de donner à gémir aux ennemis, même au prix de sa propre perte, quand on croyait n'avoir pour soi ni le nombre, ni les armes.

350 *Origines du vêtement. Le tissage.* Le vêtement fait de peaux cousues précéda celui d'étoffe tissée; et celui-ci vint après le fer; car c'est avec le fer qu'on peut faire la toile, et sans lui on ne peut fabriquer des outils aussi délicats que baguettes, fuseaux, navettes et ensouples au chant sonore.

355 Pour le travail de la laine, la nature amena les hommes à le faire avant les femmes; car on observe une habileté bien supérieure, une ingéniosité bien plus grande dans l'ensemble du sexe masculin. Mais un jour vint où les rudes laboureurs, ayant fait aux ouvriers un crime de cette besogne, les obligèrent à l'abandonner aux mains féminines, pour prendre aussi leur part
360 des durs travaux de la terre, et dans ce dur labeur endurcir leurs membres et leurs mains.

L'ensemencement et la greffe; perfectionnement de la culture. L'exemple de l'ensemencement, le principe de la greffe leur furent donnés par la nature elle-même, créatrice de toutes choses, qui leur montrait que les baies et les glands tombés sur le sol produisaient dans la saison des essaims de rejetons
365 s'élançant au pied des arbres. De là leur vint l'idée d'enter sur les branches de nouvelles tiges, et de marcotter de nouvelles pousses en terre à travers champs. Puis ils essayaient sans cesse de nouvelles

cultures dans leur cher petit champ, et voyaient les fruits sauvages s'adoucir peu à peu, à force d'attention et de tendres soins prodigués à la terre.

1370 Chaque jour ils forçaient les forêts à reculer davantage sur les montagnes, pour laisser les terres basses aux cultures ; prairies, étangs, ruisseaux, moissons et riches vignobles couvrirent ainsi les collines et les plaines ; et le réseau des oliviers se détachant en gris verdâtre put courir ainsi à travers la campagne, 1375 et s'étaler parmi les hauteurs les vallées et les plaines. C'est ainsi que tu vois encore une agréable variété rompre la monotonie des campagnes, toutes embellies par les doux pommiers qui les parsèment, ou par les arbres fruitiers qui bordent leurs lisières.

1380 *Origines de la musique.* On imita avec la bouche le ramage limpide des oiseaux bien avant de savoir pratiquer l'art des chants harmonieux et charmer les oreilles de leur mélodie. Et les sifflements du zéphyr à travers les tiges des roseaux enseignèrent aux hommes des champs à souffler dans le creux des pipeaux. Puis, peu à peu ils apprirent les douces 1385 plaintes que répand la flûte animée par les doigts des chanteurs, la flûte découverte parmi les bois profonds, les forêts et les pâturages, parmi les solitudes aimées des pâtres, pendant leurs divins loisirs. [C'est ainsi que pas à pas le temps amène au jour chaque découverte, que la science dresse en pleine lumière.]

1390 De tels plaisirs suffisaient pour satisfaire et charmer l'âme de nos ancêtres, quand leur faim était apaisée : car c'est alors que toutes ces distractions sont chères. Souvent donc étendus entre eux sur un gazon moelleux, au bord d'un ruisseau, sous les branches d'un

grand arbre, ils pouvaient sans grands frais se donner
395 du plaisir, surtout quand le ciel leur souriait, et que le
printemps brodait de fleurs les herbes verdoyantes.
C'était le moment des jeux, des conversations, des
doux éclats de rire. C'était l'heure où la Muse agreste
pouvait s'ébattre. Alors la tête et les épaules couronnées
400 de guirlandes de fleurs et de feuilles entrelacées, sui-
vant les impulsions de leur gaieté riante, ils s'avan-
çaient sans grâce ni mesure, remuant lourdement leurs
membres, et d'un pied lourd frappaient la terre mater-
nelle. De là naissaient les rires, les doux éclats de joie,
car tout était nouveau pour eux et tout leur était mer-
405 veille. C'est ainsi que dans les veilles mêmes on se
consolait de l'insomnie en pliant sa voix aux mille
modulations du chant, ou en parcourant de la lèvre
recourbée les roseaux de la flûte : vieilles traditions que
de nos jours les veilleurs conservent encore, mais ils ont
appris à observer la différence des rythmes ; toutefois
410 avec plus de ressources ils ne goûtent point de plus grand
plaisir que n'en goûtait alors dans ses forêts la race
des fils de la terre. Car l'objet que nous avons sous la
main, tant que nous n'en connaissons pas de plus
agréable, nous plaît plus que tout autre, et son règne
paraît solide ; puis le plus souvent une nouvelle et
415 meilleure découverte détrône les anciennes et change
nos sentiments à leur égard. C'est ainsi qu'on se dégoûta
du gland ; c'est ainsi qu'on abandonna ces couches
jonchées d'herbes et garnies de feuillage. De même, le
vêtement de peaux de bêtes tomba dans le mépris ;
et pourtant, je pense, à l'époque de sa découverte, il
420 excita tant d'envie que son premier possesseur trouva
la mort dans quelque guet-apens ; encore que cette
dépouille que s'arrachèrent les meurtriers, toute san-

glante, ait été déchirée et perdue pour eux, et n'ait pu servir à leur usage. Jadis c'étaient donc les peaux de bêtes, aujourd'hui c'est la pourpre et l'or dont la possession tourmente de désirs la vie humaine, et l'épuise
 1425 dans la lutte. Aussi, selon moi, la faute la plus grave retombe-t-elle sur nous. Car, nus comme ils étaient, sans peaux de bêtes, le froid torturait ces enfants de la terre ; mais nous, nous ne souffrons en rien de n'avoir point de vêtement de pourpre et d'or tout rehaussé de larges broderies, pourvu qu'il nous reste une étoffe
 1430 plébéienne pour nous défendre du froid. Ainsi donc le genre humain travaille sans profit, en pure perte, toujours, et se consume dans de vains soucis : évidemment c'est qu'il ne connaît pas la limite de la possession, et jusqu'où peut s'étendre le véritable plaisir. Et cette ignorance peu à peu nous a entraînés dans la
 1435 tempête, et a déchaîné les orages et les ruines de la guerre.

Découverte du retour périodique des saisons.

D'autre part, ces astres vigilants qui, parcourant l'immense voûte qui roule sur nos têtes, répandent partout leur lumière, convinquirent les hommes de la révolution annuelle des saisons, et du plan régulier, de l'ordre régulier qui gouvernent la nature.

1440 *Origine de l'écriture et de la poésie ; résumé et conclusion.*

Déjà des tours solides mettaient leurs existences à l'abri ; déjà la terre cultivée était divisée et délimitée ; déjà la mer était fleurie de voiles légères ; et l'on s'assurait déjà des secours et des alliances par des traités réguliers, quand les chants des poètes commencèrent à confier à la mémoire les

1445 exploits accomplis; et l'on ne peut guère placer plus haut l'invention de l'écriture. Et c'est pourquoi les événements du passé échappent aujourd'hui à nos regards, sauf pour les traces que la raison laisse entrevoir.

Navigation, culture des champs, fortifications, lois, armes, routes, vêtements, et tous les autres gains de ce genre, comme aussi tous les raffinements du luxe, 1450 poèmes, tableaux, statues d'un art achevé, c'est l'usage et aussi les efforts opiniâtres et les expériences de l'esprit qui peu à peu les enseignèrent aux hommes par la lente marche du progrès. C'est ainsi que pas à pas le temps amène au jour chaque découverte, que la 1455 science dresse en pleine lumière. Car les hommes voyaient les idées s'éclairer l'une après l'autre dans leur âme, jusqu'au jour où leur industrie les porta au faite de la perfection.

•

LIVRE VI

Eloge d'Athènes et d'Épicure. C'est Athènes la première, Athènes
au nom très illustre, qui distribua

les moissons et leurs fruits aux malheureux mortels,
qui renouvela la condition des hommes et institua les
lois ; et c'est elle qui la première leur assura les douces
5 consolations de la vie, en engendrant l'homme au
vaste génie, dont la bouche véridique a donné ré-
ponse sur toute chose : en dépit de la mort, pour prix
de ses divines découvertes, sa gloire, partout répandue
dans le monde, triomphe des années et s'élève désor-
mais jusqu'au ciel.

Il vit que tout le nécessaire réclamé pour les besoins
10 de la vie était, pour ainsi dire, déjà assuré aux mortels,
que leur existence était, dans la mesure du possible,
mise à l'abri du danger ; il vit aussi les puissants de
ce monde regorger de richesses, d'honneur et de gloire,
et se prévaloir encore de la bonne renommée de leurs
enfants ; et que néanmoins chacun, dans son for inté-
15 rieur, gardait un cœur anxieux, qui tourmentait de

ses vaines angoisses la vie de l'esprit, sans nulle cesse, et le faisait s'emporter en plaintes furieuses. Il comprit alors que tout le mal provenait du vase lui-même, dont les défauts laissaient perdre au dedans tout ce que l'on y versait du dehors, même les choses les meilleures ; soit que, perméable et sans fond, il lui apparût incapable de jamais se remplir d'aucune manière, soit que la saveur infecte dont il le sentait imprégné corrompît tout ce que ses flancs pouvaient contenir.

Par les vérités qu'il répandit, il purifia donc les
25 cœurs ; il fixa des bornes au désir comme à la crainte ; il nous fit connaître la nature de ce souverain bien auquel nous aspirons tous, et nous montra la route la plus courte, la ligne la plus droite pour y parvenir ; il nous fit voir tout le mal répandu dans la destinée
30 humaine, et comme il se produit et s'envole sous des formes diverses, par l'effet d'un accident ou d'une cause naturelle, selon l'ordre établi dans l'univers ; il nous enseigna par quelles portes il fallait s'élancer pour repousser ses assauts, et sut démontrer que le plus souvent c'est sans raison que le genre humain roule dans
35 son cœur les flots amers de ses tourments. Car semblables aux enfants qui tremblent et s'effraient de tout dans les ténèbres aveugles, nous-mêmes en pleine lumière souvent nous craignons des dangers aussi peu terribles que ceux que leur imagination redoute et croit voir s'approcher dans la nuit. Cette terreur et ces
40 ténèbres de l'âme, il faut donc que les dissipent, non les rayons du soleil et les traits lumineux du jour, mais la vue de la nature, son explication. Aussi n'en continuerai-je que mieux à filer jusqu'au bout la trame de mon exposé.

Rappel du livre précédent; objet du présent livre.

Et puisque j'ai montré que l'édifice du monde est mortel, que la substance dont est formé le ciel est soumise aux lois de la naissance; puisque de tous les phénomènes qui s'y accomplissent, et s'accomplissent suivant un ordre nécessaire, j'ai expliqué le plus grand nombre, écoute désormais ce qui me reste à dire. Puisqu'une fois monté sur le char éclatant

(lacune)

<les colères> des vents se soulèvent, puis tout s'apaise à nouveau

(lacune)

ce qui avait été, a changé d'aspect et calmé sa fureur.

50 Si tous les autres phénomènes que sur terre et dans le ciel voient s'accomplir les mortels tiennent souvent leurs esprits suspendus dans l'effroi, les font s'humilier dans la crainte des dieux, les abattent et les courbent vers la terre, c'est que leur ignorance des causes les

55 contraint de tout remettre à l'autorité des dieux, et de leur accorder le royaume du monde. [Les faits dont ils ne peuvent découvrir la cause s'accomplissent, selon leur croyance, par la puissance divine.] Car il arrive que les hommes, après avoir bien appris que les dieux vivent sans se soucier du monde, se demandent étonnés

60 suivant quel plan chaque chose peut s'accomplir, surtout parmi les grands objets qu'au-dessus de leurs têtes ils aperçoivent dans les régions éthérées; et retombant une fois de plus dans les anciennes religions, ils font intervenir des maîtres cruels, auxquels les malheureux attribuent la toute-puissance, dans leur

65 ignorance de ce qui peut naître, de ce qui ne le peut, et

des lois qui délimitent le pouvoir de chaque chose suivant des bornes inébranlables. Aussi errent-ils en aveugles, égarés par de fausses doctrines.

Si tu ne vomis de ton esprit tous ces préjugés, si tu ne rejettes loin de toi l'idée d'attribuer aux dieux des soins indignes d'eux et inconciliables avec leur paix
70 profonde, pour prix de cet outrage fait à leur divinité sainte, les dieux ne cesseront de te nuire : non que la puissance suprême des dieux puisse subir quelque atteinte, ni chercher dans un châtiment terrible l'assouvissement de son courroux ; mais tu t'imagineras que, dans la paix tranquille où ils reposent, ils roulent dans
75 leur cœur les vastes flots de la colère ; tu n'approcheras plus de leurs temples avec un cœur assuré ; et ces simulacres émanés de leur auguste corps, qui à l'esprit des hommes viennent révéler la beauté divine, tu ne pourras les accueillir dans le calme et l'apaisement de ton âme. L'on peut voir par là quelle existence doit s'ensuivre.

80 Pour écarter cet avenir dont seule ma doctrine véridique peut nous préserver, déjà bien des explications sont sorties de ma bouche ; et nombreuses pourtant sont celles qu'il me reste à embellir de la parure de mes vers. Il me faut expliquer le système du ciel et ses divers aspects ; il me faut chanter les orages et les
85 éclairs éblouissants, leurs effets et les causes qui les rassemblent : afin que tu n'aïlles plus, tout tremblant et l'esprit égaré, diviser le ciel en parties pour observer d'où est venu le vol de la flamme, de quel côté elle s'est tournée, comment elle s'est glissée dans des lieux clos, comment elle s'en est échappée après y avoir régné ;
90 toutes choses que, faute de pouvoir en connaître les causes, les hommes attribuent à la volonté divine. Et

toi, au moment où je m'élançe vers la blanche ligne qui
marque le terme de ma course, montre-moi la route,
Muse ingénieuse, ô Calliope, repos des hommes et
95 plaisir des dieux : que, sous ta conduite, j'obtienne
avec l'éloge la couronne glorieuse.

Le tonnerre et ses causes. Tout d'abord, si le tonnerre ébranle
l'azur du ciel, c'est que dans leur vol
sublime, les nuages éthérés se heurtent et s'entrecho-
quent sous l'impulsion des vents contraires. Le bruit
en effet ne vient point de la partie sereine du ciel,
100 mais c'est aux endroits où la troupe des nuages che-
mine en masses plus serrées que se produisent d'or-
dinaire les grondements et les frémissements les plus
forts.

De plus, la substance des nuages ne peut être aussi
dense que celle de la pierre ou du bois, ni aussi déliée
que celle des brouillards et des fumées qui s'envolent ;
105 sinon, ou bien ils devraient, entraînés par leur pesan-
teur, tomber comme les pierres, ou bien, telle la fu-
mée, ils ne pourraient garder leur cohésion, ni retenir
en eux les neiges glacées et les averses de grêle.

Parfois encore ils font entendre au-dessus des vastes
plaines de notre monde un bruit semblable au claque-
ment de ces toiles tendues parfois dans nos grands
110 théâtres, et qui flottent le long des mâts et des poutres.
D'autres fois, la nuée, mise en pièces par l'assaut des
vents effrontés, entre en fureur, et s'essaye à imiter
le son du papier qu'on déchire. Car c'est un bruit de
cette sorte que l'on peut encore reconnaître dans le
tonnerre ; on croirait entendre des étoffes flottantes,
115 des papiers envolés que les vents fouettent et emportent
et qu'ils font claquer dans les airs. Parfois en effet il

arrive que les nuages, au lieu de se heurter de front, ne s'abordent que de flanc, et qu'entraînés dans des sens contraires, ils se frottent l'un contre l'autre dans toute leur longueur : de là naît ce bruit sec qui écorche
120 les oreilles et se traîne longuement, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de l'étroit défilé.

Souvent encore, lorsqu'ébranlée par un effroyable tonnerre, la nature tremble de toutes parts, lorsqu'il semble que, brusquement arrachés, les immenses remparts de ce vaste monde ont soudain volé en éclats, c'est qu'un ouragan impétueux, brusquement amassé,
125 s'est engouffré dans un nuage ; puis, une fois enfermé dans ses flancs, il tourne sur lui-même et par son tourbillon il force la nuée à se creuser de plus en plus dans son centre et à se condenser vers l'extérieur ; enfin, quand cette paroi ne peut plus résister à la violence impétueuse de la trombe, dans un épouvantable frac-
130 cas elle éclate et se fend. Rien là d'étonnant, puisqu'une petite vessie, pleine d'air peut de même produire un grand bruit en explosant tout à coup.

On peut encore expliquer autrement le bruit que font les nuages lorsque les vents soufflent à travers leur masse. Souvent en effet nous distinguons des sortes de rameaux, des aspérités de tous genres dans
135 les nuages qui parcourent le ciel : sans doute se comportent-ils à la façon d'une épaisse forêt que le vent du nord balaye de son souffle, et dont les feuilles bruissent, et les branches se brisent avec fracas.

Il arrive aussi que la violence déchaînée d'un vent furieux crève et déchire le nuage en l'assaillant de front. Quelle doit être en effet là-haut la puissance du vent ! L'expérience même nous l'apprend ici-bas,
140 puisque sur la terre, où sa violence s'adoucit, il peut

encore abattre de grands arbres, arrachés de leurs plus profondes racines.

Il y a aussi dans les nuages des sortes de flots qui en se brisant, produisent de sourds grondements, semblables au bruit que font les grands fleuves ou la vaste mer, quand leurs vagues se brisent sur le rivage.

145 Il arrive encore qu'en tombant de nuage en nuage l'ardente violence de la foudre soit recueillie par une nuée chargée d'eau, où son feu meurt aussitôt en poussant un grand cri : tel, au sortir de la forge ardente, le fer rougi à blanc siffle dans l'eau glacée où en toute
150 hâte nous l'avons plongé. Est-ce au contraire un nuage sec qui recueille la foudre, il s'enflamme soudain et brûle avec un grand bruit ; ainsi parmi les montagnes couronnées de lauriers, la flamme promène ses ravages, et, dans le tourbillon des vents, porte partout l'incendie avec un irrésistible élan ; car plus que tout autre corps, l'arbre de Phébus, le laurier delphique brûle
155 avec un bruit terrible, parmi le crépitement des flammes.

Enfin souvent la rupture de vastes glaçons et la chute de la grêle font retentir là-haut les grands nuages. Sous l'action du vent qui les presse et les entasse à l'étroit, il arrive en effet que se brisent ces montagnes de nuées épaisses et mélangées de grêle.

160 *L'éclair et ses causes.* De même l'éclair brille quand les nuages en se choquant ont fait jaillir de nombreux atomes ignés, comme un caillou qui en heurterait un autre, ou un morceau de fer : car dans ce cas aussi une lumière jaillit, et de claires étincelles se répandent au loin. Mais si le bruit du tonnerre est perçu par nos oreilles seulement après que

165 l'éclair est apparu à nos yeux, c'est que les sons destinés à notre oreille cheminent plus lentement que les images capables d'émouvoir notre vision. Tu pourras toi-même t'en rendre compte, en regardant de loin le bûcheron tailler de sa double hache le tronc élancé d'un arbre : tu apercevras le coup, avant que le bruit
170 du choc n'arrive à ton oreille. C'est ainsi également que nous voyons l'éclair avant d'entendre le tonnerre, qui part pourtant en même temps que la flamme, qui provient de la même cause, et naît du même choc.

Voici encore pourquoi les nuages colorent la nature de leurs lueurs fugitives et pourquoi l'orage brille
5 des zigzags rapides de l'éclair. Lorsque le vent s'est jeté dans un nuage, et qu'en tournant sur lui-même, il en a, comme je l'ai enseigné, creusé le centre et condensé la matière, il s'échauffe par sa propre vitesse : ainsi vois-tu tous les corps en mouvement s'échauffer jusqu'à devenir ardents ; et la balle de plomb en vient même à se fondre à force de tourner sur elle-même
180 dans sa longue course. Ainsi donc quand ce brûlant tourbillon a déchiré le noir nuage, il en chasse, pour ainsi dire, par sa violence et répand soudain de toutes parts ces atomes de feu qui forment la flamme zigzaguante de l'éclair ; à sa suite vient le son qui tarde davantage à frapper notre oreille que l'image à gagner notre
185 œil. Tout cela évidemment est produit par des nuages denses et qui, en outre, s'élèvent et s'amoncellent les uns sur les autres dans un élan prodigieux. Ne te laisse point en effet abuser par l'illusion que nous avons d'ici-bas, où nous apercevons plutôt l'étendue des nuages que leur profondeur et leur épaisseur. Regarde un jour ces nuages semblables à des montagnes que
190 les vents emportent en tous sens à travers les airs ;

ou bien vois encore sur le flanc des hautes montagnes ces nuées accumulées les unes sur les autres, qui se pressent et se dominant, et demeurent immobiles, tandis que les vents semblent partout ensevelis dans le sommeil : c'est alors que tu pourras te rendre compte
195 de leurs masses énormes, et y distinguer des sortes de cavernes formées de rochers suspendus. Et quand, dans le déchaînement de la tempête, les vents ont rempli ces cavités, ils s'indignent avec de sourds grondements de se voir prisonniers des nuages, et menacent dans leurs cages à la façon des fauves. Tantôt ici, tantôt là, dans toute la nue, ils poussent leurs rugissements ;
200 en quête d'une issue, ils ne cessent de tourner sur eux-mêmes, et font jaillir du nuage des atomes de feu ; ils en amassent ainsi un grand nombre, et roulent cette flamme à l'intérieur dans le creux de leurs fournaies, jusqu'à ce que, déchirant la nue, ils jettent au loin l'éclat de leur lumière.

La raison suivante peut encore expliquer pourquoi
205 l'on voit s'envoler vers la terre les rapides reflets d'or de ce feu fluide : c'est que les nuages eux-mêmes doivent contenir un très grand nombre d'éléments ignés. En effet, lorsqu'ils ne contiennent aucune trace d'humidité, ils ont le plus souvent la couleur et l'éclat de la flamme. C'est qu'ils doivent nécessairement emprunter de nombreux principes à la lumière du
210 soleil pour rougir comme ils le font et répandre leurs feux. Ainsi donc, lorsque ces nuées, sous la poussée du vent, sont pourchassées, pressées et entassées dans un même endroit, leur pression mutuelle en fait jaillir ces germes de feu qui font briller les couleurs de la flamme.

L'éclair se produit encore par la raréfaction des

215 nuages dans le ciel. Lorsqu'en effet la brise les dissémine doucement en chemin et les désagrège, il se produit nécessairement une chute spontanée des atomes qui forment l'éclair. La foudre tombe alors sans provoquer d'affreuse terreur, sans bruit, sans troubler la nature.

Nature et effets de la foudre. Quant à la nature de la foudre, elle nous est révélée par ses coups, par

220 les marques de brûlure qu'impriment ses feux, et par la forte odeur de soufre qui s'exhale de ses traces. Ce sont là des traits caractéristiques du feu, non du vent ou de la pluie.

Souvent en outre, elle va jusqu'à incendier les toits de nos demeures, et sa flamme rapide règne en maîtresse dans nos maisons mêmes. Car, vois-tu, c'est un
225 feu subtil entre tous les feux, que la nature a formé des éléments les plus menus et les plus rapides, tel que rien ne puisse l'arrêter. L'éclair puissant traverse les murs de nos demeures, comme la voix et le son, il traverse les pierres, les métaux, et fond en un instant
230 le bronze et l'or. Laissant le vase intact, il en fait soudain s'évaporer le vin ; parce qu'évidemment les parois extérieures du vase se dilatent et deviennent aussitôt poreuses au contact de sa chaleur, et celle-ci, se glissant alors dans le vase lui-même, décompose
235 rapidement et disperse de tous côtés les éléments du vin. Or la chaleur du soleil, même avec l'aide du temps, apparaît incapable de tels effets, malgré toute la puissance de ses feux étincelants : tant est plus rapide et plus irrésistible la force de la foudre.

La foudre se forme dans les nuages et dans le vent.

Maintenant, comment naît la foudre? D'où lui vient cette violence impétueuse qui peut de son choc

lézarder les tours, renverser les maisons, arracher poutres et chevrons, démolir et ruiner les monuments des hommes, tuer les gens, abattre en masse les troupeaux? Par quelle force peut-elle accomplir tous
245 ces effets et d'autres analogues? Je vais te l'expliquer, sans te retenir plus longtemps sur des promesses.

La foudre prend naissance, à n'en pas douter, dans d'épais nuages amoncelés sur une grande hauteur; jamais en effet elle ne jaillit d'un ciel serein, ni de nuages minces et légers. L'expérience même nous en
250 fournit une preuve manifeste; puisqu'alors les nuages s'épaississent dans toute l'étendue de l'atmosphère: on dirait que les ténèbres ont en masse quitté l'Achéron pour emplir l'immense voûte céleste: tant une affreuse nuit tombe des nuages, tant nous menace du haut du ciel la noire face de l'Épouvante, au
255 moment où la tempête rassemble ses forces pour machiner la foudre.

Il arrive fréquemment encore qu'un noir nuage se répande sur la mer, et tel un fleuve de poix qui tomberait du ciel, se jette sur les eaux, tout gonflé de vastes ténèbres; il traîne avec soi une sombre tempête
260 grosse d'éclairs et d'ouragans, et lui-même regorge de tant de feux et de vents que, même sur la terre, les hommes saisis d'effroi se hâtent de chercher un abri. C'est ainsi qu'il faut nous représenter au-dessus de nos têtes le haut édifice de la tempête. Car les nuages ne pourraient ensevelir les terres dans de telles ténèbres,
265 si leurs masses ne s'étagaient les unes sur les autres de manière à nous dérober le soleil; ils ne pourraient pas non plus venir nous submerger sous ces torrents de pluie qui font déborder les fleuves et inondent les

plaines, si leurs constructions ne s'élevaient bien haut dans les régions de l'éther.

Là-haut donc, les vents et les feux emplissent toute
270 l'atmosphère ; aussi partout s'y produisent des grondements et des éclairs. Comme je l'ai enseigné déjà, de nombreux atomes de chaleur sont en effet contenus dans les creux des nuages ; et les nuages eux-mêmes en empruntent nécessairement un grand nombre aux rayons du soleil et à la chaleur qu'ils émettent. Ainsi
275 dès que le même vent, qui rassemble soudain les nuages en un point quelconque du ciel, en a exprimé maint atome de chaleur et qu'il s'est combiné lui-même avec ce feu, un tourbillon se forme qui, se glissant dans le nuage, y tourne sur lui-même dans son étroit domaine, et qui, à l'intérieur de cette ardente fournaise, aiguise le trait de la foudre. Car il s'enflamme de deux manières,
280 puisqu'il s'échauffe par son propre mouvement et par le contact du feu. Puis, lorsque le vent est suffisamment échauffé, et que le choc décisif du feu l'a frappé, alors la foudre arrivée, pour ainsi dire, à maturité, déchire soudain la nue, et sa flamme jaillit rapide, répandant en tous lieux l'éclat de sa lumière. Aussitôt
285 elle est suivie d'un grondement sourd, et l'on croirait que dans une explosion soudaine la voûte céleste va tomber sur la terre et l'écraser. Puis un violent tremblement ébranle le sol ; des grondements parcourent les hauteurs du ciel ; car la nuée d'orage presque tout entière tremble alors sous le choc, et des frémissements l'agitent.

290 A la suite de cette secousse, tombe une pluie lourde et abondante ; on dirait que l'éther tout entier va se résoudre en eau, et se précipitant sur la terre, y ramener le déluge ; tant l'averse tombe dru parmi le déchire-

ment de la nue, l'ouragan qui souffle, et le vol du tonnerre qui se mêle aux coups de la foudre.

295 Il arrive aussi qu'une violente tempête de vent, venue du dehors, fonde sur un nuage qui porte en ses flancs la foudre prête à naître. A peine l'a-t-elle déchiré qu'aussitôt tombe ce tourbillon de feu auquel dans notre langue nous donnons le nom de foudre. Le même fait se renouvelle en divers endroits, selon la direction du vent.

300 Parfois encore il arrive qu'une masse de vent, exempte de feu à son départ, s'enflamme pourtant en chemin par la longueur de sa course ; elle perd pendant le trajet certains éléments de grande taille, qui ne peuvent la suivre dans sa course à travers l'atmosphère ; et d'autre part elle rafle dans l'air lui-même et emporte
305 avec elle des éléments minuscules qui se mêlent à sa substance et produisent du feu par la vitesse de leur vol : de même, ou peu s'en faut, qu'une balle de plomb souvent s'échauffe dans sa course, perdant de nombreux atomes de froid pour se charger de feu dans l'atmosphère.

Il arrive aussi que la violence même du choc suffise
310 pour faire jaillir du feu, même si l'impulsion provient d'une masse de vent froide et cheminant sans particules ignées. Il n'est pas douteux en effet que, sous la violence du coup qu'elle porte, il puisse jaillir des éléments de chaleur et de cette masse même, et du corps qui reçoit le choc : de même que, si nous battons un
315 caillou avec le fer, l'étincelle s'envole ; et, pour froid que soit le métal, les éléments de l'étincelle chaude n'en vont pas moins se rassembler sous le choc. Tout corps doit donc être également enflammé par la foudre, s'il se trouve être de nature inflammable. Du reste, il est

320 impossible que la masse du vent soit absolument froide, après s'être précipitée d'en haut avec tant de force; et, si elle ne s'enflamme pas au préalable dans sa course, du moins doit-elle arriver attiédie et mêlée de chaleur.

Rapidité et puis- Quant à la rapidité de la foudre,
sance de la foudre. à la violence de ses coups, à la vitesse qui anime les éclairs dans leur course, elles proviennent
325 de ce que dans le nuage même, avant de s'envoler, la foudre a déjà rassemblé toutes ses forces et pris son élan pour partir; aussi dès que le nuage ne peut plus contenir son impétuosité grandissante, elle en jaillit avec force et s'envole avec une rapidité prodigieuse, comme
330 ces projectiles lancés par de puissantes machines. Ajoute qu'elle est formée d'atomes petits et lisses, et que rien ne peut guère arrêter une substance de ce genre; car elle se faufile partout et se glisse par les interstices des pores. Rares sont donc les chocs qui peuvent, en la retardant, ralentir sa vitesse, et voilà pourquoi elle glisse et s'en-
335 vole d'un élan si rapide. De plus, tous les corps pesants sans exception tendent naturellement vers le bas, et lorsqu'un choc s'ajoute à l'action de la pesanteur, la vitesse devient double, l'élan plus puissant; c'est avec plus de violence et de rapidité qu'il écarte et culbute tous les obstacles qui le retardent, et poursuit
340 aussitôt sa route. Enfin, puisque la foudre s'élance de loin, elle doit acquérir une vitesse de plus en plus grande, qui s'accroît en allant, augmente sans cesse sa puissance, et fortifie son choc. Car cette vitesse a pour effet de réunir tous les éléments de la foudre et de les précipiter directement vers un seul point, les rou-
345 lant et les entraînant tous dans une même course.

Peut-être aussi la foudre en chemin arrache-t-elle

à l'air lui-même certains éléments qui, par leurs chocs, enflamment encore sa vitesse.

Si elle traverse un grand nombre d'objets sans leur causer ni dommages, ni dégâts, c'est que son feu fluide passe et s'envole suivant les canaux de leurs pores.
350 Nombre d'autres au contraire, sont percés de ses traits lorsque ses atomes eux-mêmes se sont heurtés aux atomes qui forment le tissu des corps. Elle dissout sans peine le bronze et soudain fait fondre et bouillir l'or, parce que sa force est faite d'atomes minuscules, d'élé-
355 ments lisses, qui se glissent facilement partout, et une fois glissés dans les corps y dénouent soudain tous les nœuds et relâchent tous les liens de leur tissu.

Époques de l'année C'est surtout en automne que la
où la foudre tombe foudre ébranle de toutes parts les
le plus souvent. demeures du ciel étoilé et la terre tout
entière; c'est aussi lorsque s'ouvre la saison fleurie du
360 printemps. La saison froide en effet manque des feux nécessaires, et la saison chaude n'a ni vents, ni nuages au corps suffisamment dense. C'est donc dans les saisons intermédiaires que sont réunies au complet les diverses causes qui produisent la foudre: car les époques de transition présentent seules ce mélange de
365 froid et de chaud, qui tous deux sont indispensables à la nuée pour fabriquer la foudre, provoquer la lutte des éléments, et dans la mêlée terrible des feux et des vents soulever les flots de l'air en fureur. C'est en effet le commencement des chaleurs et la fin du froid qui forment le printemps: aussi ces deux états si différents
370 doivent nécessairement entrer en lutte, et dans leur mêlée répandre partout le trouble. De même les derniers jours de chaleur viennent se mélanger avec les

premiers froids dans la saison qu'on appelle l'automne. Là encore il y a conflit entre les feux de l'été et le piquant hiver. Voilà pourquoi ces saisons doivent être appelées les points critiques de l'année. Et il n'est pas
375 étonnant que dans cette période les éclairs naissent en très grand nombre, que la tempête se déchaîne et trouble le ciel, puisqu'une double lutte met aux prises les deux adversaires, le feu d'une part, et de l'autre les vents mêlés avec l'eau.

La foudre n'est pas l'œuvre des dieux. Voilà la véritable explication qui
380 la foudre, et montre par quelle force elle accomplit chacun de ses effets; elle ne va pas perdre son temps à lire et relire les formules tyrrhéniennes, pour y chercher des indications sur les secrets desseins des dieux, ou bien à observer de quel point du ciel ce feu s'est envolé, de
385 quel côté il s'est dirigé, comme il s'est glissé dans des lieux clos, comment il s'en est échappé après y avoir régné en maître, et quel malheur peut nous apporter le coup de foudre tombé du ciel.

Si vraiment c'est Jupiter et les autres dieux qui ébranlent de ces bruits épouvantables la voûte lumineuse du ciel, si vraiment ils lancent l'éclair partout où ils le
390 veulent, pourquoi ne s'en prennent-ils pas à ceux qui ne craignent pas de commettre des crimes abominables? Pourquoi ne voit-on pas sous leurs coups 'es scélérats exhaler la flamme de l'éclair de leur poitrine transpercée, exemple redoutable pour les autres mortels? Pourquoi au contraire celui à qui sa conscience ne reproche nulle honte est-il roulé dans les flammes, et
395 malgré son innocence, pris et entraîné soudain dans le tourbillon venu du ciel, et dévoré par le feu? Pourquoi

encore les dieux visent-ils des lieux déserts où ils perdent leur peine? Veulent-ils alors exercer leurs bras et fortifier leurs muscles? Pourquoi souffrent-ils que le trait paternel vienne s'émousser contre la terre? Pourquoi Jupiter lui-même le permet-il, au lieu de réserver
400 sa foudre pour ses ennemis? Enfin pourquoi n'est-ce jamais dans un ciel entièrement pur qu'il la lance sur la terre, et répand les grondements de son tonnerre? Attend-il que les nuages passent sous ses pieds pour y descendre en personne, et régler de plus près la direction de ses traits? Pourquoi encore les lance-t-il dans
405 la mer? Que reproche-t-il à ses ondes, à sa masse liquide, à ses plaines flottantes?

D'autre part, s'il veut que nous nous garions de la foudre, pourquoi se refuse-t-il à nous la laisser voir partir? Si c'est à l'improviste qu'il veut nous accabler de ses feux, pourquoi tonne-t-il du côté où il les lance,
410 afin que nous les puissions éviter; pourquoi ces ténèbres, ces grondements, ces bruits sourds qu'il soulève au préalable?

Et comment pourrait-on croire qu'il la lance de plusieurs côtés à la fois? Car oserait-on soutenir que jamais il n'est arrivé que plusieurs coups de foudre aient éclaté en même temps? Mais c'est maintes fois que le fait s'est produit et se produit encore, suivant
415 une loi inévitable; et de même qu'il pleut, que l'averse tombe dans plusieurs endroits à la fois, de même les éclairs se produisent nombreux en un même moment.

Enfin pourquoi renverse-t-il les temples sacrés des dieux, et ses superbes demeures d'un trait acharné à leur perte? Pourquoi brise-t-il les magnifiques statues des dieux, et par d'horribles blessures détruit-il
420 la beauté de ses propres images? Pourquoi sont-ce les

hauts lieux qu'il vise le plus souvent ; pourquoi est-ce au sommet des monts que nous apercevons les plus nombreuses traces de ses feux ?

*Trombes et
prestères.*

Pour le reste, il est aisé de comprendre par ce qui précède, la raison

du phénomène que les Grecs ont, d'après ses effets, dénommé « prester », et comment il s'abat sur la mer.

425 Il arrive parfois qu'une sorte de colonne descende et tombe du ciel sur la mer ; autour d'elle les flots se mettent à bouillonner sous les coups redoublés du vent qui souffle en tempête ; et tous les vaisseaux qui se
430 trouvent alors saisis dans la tourmente sont balayés par elle et mis dans le plus grand péril. Le fait se produit quand une bourrasque de vent, enfermée dans un nuage, ne peut venir à bout de le rompre ; et qu'alors elle l'abaisse, à la façon d'une colonne qui descendrait du ciel sur la mer, peu à peu, telle une masse qui, sous
435 les coups de poing assénés par un bras levé sur elle, se mettrait en branle et s'allongerait jusqu'à toucher les flots. Enfin quand le vent a déchiré la nuée, il s'en échappe aussitôt pour s'engouffrer dans la mer, et provoque dans ses ondes un bouillonnement prodigieux ; car, en tournant sur elle-même la trombe descend peu à peu et fait descendre avec elle le corps souple du nuage.
440 Aussitôt donc qu'elle amène cette nuée qui la porte en ses flancs jusqu'au contact des flots, elle se plonge aussitôt tout entier dans la mer, qu'elle soulève de toutes parts et fait bouillonner avec un bruit formidable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent s'enveloppe lui-même de nuages, en raflant dans l'air des éléments
445 de nuées, et qu'il donne l'illusion d'un prester descendu du ciel. Puis, dès qu'il s'est abattu sur la terre et qu'il

s'est désagrégé, il vomit l'ouragan et la tempête avec une violence effroyable. Mais comme le phénomène est très rare, et que les montagnes nous masquent la vue
450 sur la terre, on l'observe le plus souvent sur les vastes perspectives de la mer, dans le vaste champ de son ciel.

Les nuages; leur origine. Les nuages se forment lorsqu'un assez grand nombre de leurs éléments, en volant dans les hautes régions du ciel, se rencontrent soudain et grâce à leurs légères aspérités s'enchevêtrent d'une manière assez lâche, mais suf-
455 fisante pour maintenir leur cohésion. Ils commencent ainsi par constituer de petites nuées; puis celles-ci se réunissent et s'agrègent entre elles, et s'accroissent par leur réunion, et sont ensuite emportées par les vents, jusqu'au moment où s'élève la tempête furieuse.

On observe en outre que plus les cimes des mon-
460 tagnes sont voisines du ciel, plus leurs hauteurs semblent constamment exhaler une fumée produite par l'épaisse obscurité d'une sombre nuée. La raison en est que, au moment où les nuages commencent à se former, quand ils sont encore trop ténus pour être perçus par notre œil, les vents qui les emportent les ras-
465 semblent à la cime des montagnes. C'est là seulement que, réunis en troupe plus nombreuse et plus dense, ils commencent d'être visibles; et ils semblent alors surgir du sommet même de la montagne et s'élancer dans les airs. Car les hauts lieux sont sans cesse battus des vents, comme l'expérience même nous le montre, et le témoignage de nos sens, lorsque nous gravissons de hautes montagnes.

470 En outre, un très grand nombre d'éléments s'élèvent, suivant une loi naturelle, de toute la surface de la mer :

on le voit assez par les étoffes pendues sur le rivage, quand elles s'imprègnent d'humidité. Il apparaît donc que l'accroissement des nuages peut être dû, pour une large part, aux vapeurs qui s'élèvent de l'agitation des
475 flots salés : car il y a parenté étroite entre ces deux sortes d'humidité.

En outre, de tous les cours d'eau comme de la terre elle-même, nous voyons monter des brouillards et des vapeurs qui, telle une haleine expirée du sol, sont emportés dans les airs, répandant par le ciel les flots
480 de leurs ténèbres, et forment les hautes nuées en se rassemblant peu à peu : ils sont en effet pressés également d'en haut par les vapeurs venues de l'éther étoilé, qui, condensant leur matière, contribuent à former dans l'azur le tissu des nuages.

Il est possible aussi que notre ciel reçoive de l'extérieur ces éléments qui forment les nuées et les nuages
485 aériens ; car innombrable est leur nombre, infinie est l'étendue de l'espace, comme je l'ai enseigné ; et j'ai montré également quelle vitesse prodigieuse animait le vol de ces éléments, quelles distances inexprimables ils pouvaient franchir en un instant. Il n'est donc pas étonnant que souvent, en un temps très court,
490 de tels amas de nuages amenant avec eux la tempête et les ténèbres couvrent les mers et les terres sur lesquelles ils pèsent de toute leur hauteur : puisque de tous côtés par tous les pores de l'éther, et, pour ainsi dire, par tous les soupiraux qui s'ouvrent autour de ce vaste monde, la sortie et l'entrée sont librement assurées à tous les éléments.

495 *La pluie ;* Et maintenant, comment l'eau de
 l'arc-en-ciel. pluie se condense-t-elle dans les

hauts nuages ; comment l'averse en descend-elle pour tomber sur la terre ? C'est ce que je vais expliquer.

En premier lieu, on m'accordera bien que de nombreuses molécules d'eau s'élèvent de tous les corps en même temps que les nuages eux-mêmes, et qu'ainsi
500 il y a accroissement réciproque et des nuages et de l'eau qu'ils contiennent, comme notre corps s'accroît en même temps que le sang, de même que la sueur, et enfin tous les liquides répandus dans l'organisme. En outre, souvent aussi les nuages recueillent en abondance l'humidité des flots, lorsque, telles des toisons de
505 laine suspendues sur les eaux, les vents les emportent par-dessus la vaste mer. De même encore les vapeurs qui s'exhalent de tous les cours d'eau montent dans les nuages. Lors donc que toutes ces molécules d'eau, dont le nombre s'est multiplié de mille façons, se trouvent bien rassemblées, les nuages gonflés se hâtent
510 de faire tomber la pluie pour deux raisons : d'une part la violence du vent les bat, et d'autre part la masse même des nuées réunies en foule épaisse exerce une pression de haut en bas qui force la pluie à tomber.

D'autre part, lorsque les nuages se disséminent au souffle des vents, ou lorsqu'ils se désagrègent à la chaleur
515 solaire qui les frappe d'en haut, ils laissent échapper la pluie qu'ils distillent goutte à goutte, comme une cire qui, placée au-dessus d'un feu ardent, se liquéfie et tombe en gouttes pressées. Mais la pluie devient violente, lorsque les nuages, soumis à une double force, sont violemment comprimés et par leur propre entassement et par la fureur du vent.

520 Enfin les pluies persistent et durent longtemps, lorsque l'afflux des molécules d'eau est considérable, lorsque nuées et nuages se pressant les uns sur les

autres déversent leurs torrents, et ne cessent d'arriver de tous côtés, et lorsque la terre fumante leur renvoie de partout son humidité.

525 A ce moment, si le soleil perçant de ses rayons l'obscurité de la tempête vient éclairer de face les nuées chargées d'eau qui lui font vis-à-vis, alors on voit se lever dans les noirs nuages le coloris de l'arc-en-ciel.

Autres phénomènes météorologiques. Tous les phénomènes qui se développent dans les airs, qui prennent naissance dans les airs, et tous ceux qui se forment dans les nuages, tous, te dis-je, tous sans exception, 530 neige, vents, grêle, gelées blanches, et cette puissante force du gel, qui durcit profondément les eaux, et qui ralentit et arrête en maint endroit la marche des fleuves, tous trouveront facilement leur explication, et ton esprit verra sans peine comment ils se forment et pourquoi ils prennent naissance, lorsque tu connaîtras bien les propriétés des divers éléments.

535 *Les tremblements de terre; leurs diverses causes.* Apprends maintenant la cause qui produit les tremblements de terre. Et avant tout persuade-toi bien que la terre est, dans ses profondeurs comme à sa surface, partout pleine de cavernes où soufflent les vents, qu'elle renferme dans son sein nombre de lacs, nombre de marais, et des rochers, et des blocs disjoints; en 540 outre il est à penser que, recouverts par son vaste dos, de nombreux fleuves roulent avec leurs ondes puissantes des roches immergées : que partout en effet la terre soit semblable à elle-même, c'est ce qu'exige l'évidence même.

Avec un sous-sol ainsi constitué, la terre tremble à

sa surface, ébranlée par de vastes éboulements, quand
545 par dessous d'immenses cavernes s'écroulent, minées
par le temps. Car ce sont des montagnes entières qui
tombent, et le vaste et soudain ébranlement qui en
résulte amène des tremblements qui se propagent au
loin. Rien de plus naturel, puisque des chariots, même
légèrement chargés, ébranlent et font trembler le long
550 des rues des maisons tout entières ; et que tout tres-
saute également, lorsque les cahots de la route se-
couent de chaque côté les jantes ferrées des roues.

Le sol tremble encore, lorsque dans les grands et
profonds lacs souterrains se précipite une avalanche
de terres rongées de vétusté : alors le remous de l'eau
555 ébranle et fait vaciller la terre, de même qu'un vase
ne peut retrouver son aplomb avant que le liquide qui
s'agite dans ses flancs n'ait repris son calme et son
équilibre.

En outre, quand le vent répandu dans les cavernes
souterraines se rassemble et s'abat sur un seul point,
et qu'il pèse en appuyant de toutes ses forces sur ces
560 grottes profondes, la terre penche du côté où l'ouragan
se porte pour exercer sa pression. A ce moment les édi-
fices qui s'élèvent au-dessus du sol, et surtout ceux qui
se dressent les plus hauts dans le ciel, s'inclinent et
menacent ruine, entraînés dans la même direction ;
les poutres, étirées et disjointes, pendent comme prêtes
à s'en aller.

565 Et l'on n'ose pas croire que la substance de ce vaste
monde est réservée à la mort et à la ruine, lorsqu'on
voit de telles masses de terres prêtes à s'écrouler ! Que
si les vents ne reprenaient haleine, nulle force ne pour-
rait arrêter la chute des choses, ni les ramener en arrière
570 dans cette course à la mort. Mais comme tour à tour

ils reprennent haleine et redoublent de violence, comme ils se reforment et reviennent à la charge puis sont repoussés et battent en retraite tour à tour, la terre, grâce à ce jeu, menace plus souvent ruine qu'elle ne tombe réellement ; elle se penche en effet, puis se redresse en arrière, et après avoir failli tomber, elle
575 reprend son équilibre et sa place ordinaire. Voilà pourquoi vacillent toutes les maisons, et le faite plus que le milieu, le milieu plus que le bas, et le bas infiniment peu.

Voici encore une autre cause de ce grand tremblement : parfois un vent soudain, formé d'une énorme masse d'air, venu soit du dehors, soit de la terre elle-même, se précipite dans les cavités du sol, et là parmi ces vastes grottes il gronde et fait rage, et tourbillonne en tous sens ; puis sa violence déchaînée se précipite impétueusement au dehors, et déchirant par là même les profondeurs de la terre, y ouvre un vaste
580 abîme. C'est ce qui arriva en Syrie, à Sidon, à Égium dans le Péloponèse, où ce fut une semblable éruption de vent qui détruisit ces villes, puis la commotion terrestre qui s'ensuivit. Et bien d'autres cités avec leurs remparts s'abîmèrent dans la terre à la suite de violentes secousses ; et bien des villes aussi furent
585 englouties au fond de la mer avec tous leurs habitants.

Et s'ils ne réussissent pas à rompre et à fendre la terre, pourtant l'élan impétueux de l'air, la violence furieuse du vent se répandent à travers les nombreux pores du sol et, tel le frisson chez l'homme, y provoquent un tremblement : ainsi lorsque le froid pénètre
590 au fond de nos membres, il les secoue, et les fait malgré eux trembler et greloter. Une double terreur saisit alors les villes éperdues : craignant au-dessus d'elles la chute de leurs toits, elles redoutent encore que par

dessous la nature ne disjoigne et renverse les cavernes souterraines, que la terre déchirée n'ouvre de toutes parts de vastes abîmes, et que, dans un bouleversement général, elle ne veuille les combler avec leurs propres ruines.

Ainsi donc, si profondément persuadé soit-on que le ciel et la terre demeureront inaltérables, et placés sous une éternelle sauvegarde, parfois néanmoins la présence immédiate et la grandeur du danger enfonce en nous par quelque endroit l'aiguillon de la terreur, et font redouter que, se dérochant soudain sous nos pieds, la terre ne s'engloutisse soudain dans l'abîme, que l'ensemble des choses ne la suive, entraîné dans sa chute, et que le monde ne soit plus qu'un amas confus de ruines.

Pourquoi la mer ne s'accroît pas. En premier lieu, on s'étonne de voir la nature refuser à la mer tout accroissement, quand de telles masses d'eau s'y précipitent, et que de toutes parts les fleuves viennent s'y jeter. Ajoute à cela les pluies errantes et les tempêtes au vol rapide, qui arrosent et grossissent de leurs eaux toutes les mers et les terres ; ajoute encore les propres sources de la mer ; pourtant, comparé à sa masse totale, l'ensemble de leurs apports représente à peine la valeur d'une goutte d'eau : aussi faut-il moins s'étonner que la mer ne s'accroisse pas ; elle est trop grande.

En outre une grande partie s'en évapore sous les feux du soleil. Ne voyons-nous pas en effet des étoffes imprégnées d'humidité se sécher à ses rayons ardents ? Or les océans sont nombreux et s'étalent à perte de vue. Dès lors, si petite que puisse être la quantité

d'eau que le soleil aspire en chaque point de la mer, néanmoins, sur une aussi vaste étendue, la somme de ses prélèvements sera considérable.

625 D'autre part, les vents qui balayent la surface de la mer peuvent aussi lui enlever une grande masse d'eau, puisque sous leur souffle il n'est pas rare qu'en une seule nuit nous voyions les routes se sécher, et les ornières de boue liquide se changer en une croûte dure.

630 De plus, j'ai montré que les nuages aussi emportent une grande quantité d'eau empruntée aux vastes plaines de la mer, et qu'ils la vont répandre partout sur la terre, lorsqu'il pleut sur le continent où les vents apportent les nuées.

635 Enfin la terre est formée d'une matière perméable, en contact étroit avec la mer dont elle entoure le lit d'une ceinture continue : aussi, de même que les eaux terrestres vont se déverser dans la mer, de même l'eau de mer doit s'écouler dans la terre. Elle se filtre et dépose son amertume, puis l'élément liquide remonte de nouveau vers la source des fleuves où il va se rassembler, et de là son flot adouci coule et chemine à la surface du sol, suivant la route une fois creusée que descend la marche transparente des ondes.

640 *L'Etna; ses éruptions, leurs causes.* Maintenant comment se fait-il que par les bouches du mont Etna s'exhalent parfois de tels tourbillons de feux? C'est ce que je vais expliquer. Car ce n'est pas une catastrophe ordinaire que cette tempête de flammes qui, ravageant en maîtresse les campagnes siciliennes, fit se tourner vers elle les yeux des populations voisines ; et le spectacle des espaces célestes envahis par une fumée sillonnée de flammes emplit

645

alors les cœurs de terreur et d'angoisse, à la pensée de la révolution que semblait annoncer ce puissant effort de la nature.

650 C'est dans un tel sujet qu'il te faut avoir une vue claire et pénétrante, et porter tes regards au loin et en tous sens ; il te faut souvenir que l'ensemble des choses est infini, et voir combien notre ciel lui-même est peu de choses vis-à-vis de la somme de l'univers, quelle fraction infime il en constitue, au point d'être moins dans cet ensemble qu'un seul homme à l'égard de la terre tout entière. Ces principes bien établis, si tu les as bien devant les yeux, si tu les regardes bien en face, nombre de tes étonnements disparaîtront.

655 Qui d'entre nous s'étonne en effet qu'un malade ressente dans ses membres l'ardeur brûlante d'un accès de fièvre, ou la douleur de quelque autre mal répandu dans son corps ? C'est une enflure soudaine du pied ; ou bien c'est une douleur aiguë qui s'en prend aux dents, ou qui se jette sur les yeux eux-mêmes ; c'est 660 une éruption du feu sacré qui serpente tout le long du corps, brûle toutes les parties qu'il attaque, et se coule dans tout l'organisme. La cause en est évidemment qu'il existe des principes des sortes les plus diverses, et que notre terre et notre ciel produisent assez d'éléments morbides pour permettre à la foule innombrable des maladies de se développer.

665 C'est ainsi, sans nul doute, que le ciel et la terre reçoivent de l'infini en quantité suffisante tous les éléments capables de faire trembler soudain la terre ébranlée, de lancer à travers la mer et les terres les tourbillons dévastateurs, de faire déborder le feu de 670 l'Etna, d'enflammer le ciel. Car la chose arrive aussi, et la voûte céleste s'embrase, de même que les tempêtes

tombent avec plus de violence, lorsque le hasard rassemble en plus grand nombre du sein de l'infini les éléments des eaux.

« — Pourtant, c'est un incendie véritablement prodigieux que cette éruption. »

75

Sans doute ; mais il n'y a pas non plus de fleuve qui n'apparaisse prodigieux à qui n'en a jamais vu de plus grand, comme nous apparaissent prodigieux l'arbre, l'homme qui dépassent les autres par leur taille ; et dans tous les objets de toute espèce, ce qu'on a vu de plus grand, on se le figure prodigieux. Et cependant, tous ces objets, même en y joignant le ciel et la terre et la mer, ne sont rien en regard de la somme totale de toutes les sommes.

80

Pour revenir à mon sujet, je vais expliquer comment, devenue soudain furieuse, la flamme s'exhale et jaillit hors des vastes fournaies de l'Etna. D'abord le corps tout entier de la montagne est creux à l'intérieur, et sa charpente est en général formée par des cavernes de basalte. Toutes ces grottes sont en outre pleines

85 de vent et d'air ; car le vent se produit quand l'air est ému par quelque agitation. Lorsque ce vent s'est embrasé, lorsque dans sa fureur il a échauffé à son contact tous les corps d'alentour, rochers et terre, au point d'en faire jaillir un feu ardent aux flammes rapides, il s'élève et s'élance ainsi tout droit par les

90 gorges du volcan. Il projette donc la flamme au loin, au loin disperse la cendre, roule d'épais torrents d'une fumée noire, et lance en même temps des pierres d'un poids prodigieux : ce qui révèle, à n'en pas douter, l'action puissante d'un vent déchaîné. D'autre part, sur

95 une vaste étendue la mer baignant le pied de la montagne, vient y briser ses flots et les retire tour à tour.

Depuis le bord de la mer les grottes de la montagne se prolongent sous la terre jusqu'à la base du cratère. C'est par là que passe <le vent>, on ne peut le nier,

(lacune)

et les faits mêmes obligent <d'admettre> qu'il pénètre par là dans l'intérieur de la montagne, quand la mer découvre le rivage ; il s'échappe ensuite en soufflant, et c'est ainsi qu'il projette des flammes, lance en l'air
700 des rochers, et soulève des nuages de sable. Car la cime de la montagne forme ce qu'ils appellent là-bas des cratères, et que nous autres nous nommons des gorges et des bouches.

Phénomènes qui admettent plusieurs explications. Il est encore quelques faits auxquels il ne suffit pas d'assigner une seule cause ; mais il en faut énumérer plusieurs dont une seule pourtant sera la vraie. De
705 même, s'il t'arrive pour ta part de voir un cadavre gisant à quelque distance, il te faudra énumérer toutes les causes possibles de mort, pour dire dans le nombre celle qui l'a frappé. Car tu ne saurais assurer qu'il a péri par le fer, ni par le froid, ni par la maladie, ni, comme cela
710 peut être, par le poison ; mais c'est à un accident de ce genre qu'il a succombé, nous en sommes sûrs. Pour bien des phénomènes, nous avons à tenir le même langage.

Seul entre tous les fleuves de la terre, le Nil, qui baigne l'Égypte tout entière, grossit avec les progrès de l'été et déborde alors dans les campagnes. S'il inonde régulièrement l'Égypte pendant la pleine chaleur, c'est
715 peut-être qu'en été les aquilons viennent battre de face les bouches du fleuve, car c'est en cette saison qu'ils passent pour revenir chaque année ; et leur

souffle, remontant le fleuve, retarde son cours, refoule ses eaux en amont, en comble son lit, et l'oblige à s'arrêter. Car il est hors de doute que ces courants
720 soufflent en sens inverse du fleuve, puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle arctique. Le Nil au contraire sort de la zone torride située du côté de l'Auster ; c'est parmi les races noires, au teint brûlé par le soleil, qu'il prend sa source au loin, dans les profondeurs du midi.

Peut-être aussi un vaste amas de sable accumulé
725 par les vagues qui luttent contre son courant, vient-il obstruer son embouchure, quand la mer soulevée par les vents chasse ses sables vers l'intérieur des terres : ce qui a pour conséquence de rendre moins libre l'issue du fleuve, de diminuer la pente du courant et l'élan de ses eaux.

Peut-être encore les pluies sont-elles plus abon-
730 dantes en cette saison vers la source du fleuve, parce qu'alors le souffle étésien des aquilons amoncelle dans ces lieux des nuages amenés de toutes parts. Et sans doute, lorsque les nuages chassés vers le midi se trouvent réunis dans cette région, ils viennent finalement se heurter à de hautes montagnes contre lesquelles ils s'entassent et se pressent avec violence.

735 Peut-être enfin est-ce au fond des hautes montagnes d'Éthiopie que se forme la crue, lorsque descendent dans les plaines les blanches neiges que le soleil qui éclaire toutes choses fait fondre à la chaleur de ses rayons.

Les avertes. Passant maintenant à tous ces lieux, à tous ces lacs qu'on nomme Avertes, je vais t'expliquer leur nature et leur composition.

740 D'abord le nom d'Avernes dont on les appelle, ils le tiennent du fait qu'ils sont funestes à tous les oiseaux. A peine leur vol les a-t-il conduits droit au-dessus de ces lieux, qu'oubliant de battre l'air, ils laissent pendre la voilure de leurs ailes, tombent la tête en avant, 745 le cou flasque, et se laissent couler jusqu'à terre, si telle est la nature du lieu; ou dans l'eau, si c'est un lac Averno qui s'étale au-dessous d'eux. Tel est ce lieu voisin de Cumes, où les montagnes remplies de soufre exhalent d'âcres vapeurs qu'accroissent encore celles de sources chaudes.

Il y a aussi dans les murs d'Athènes, au sommet 750 même de la citadelle, près du temple de la bienfaisante Pallas Tritonienne un lieu où jamais dans leur vol n'abordent les corneilles au cri rauque, non pas même quand les autels sont fumants des présents des fidèles : tant elles prennent soin de fuir non pas, comme l'ont chanté les poètes grecs, l'âpre rancune de Pallas cour- 755 roucée de leur vigilance ; mais la nature même du lieu suffit à produire cet effet.

En Syrie également, on peut voir, dit-on, un endroit où à peine les quadrupèdes ont-ils posé le pied qu'aus- sitôt une force spontanée les fait tomber lourdement comme s'ils étaient tout à coup sacrifiés aux dieux Mânes.

760 Tous ces phénomènes n'ont rien que de naturel, et les causes qui les font naître apparaissent sans peine : qu'on n'aille donc pas croire que la porte d'Orcus se trouve dans ces lieux ; que c'est de là que les dieux Mânes attirent les âmes sur les bords de l'Achéron, de 765 même que, dans la légende, les cerfs aux pieds ailés, par l'aspiration de leurs naseaux, attirent les serpents hors de leurs retraites. Apprends combien ces fables

I
sont éloignées de la vérité ; car je vais m'efforcer de t'exposer la réalité même.

70 Tout d'abord, je répète une fois de plus ce que j'ai déjà mainte fois exprimé : c'est que la terre contient les éléments de toute espèce de choses : beaucoup servent à notre nourriture et sont nécessaires à la vie ; beaucoup au contraire peuvent provoquer la maladie et hâter l'heure de la mort. Certains conviennent mieux que d'autres à certains êtres, et s'adaptent mieux avec leur mode d'existence, comme nous l'avons montré
75 plus haut, en raison de la différence des natures, de la différence des tissus et des corps premiers. Beaucoup se glissent dans les oreilles et leur font mal ; d'autres s'insinuent également dans les narines, qu'ils blessent et déchirent à leur contact ; non moins nombreux sont
80 ceux que notre toucher doit éviter, que notre œil doit fuir, ou qui sont d'une saveur repoussante.

Ensuite il est aisé de voir combien d'objets exercent sur nous une impression violemment malfaisante, combien nous apparaissent répugnants et insupportables.

En premier lieu, certains arbres ont la propriété de donner une ombre si nocive, que souvent elle pro-
35 voque des maux de tête chez celui qui s'allonge et se couche à leur pied dans l'herbe. Il y a même sur le mont Hélicon un arbre dont la fleur, par son odeur vénéneuse, est capable de tuer qui la respire. Sans doute tous ces principes s'élèvent de la terre, parce qu'elle porte en elle sous mille formes une multitude de ger-
90 mes divers, que son sol contient pêle-mêle, et qu'elle produit au jour après les avoir triés.

L'odeur âcre d'une lampe récemment éteinte vient elle blesser l'odorat d'un homme sujet à tomber écu-

mant du haut mal, qu'elle le plonge sur place dans un profond sommeil.

795 Sous les lourds effluves du castoreum, la femme s'incline assoupie, et laisse échapper de ses mains délicates son ouvrage aux teintes éclatantes, si elle vient à respirer cette odeur au moment de ses menstrues.

Bien d'autres substances encore alanguissent et font défaillir nos membres, et vont ébranler l'âme au fond de ses retraites.

800 Enfin que l'on s'attarde encore dans un bain chaud, avec l'estomac bien garni : dans la baignoire d'eau brûlante comme il est fréquent que l'on tombe sans connaissance !

Quant au charbon, avec quelle facilité ses vapeurs et son odeur lourdes se glissent-elles dans le cerveau, si nous n'avons pris de l'eau pour en prévenir les effets !

805 Et quand brisant les membres, l'ardeur de la fièvre nous possède, alors l'odeur du vin nous abat comme un coup mortel.

Ne vois-tu pas encore que c'est dans la terre même que le soufre prend naissance, que s'épaissit le bitume à l'odeur infecte?

810 Enfin dans ces lieux où l'on exploite les filons d'or et d'argent, où l'on fouille avec le fer les profondeurs secrètes de la terre, quel souffle empesté s'exhale du fond de Scaptensula ! Quelles émanations nocives ne s'échappent pas des mines d'or ! quel visage, quel teint donnent-elles aux mineurs ! Ne sais-tu pas, pour l'avoir vu ou entendu dire, combien les mineurs meurent vite, combien est précaire l'existence de ceux que la dure contrainte de la nécessité attache à pareille
815 besogne ? C'est donc la terre qui émet toutes ces émana-

tions et qui les exhale au dehors à l'air libre, et à ciel ouvert.

C'est ainsi que les Avernoes doivent également produire une vapeur mortelle pour la gent ailée, et qui
820 s'élevant de la terre dans les airs, empoisonne le ciel sur une certaine étendue. Aussi à peine ses ailes ont-elles porté l'oiseau dans ces lieux, qu'aussitôt, saisi et pris comme aux lacs par l'invisible poison, il tombe tout droit dans le sens où l'entraîne l'émanation. Dès
825 qu'il est abattu, celle-ci poursuivant son effet enlève de tout son corps les derniers restes de vie. Tout d'abord en effet elle ne provoque en lui qu'une sorte d'étourdissement ; puis, une fois plongé dans la source même du poison, il doit sur-le-champ rendre la vie elle-même, en raison du nombre des principes nocifs qui l'entourent.

830 Il est possible aussi que parfois la violence des émanations de l'Averne chasse et dissipe la couche d'air qui s'étend entre la terre et les oiseaux, et que cette zone demeure à peu près vide. A peine leur vol les a-t-il portés juste au-dessus de ce lieu, qu'aussitôt leurs ailes retombent, battant vainement dans le vide, et que
835 leur double effort est trahi de toutes parts. Comme ils ne peuvent plus s'appuyer ni se redresser sur elles, obéissant à la loi de la pesanteur, ils tombent par terre, et dans leur chute à travers le vide, avant même de s'abattre sur le sol, ils exhalent leur dernier souffle par tous les pores de leur corps.

840 *Température de* Autre chose encore, si l'eau des
l'eau des puits. puits est plus froide en été, c'est qu'alors la terre se dilate sous l'action du soleil, et, abandonnant tous les éléments de chaleur qu'elle peut posséder, elle les répand aussitôt dans l'atmos-

phère. A mesure donc qu'elle épuise sa provision de chaleur, il se produit un refroidissement progressif de
845 l'eau qu'elle tient enfermée. D'autre part, quand sous l'action du froid la terre tout entière se resserre, qu'elle se contracte et se condense pour ainsi dire, il est évident qu'en se contractant elle exprime dans les puits toute la chaleur qu'elle peut contenir.

La fontaine d'Hammon. Il y a, dit-on, près du temple d'Hammon une fontaine froide tant que brille le jour, et chaude au temps de la nuit.
850 C'est pour les hommes un grand sujet d'émerveillement : ils supposent que l'ardeur du soleil, plus vive quand il est sous la terre, fait bouillir soudain cette eau dès que la nuit a couvert la terre de son ombre pleine d'épouvante. Mais cette explication est bien loin de la vérité. Car si le soleil, frappant à nu le
855 corps de la fontaine, n'a pu en échauffer la surface malgré toute la chaleur que possède la lumière tombant du haut du ciel, comment pourrait-il, une fois sous la terre, à travers toute l'épaisseur de sa masse, réussir à échauffer cette eau et la saturer de sa chaleur ; et cela, quand il peut à peine faire pénétrer à travers les
860 murs de nos demeures l'ardeur brûlante de ses rayons !

Quelle est donc l'explication ? C'est évidemment que la terre est moins dense autour de la fontaine que partout ailleurs, et qu'en outre de nombreux atomes de feu se trouvent dans le voisinage de l'eau. Dès lors, quand la nuit submerge la terre de ses ondes chargées de rosée, aussitôt la terre se refroidit et se contracte
865 dans ses profondeurs. En même temps, comme si on la pressait avec la main, elle laisse échapper dans la fontaine tous les éléments de feu qu'elle contient, et qui

rendent ainsi son eau chaude au toucher et au goût. Ensuite quand le soleil levant ouvre par l'effet de ses
 870 rayons les pores de la terre et la dilate en y mêlant ses feux, les principes ignés regagnent de nouveau leur ancienne demeure, et toute la chaleur de l'eau rentre dans la terre. Voilà pourquoi la fontaine devient froide à la lumière du jour. En outre les rayons du soleil
 875 viennent frapper l'eau de la source ; et sous leurs feux ondoyants cette eau se dilate davantage avec le progrès du jour. Il en résulte qu'elle laisse échapper tous les éléments ignés qu'elle possède ; de même qu'en autre temps elle abandonne la gelée qu'elle contient, rompt le tissu des glaces et relâche les nœuds qu'elles ont formés.

880 *Fontaine incendiaire. Fontaine d'Aradus.* Il est aussi une fontaine froide, à la surface de laquelle l'étoupe qu'on place prend feu aussitôt et lance des flammes ; et de même une torche s'allume parmi ses ondes et jette ses feux partout où elle va flotter sous l'impulsion des vents. Évidemment cette eau contient en très grand nombre des germes de feu ; et des profondeurs de la terre, il doit aussi jaillir à travers tout
 885 le bassin d'autres éléments ignés qui s'exhalent et s'en vont dans les airs en même temps que les autres, sans être toutefois assez nombreux pour pouvoir échauffer la fontaine. En outre la force d'impulsion les contraint à demeurer dispersés tandis qu'ils traversent l'eau pour s'échapper aussitôt, et à se rassembler seulement à la surface.

890 C'est par un phénomène semblable que dans la mer d'Aradus jaillit une source d'eau douce, écartant d'autour d'elle le flot des eaux salées. Et dans maint

autre endroit la mer fournit une ressource opportune aux marins altérés, en vomissant une eau douce parmi ses ondes amères.

895 C'est ainsi que dans notre fontaine les germes de feu peuvent traverser ses eaux et jaillir au dehors ; puis quand ils viennent à se rassembler sur l'étaupe, ou à se fixer sur le corps de la torche, ils s'enflamment sans peine aussitôt, parce que déjà nombre de germes de feu se trouvent contenus et cachés dans l'étaupe et la
900 torche. Ne vois-tu pas aussi que, si l'on approche d'une lampe une mèche qu'on vient d'éteindre, elle s'enflamme avant même d'avoir touché la flamme, et qu'une torche fait de même ? Du reste de nombreux corps s'enflamment de loin, au contact de la seule chaleur, avant que le feu puisse les atteindre et les
905 pénétrer. C'est ce qui se passe dans notre fontaine, à n'en pas douter.

L'aimant. Description et théorie du phénomène. Entamant un autre sujet, j'expliquerai par quelle loi naturelle la vertu d'attirer le fer appartient à

cette pierre que les Grecs appellent magnès du nom de sa patrie ; car elle est, dit-on, originaire de Magnésie. Cette pierre est pour les hommes un objet d'étonnement ; car il n'est pas rare qu'elle forme une chaîne de petits anneaux qu'elle tient suspendus. Parfois on en peut voir jusqu'à cinq, ou plus encore, en une file pendante, se balancer dans l'air léger ; chacun d'eux est suspendu à un autre auquel il adhère par-
910 dessous ; et l'un communique à l'autre la vertu attractive de la pierre : tant son activité peut se prolonger sans s'interrompre.

Dans des phénomènes de ce genre, il faut établir

bien des points avant de pouvoir rendre compte du fait lui-même, et c'est par de très longs détours qu'il faut
920 l'aborder ; aussi réclamerai-je de toi une oreille et un esprit plus attentifs que jamais. .

Tout d'abord de tous les corps que nous voyons, quels qu'ils soient, il y a nécessairement un écoulement, une émission, une émanation d'éléments qui viennent frapper nos yeux et provoquent la vision. Certains corps aussi ne cessent de répandre des odeurs, de même
925 que les cours d'eau répandent le froid, le soleil, la chaleur ; les flots, la marée qui ronge les murailles le long du littoral. Des sons divers ne cessent de voler à travers le vent. Enfin, quand nous sommes au bord de la mer, un embrun salé se répand sur nos lèvres ; et regardons-
930 nous préparer devant nous une infusion d'absinthe, son amertume vient nous frapper. Tant il est vrai que de tous les corps s'écoulent et se répandent en tous sens des émanations variées, écoulement sans trêve ni repos, puisque nos sens en sont toujours affectés, et
935 que de tous les objets nous pouvons toujours percevoir la forme, l'odeur et le son.

Reprenant maintenant un point déjà traité, je rappellerai combien tous les corps sont poreux : ce qui est mis en lumière dans le premier chant. En effet, malgré l'importance de ce principe pour la connaissance de nombreux faits, c'est surtout pour l'explication du fait même dont je vais traiter qu'il est nécessaire d'établir que, de tous les corps à portée de nos
940 sens, il n'en est aucun qui ne soit un mélange de matière et de vide.

Tout d'abord nous voyons que dans les grottes les pierres de la voûte laissent suinter une eau qu'elles distillent goutte à goutte. De même, de tout notre corps

945 s'écoule de la sueur ; la barbe et le poil croissent sur
tous nos membres ; dans toutes les veines se répandent
les aliments qui vont accroître et nourrir jusqu'aux
extrémités du corps et au bout des ongles. Nous sen-
tons encore le froid et le chaud traverser le bronze ;
950 nous les sentons aussi traverser l'or et l'argent, lors-
qu'en main nous tenons des coupes pleines. Enfin les
sons traversent de leur vol les murs de pierre de nos
maisons, l'odeur se coule à travers leur masse, comme
le froid, la chaleur du feu, qui pénètre même le fer
malgré toute sa résistance. Enfin partout où le ciel
nous enserme de sa cuirasse circulaire

(lacune)

955 en même temps que la maladie, lorsqu'elle provient
de régions extérieures à notre monde ; et les tempêtes
qui naissent de la terre et du ciel rentrent naturel-
lement, quand elle s'éloignent, dans le ciel et dans la
terre : tout cela parce qu'il n'est pas un corps dont le
tissu ne soit mêlé de vide.

A cela s'ajoute que tous les principes émis par les
960 corps ne produisent pas partout les mêmes effets et
ne conviennent pas également à tous les corps.

En premier lieu, le soleil recuit et dessèche la terre,
mais il dissout la glace, et sur les hautes montagnes
il fait fondre à l'ardeur de ses rayons les neiges amon-
965 celées. Enfin la cire se liquéfie si elle est exposée à sa
chaleur.

Le feu de même met le bronze en fusion et dissout
l'or, mais il resserre et contracte le cuir et la chair.
L'eau de son côté durcit le fer qui sort de la fournaise ;
mais elle amollit le cuir et les chairs durcis par la
chaleur.

970 L'olivier sauvage est un régal pour la chèvre barbue au même degré que s'il distillait l'ambroisie, ou qu'il fût imprégné de nectar ; et pour l'homme il n'est pas d'aliment plus amer que ce feuillage.

Enfin la marjolaine est un objet de répulsion pour le porc, qui du reste déteste toute espèce de parfums : pour l'animal porte-soie ce sont autant de poisons vio-
975 lents, et pour nous au contraire, ils nous apparaissent capables parfois de nous ranimer. Au contraire la même fange que nous tenons pour la plus infecte des ordures semble au porc si délicieuse, qu'il s'y vautre et s'y roule tout entier sans jamais se rassasier.

Il reste encore, avant de traiter le fait lui-même,
980 un point sur lequel je crois nécessaire de m'expliquer.

Les nombreux pores dont les divers corps ont été doués par la nature doivent nécessairement présenter entre eux des différences, et avoir dans chaque espèce leurs caractères et leurs canaux particuliers. Les êtres
985 vivants en effet possèdent des sens divers, dont chacun perçoit pour son propre compte les impressions qui lui reviennent. Car c'est en des endroits différents que nous voyons pénétrer ici le son, là, la saveur des sucs nourriciers, là, les fumets et leurs odeurs.

990 En outre tel corps apparaît capable de traverser la pierre, tel autre le bois ; celui-ci passe à travers l'or, celui-là s'échappe par les pores de l'argent ou du verre. Par l'un on voit se couler les images, par l'autre se répandre la chaleur, et tel corps transmettre plus vite qu'un autre les mêmes impressions.

95 Tous ces effets évidemment sont dus à la nature des canaux qui varie de mille manières, comme nous l'avons montré un peu plus haut, en raison des différences de substance et de tissu entre les divers objets.

Ainsi, ces principes bien établis et bien posés, ces vérités préliminaires étant bien présentes à notre esprit, désormais il sera facile avec leur secours d'expliquer le phénomène, et l'on verra se découvrir toute entière la cause qui attire le fer.

Tout d'abord, il faut nécessairement qu'il émane de cette pierre un très grand nombre de germes, ou bien un courant dont les chocs répétés dispersent la couche d'air placée entre la pierre et le fer. Lorsque cette zone est ainsi vidée, lorsque cette région intermédiaire est devenue libre, aussitôt les principes du fer, entraînés dans le vide, s'y précipitent tous d'un même élan. De ce fait, l'anneau lui-même suit le mouvement et se porte en avant de toute sa masse ; car il n'y a pas de corps dont les éléments premiers s'enchevêtrent et s'entrelacent dans une union plus étroite que ceux de la substance du fer solide au frisson glacial. Il y a donc moins à s'étonner, si < comme nous l'avons dit plus haut > quelques molécules émanant du fer ne peuvent s'échapper dans le vide, sans que l'anneau suive tout entier : c'est bien ce qu'il fait, et il suit le mouvement, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin la pierre, à laquelle il demeure attaché par d'invisibles liens. Le même fait se produit dans tous les sens, de quelque côté que le vide se produise ; que ce soit en sens horizontal, ou de haut en bas, aussitôt les éléments du fer les plus proches se précipitent dans cet espace vide : ils sont en effet poussés par les chocs extérieurs, et ne sauraient d'eux-mêmes et spontanément s'élever dans les airs.

En outre une autre cause vient s'ajouter qui rend la chose plus facile encore ; une nouvelle aide lui vient pour favoriser son mouvement. A peine en effet en face

1025 de l'anneau l'air s'est-il raréfié, à peine la zone inter-
médiaire est-elle devenue vide et libre, qu'aussitôt
tout l'air placé derrière l'anneau le pousse, pour ainsi
dire, par le dos et le projette en avant. Car l'air ne
cesse de battre les objets qu'il entoure ; mais dans la
circonstance il devient capable de pousser le fer en
1030 avant, parce qu'il y a d'un côté un espace libre prêt
à le recevoir. Lorsque cet air dont je parle, traversant
les nombreux pores du fer, s'est insinué subtilement
jusque dans ses moindres particules, il le bat et le met
en branle, comme fait le vent du vaisseau et de ses
voiles. Enfin tous les corps contiennent nécessairement
1035 de l'air dans leur substance, puisque celle-ci est poreuse,
et que l'air entoure et avoisine également tous les corps.
Cet air donc qui est caché au fond du fer est animé
d'un mouvement sans répit ; et par là il est hors de
doute qu'il bat l'anneau et le pousse à l'intérieur ;
1040 ainsi l'anneau se trouve encore entraîné dans la direc-
tion où il s'était déjà précipité, dans cette partie vide
où le portait son élan.

Il arrive aussi que parfois le fer s'éloigne de la
pierre, par une alternance régulière d'attraction et de
répulsion. J'ai même vu des anneaux de fer de Samo-
1045 thrace bondir en l'air, et de la limaille de fer s'agiter
furieusement à l'intérieur de coupes de bronze sous
lesquelles on avait placé cette pierre de Magnésie : tant
ils semblaient impatients d'échapper à son contact. Si
l'interposition de l'air fait naître une telle antipathie,
c'est évidemment que les émanations émises par le
1050 bronze, prenant les devants, envahissent les canaux
du fer encore libres à ce moment ; venant après elles,
le courant lancé par la pierre rencontre tous les inters-
tices remplis dans le fer, et ne trouve plus par où passer

comme auparavant. Il est donc réduit à heurter et à battre de ses ondes le tissu du fer ; voilà pourquoi il
1055 repousse loin de lui, et agite à travers le bronze ce même corps que, sans cet obstacle, il attire si régulièrement.

A ce propos, cesse d'être étonné que le courant lancé par la pierre soit incapable d'attirer d'autres corps que le fer. Il en est que leur pesanteur maintient immobiles, tel l'or ; d'autres au contraire, en raison de leur
1060 nature poreuse, laissent passer le courant sans subir son contact, et ne peuvent en recevoir aucune impulsion ; le bois semble bien être de ce nombre. Grâce à sa nature intermédiaire, le fer, lorsqu'il a reçu l'apport de quelques atomes de bronze, devient capable de suivre l'impulsion du courant magnétique.

1065 Au reste, ces phénomènes ne sont pas tellement singuliers qu'il ne s'en présente à mon esprit un grand nombre d'analogues ; et je puis te citer bien des corps qui ne s'unissent qu'avec une seule substance particulière.

Tu vois d'abord que la chaux seule est capable de lier les pierres ensemble. La colle de taureau unit si
1070 fortement le bois, que les veines des pièces qu'elle joint cèdent et s'écartent, avant que les liens de la colle relâchent leur étreinte. La liqueur née de la vigne s'empresse de se mélanger avec l'eau des fontaines : ce que ne peut faire ni la poix trop lourde, ni l'huile trop légère. La couleur de pourpre fournie par le murex
1075 s'incorpore si étroitement avec la laine, qu'elle ne saurait plus en être séparée, quand même on emploierait tous les flots de Neptune pour rendre à l'étoffe sa première teinte, quand même la mer tout entière voudrait l'effacer avec toutes ses ondes. Enfin, ne voit-on pas

qu'une seule substance est capable de souder l'or à l'or, que le bronze ne peut se lier au bronze qu'avec l'aide
1080 de l'étain ? Combien d'autres exemples pourrais-je encore trouver ! Mais à quoi bon ? Pour toi, il n'est pas besoin de tant de détails, et pour moi il est inutile d'y perdre tant de temps et de peine ; mieux vaut résumer tous ces faits en quelques mots brefs. Les corps dont les contextures s'opposent et se correspondent, de telle
1085 sorte que les creux de l'un répondent aux pleins de l'autre, et réciproquement, ceux-là forment entre eux des unions parfaites. Il arrive aussi qu'un assemblage composé en quelque sorte de chaînons et de crochets puisse maintenir l'adhérence entre certains corps : c'est plutôt le cas, semble-t-il, de l'aimant et du fer.

1090 *Maladies et épidémies. Leurs origines, leurs causes.* Expliquons maintenant quelle est la cause des maladies, et d'où peut naître soudain cette force morbide capable de répandre ses mortels ravages parmi les hommes et les troupeaux.

D'abord il existe, comme je l'ai montré plus haut, des germes de nombreuses substances qui ont pour rôle
1095 d'entretenir la vie ; mais en revanche, il est indéniable que les germes de maladie et de mort volent en grand nombre dans l'air. Lorsque ceux-ci se trouvent réunis par le hasard et qu'ils ont corrompu le ciel, l'atmosphère devient morbide. Et toutes ces puissances malignes, toutes ces épidémies nous arrivent soit des régions extérieures à notre monde, comme les nuages et les
1100 brouillards, en traversant le ciel, soit de la terre elle-même d'où elles montent en masse vers nous, lorsque le sol chargé d'humidité se décompose sous la double

influence des pluies dérégées et des ardeurs excessives du soleil.

Ne vois-tu pas aussi que la nouveauté du climat et des eaux éprouve tous ceux qui, loin de leur patrie et
1105 de leur demeure, s'en vont à l'étranger, et ce à cause du désaccord profond dans les conditions de vie? Quelle différence en effet ne voyons-nous pas entre le ciel de la Bretagne et celui de l'Égypte, où s'infléchit l'axe du monde ; quelle différence encore entre le ciel du Pont, et celui qui va depuis Gadès jusqu'aux peu-
1110 plades noires au teint brûlé? Non seulement nous voyons ces quatre climats occuper des positions opposées dans la direction des quatre vents et des quatre régions du ciel ; mais encore le teint et le visage de leurs habitants présentent de larges différences, et chacune des races qui les habitent a ses maladies spécifiques :
1115 c'est l'éléphantiasis, qui naît sur les bords du Nil, au centre de l'Égypte, et ne se trouve nulle part ailleurs. En Attique le mal se prend aux pieds ; aux yeux, sur les confins de l'Achaïe. D'autres contrées encore ne conviennent pas à d'autres parties du corps ; tous ces effets sont dus aux différences de l'air.

Dès lors, quand une atmosphère, qui se trouve
1120 nous être contraire, se déplace, lorsqu'un air pernicieux commence à se glisser hors de son domaine, tel un brouillard ou un nuage, il chemine peu à peu, et sur tout son passage, il répand le désordre et bouleverse l'ordre des choses. Finalement, lorsqu'il pénètre dans notre propre climat, il le corrompt à son tour, il le rend semblable à lui et contraire à nous-mêmes.

1125 Aussitôt donc ce fléau, cette épidémie d'un genre nouveau ou bien s'abat sur les eaux, ou se dépose sur les moissons elles-mêmes ou sur d'autres substances

qui forment la nourriture des hommes ou la pâture des troupeaux; ou bien encore son activité demeure suspendue dans l'atmosphère même, et nous ne pouvons
130 en respirant absorber l'air ainsi contaminé, sans faire pénétrer en même temps dans notre corps ces principes pernicioeux. C'est de la même façon que la contagion s'en va souvent frapper les bœufs aussi, et qu'elle gagne les lents troupeaux bëlants. Il n'importe du reste que ce soit nous qui, de nous-mêmes, gagnions des lieux contraires à notre santé et qui allions cher-
135 cher l'abri d'un autre ciel, ou que la nature nous apporte spontanément un air vicié, ou toute autre substance, étrangère à nos habitudes, et capable de nous éprouver douloureusement par sa venue inopinée.

Peste d'Athènes. C'est cette forme d'épidémie, c'est un souffle mortel qui jadis sur la terre de Cécrops remplit les campagnes de funérailles,
140 rendit les chemins déserts, vida la ville de ses citoyens. Venant du fond de l'Égypte où il avait pris naissance, après un long voyage à travers l'air, au-dessus des plaines flottantes, il finit par s'abattre sur le peuple de Pandion tout entier; et tous, dès lors, par bataillons entiers, étaient livrés à la maladie et à la mort.

145 D'abord ils avaient la tête brûlante, toute en feu, les yeux rouges et brillants d'un éclat trouble. A l'intérieur du corps, la gorge toute noire distillait une sueur de sang; obstrué par les ulcères, le canal de la voix se fermait; et l'interprète de la pensée, la
150 langue, était dégouttante de sang, affaiblie par le mal, lourde à se mouvoir, rude au toucher. Puis, par la gorge la maladie envahissait toute la poitrine, et affluait en masse vers le cœur douloureux du malade; et dès lors

toutes les barrières qui retiennent la vie s'effondraient à la fois. Le souffle expiré par la bouche répandait une
1155 odeur infecte, semblable à celle qu'exhalent les cadavres corrompus abandonnés sur le sol. Puis l'âme perdait toutes ses forces, et le corps tombait en défaillance, déjà au seuil même de la mort. A ces maux intolérables s'ajoutaient une angoisse anxieuse, leur inséparable compagne, et des plaintes mêlées de gémissements.
1160 Souvent un hoquet ininterrompu, le jour comme la nuit, secouant de spasmes sans trêve les nerfs et les membres, brisait le patient et mettait le comble à son épuisement.

Du reste chez aucun malade on n'observait que la surface du corps et les parties externes fussent particulièrement chaudes et brûlantes ; elles donnaient
1165 plutôt au toucher de la main une sensation de tiédeur. En même temps, couvert d'ulcères semblables à des brûlures, le corps était rouge de partout, comme il arrive quand les membres sont envahis par le feu sacré. Mais la partie interne était embrasée jusqu'aux os ; une flamme brûlait dans l'estomac, comme à l'intérieur
1170 d'une forge. Aussi n'était-il point de vêtement si léger et si mince dont on pût faire accepter l'usage aux malades : le vent, la fraîcheur étaient leur unique recherche. Les uns plongeaient dans l'eau glacée des fleuves leurs membres brûlants de fièvre, se jetant tout nus dans leurs ondes. Beaucoup tombèrent, la tête la
1175 première, dans l'eau des puits profonds sur lesquels ils se penchaient la bouche ouverte. Incapable de s'apaiser, la soif desséchante qui les poussait à se noyer de liquide, ne faisait pas de différence entre une petite gorgée ou une large rasade.

Nul répit dans le mal ; épuisés, les corps gisaient im-

mobiles. Saisie d'une crainte muette la médecine ne
180 savait que balbutier, tandis que le malade tournait
sans cesse vers elle ses yeux grands ouverts, enflam-
més par la fièvre, privés de tout sommeil.

A ce moment, bien d'autres symptômes de mort
apparaissaient encore : l'esprit égaré, plongé dans la
douleur et dans la crainte, le sourcil farouche, le regard
185 sombre et furieux, les oreilles toujours inquiètes et
pleines de bourdonnements, la respiration rapide, ou
au contraire forte et lente, le cou baigné d'une sueur
luisante, les crachats rares, menus, couleur de safran,
et salés, arrachés avec peine du gosier par une toux
190 rauque. Les nerfs des mains se contractaient ; les
membres étaient agités de tremblements. Glacant
d'abord les pieds, le froid gagnait peu à peu tout le
corps. Enfin, aux heures dernières, les narines étaient
amincies, la pointe du nez effilée, les yeux enfoncés,
195 les tempes creuses, la peau froide et dure ; un rictus
crispait la bouche, le front était tendu et gonflé. Puis
les membres ne tardaient guère à se raidir dans le
froid de la mort. Et le plus souvent au retour de la
huitième aurore, ou encore à la neuvième apparition
du flambeau du jour, on les voyait rendre l'âme.

Si l'un d'entre eux, comme il arrive, échappait
200 au trépas et aux funérailles, rongé par d'affreux ulcè-
res, épuisé par un noir flux de ventre, un peu plus
tard néanmoins, il était attendu par la consommation et
la mort. Souvent encore, un flot de sang corrompu,
accompagné de maux de tête, jaillissait de ses narines
engorgées ; et toutes les forces, toute la substance de
205 l'homme s'écoulaient par cette voie. Et si l'on échappait
à cette perte effroyable d'un sang corrompu, la maladie
se portait encore dans les nerfs, dans les articulations,

et surtout dans les parties génitales. Les uns, épouvantés de se voir au seuil de la mort, prolongeaient leur existence en retranchant avec le fer leurs organes
1210 sexuels ; quelques-uns, sans pieds ni mains, persistaient pourtant à vivre, et d'autres encore qui n'avaient plus d'yeux : tant la crainte aiguë de la mort était entrée en eux ! On en vit même qu'envahit l'oubli de toutes choses, au point qu'ils ne pouvaient se reconnaître eux-mêmes.

1215 Malgré l'abondance des cadavres gisant sans sépulture, entassés les uns sur les autres, les oiseaux et les bêtes sauvages s'écartaient loin de cette proie pour fuir l'effroyable infection ; ou bien, après en avoir goûté, ils étaient frappés de langueur et guettés par une mort prochaine. Du reste il n'y avait point d'oiseau qui,
1220 durant ces tristes jours, se hasardât à paraître ; et les animaux féroces ne sortaient point des forêts. La plupart languissaient dans la souffrance et mouraient. Les chiens surtout, les chiens au cœur fidèle, gisant partout dans les rues, rendaient au milieu des douleurs le souffle et la vie qu'arrachait de leurs membres la violence de la maladie.

1225 C'étaient partout des funérailles, sans cortège et désolées, qui se pressaient à l'envi. Et nul traitement précis pour assurer la guérison commune : tel remède qui avait permis à l'un de continuer à respirer les souffles vivifiants de l'air, à contempler les espaces célestes, hâtait la fin des autres et les vouait à la mort.

1230 Mais dans ce fléau, le plus pitoyable et le plus affligeant encore, c'était qu'à peine le malade se voyait-il envahi par la contagion, que, se croyant déjà condamné à la mort et perdant tout courage, il gisait immobile, le cœur plein de tristesse ; et hanté par

l'image de ses funérailles, il rendait l'âme sur place.

1235 En effet, à aucun moment la contagion du mal insatiable ne cessait de gagner les uns après les autres, comme des moutons laineux ou des troupeaux de bœufs.

Une autre cause surtout accumulait funérailles sur funérailles. Tous ceux en effet qui évitaient soigneusement de visiter leurs parents malades, étaient bien-
1240 tôt punis de cet amour excessif de la vie, de cette crainte de la mort, par une mort honteuse et misérable, et périssaient abandonnés, privés de secours, victimes à leur tour de leur indifférence. Ceux au contraire qui n'avaient point quitté les leurs, succombaient eux aussi à la contagion et à la fatigue que l'honneur leur faisait un devoir d'affronter, comme aussi
1245 les accents suppliants dont les malades entremêlaient leurs plaintes. Ainsi les meilleurs étaient exposés à cette forme de trépas.

(lacune)

pêle-mêle, se hâtant à l'envi d'ensevelir le peuple de leurs morts ; las de pleurer et de gémir, ils s'en retournaient ; puis pour une bonne part, ils s'alitaient sous
1250 le coup du chagrin. Et l'on ne pouvait trouver personne, que la maladie, la mort ou le deuil n'éprouvât en un tel moment.

En outre, déjà pâtres, gardiens de troupeaux, robustes conducteurs de la charrue recourbée, tous étaient frappés de langueur ; et, entassés au fond de
1255 leurs cabanes, gisaient leurs corps immobiles que la pauvreté et la maladie livraient à la mort. Sur des enfants sans vie parfois l'on pouvait voir s'entasser

les corps inanimés de leurs parents, et parfois aussi sur leurs pères et leurs mères, des enfants rendre l'âme.

Pour une très grande part aussi, ce fut de la campagne que la contagion se répandit dans la ville, apportée par la foule des villageois que la maladie y faisait affluer de toutes parts. Ils remplissaient tous les lieux, tous les édifices publics ; aussi l'épidémie, trouvant dans leurs rangs pressés une proie plus facile, entassait leurs cadavres par monceaux. Un grand nombre, chassés par la soif dans les rues, roulaient soudain sur le sol et jonchaient les abords des fontaines publiques, suffoqués par l'excès de la douce boisson. Un grand nombre aussi, répandus parmi les endroits ouverts au peuple et dans les rues, accablés, à demi morts, offraient en spectacle leurs corps souillés d'ordure, couverts de haillons, et succombaient dans cette affreuse saleté. Sur leurs os, il ne restait que la peau, déjà presque tout entière ensevelie sous d'affreux ulcères et sous une couche de crasse.

Il n'est pas jusqu'aux sanctuaires des dieux que la mort n'eût fini par combler de corps sans vie ; et partout les temples des habitants du ciel demeuraient encombrés des cadavres de tous les hôtes dont leurs gardiens les avaient remplis. Car ni la religion, ni les puissances divines ne pesaient guère en un tel moment ; la douleur présente était bien plus forte. On ne voyait plus subsister dans la ville les rites funèbres que ce peuple pieux avait jusqu'alors pratiqués pour l'inhumation de ses morts. Les citoyens éperdus s'agitaient en désordre, et chacun, le cœur serré, enterrait les siens au gré des circonstances. Mainte horreur s'accomplit, que la nécessité de l'heure et la pauvreté conseillèrent. Et l'on en vit qui, sur des bûchers dres-

sés pour d'autres, plaçaient à grands cris les corps de
1285 leurs proches, et en approchaient la torche enflammée,
soutenant des luttes sanglantes plutôt que d'abandon-
ner leurs cadavres.



